

*Pour la petite fille qui racontait des histoires  
dans sa tête*

*Pour cet homme, si inconnu et si familier à la  
fois, qui a allumé le feu et a fait couler la rivière*

*Pour ma famille*

*Pour Rania et Marcelle.*

*Un merci particulier à Gilbert Sinoué.*

Parce que **donner c'est recevoir**, des revenus, générés par la vente de ce livre, seront versés à des œuvres de bienfaisance au Liban.

ISBN : 978-2-9813544-1-9

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2012  
© 2012. Frida Anbar.

## Préface de Gilbert Sinoué

Il est de ces ouvrages dont on ne sort pas intact, qui vous laissent pantelant, secoué, tant les émotions couchées entre les lignes et les mots se sont incrustées en vous. Aléas, fait partie de ceux-là.

Frida Anbar nous offre ici, sans détours, sans masque, des pans de vie, des déchirures, de ces combats incertains, mais ô combien régénérants que seuls peuvent comprendre les « vivants » ; non dans le sens biologique du terme, mais dans l'absolu. Les autres, hélas, n'y verront probablement qu'un vague récit purement charnel et impudique. Dommage pour eux.

Ici, malgré les apparences, point d'impudeur, juste l'expression de deux cœurs que la passion consume. Sans tabous, ni préjugés. Et c'est bien ce que le roman de Frida décrit admirablement, tandis qu'elle pose au fil des pages la question essentielle : l'amour ne mérite-t-il pas de n'être vécu que dans la démesure ? N'est-ce pas ainsi qu'il collabore à l'ensemble de l'univers ? La tiédeur ne servant qu'à se rassurer de ses propres peurs, et ce n'est pas sans raison que Jésus vomissait les tièdes.

Célia et Samir l'ont compris. Sans doute à leur insu; l'attraction qui rapproche les êtres se faisant toujours à leur insu. Ensuite, lorsque la foudre frappe, on se contente de gérer le brasier. C'est à leur insu aussi que les deux amants abordent l'âpre chemin de la nuit qui conduit à l'apprivoisement de l'autre. Démarche périlleuse, certes, mais ô combien passionnante !

Elle était le nord, il était le sud. Elle était la brise, il était l'ouragan. Ces deux-là n'auraient jamais dû s'aimer. Mais, comme l'écrivait Khalil Gibran, « Ne pensez pas que vous pouvez infléchir le cours de l'amour, car l'amour, s'il vous trouve digne, dirige votre cours. »

Pour Célia, le verbe aimer ne signifie pas posséder ; pour Samir, habitué à prendre, commander, dévorer, c'est tout le contraire. Pour Célia, il existe une autre vie, celle qui élève l'âme et la rend plus noble, débarrassée des strass et des robes du soir, des apparences vaines qui, finalement, ne mettent en valeur que l'inutile. Samir, lui, évolue au plus près de la terre et s'enivre de sa propre ivresse. C'est précisément dans le télescopage de ces deux mondes que l'un et l'autre vont se consumer, se nourrir mutuellement de leurs contraires, quitte à finir en cendres. Peu importe. Ils auront vécu.

Frida Anbar écrit quelque part : « Le Liban est le pays de nos émotions, le Canada celui de la raison. C'est comme si j'étais mariée à un homme bien, et amoureuse d'un voyou. » Finalement, n'est-il pas là l'équilibre absolu ? L'union improbable de l'eau et du feu ?

## 1. Aléas

Un petit chatouillement sur sa joue gauche le réveille. Il sursaute, encore ivre de sommeil. Sa tête est toute titubante, bourdonnante. Il a l'impression que ses yeux sont devenus deux énormes balles de plomb qui se déplacent lentement de chaque côté de ses tempes. Le vide. Et ce bruit sourd et incessant qui n'arrête pas. Sa nuque est toute rigide, son cou lancinant.

La jeune femme assise près de lui dort contre son épaule. Elle sent bon. Il a un vague souvenir d'elle après l'embarquement. Il essaie de bouger un peu pour libérer son bras. Il est entièrement engourdi. Un regard furtif à sa montre lui indique qu'il est cinq heures du matin à Paris. Il a dû dormir une heure environ. Peut-être, il ne sait plus. Quel vol lamentable. Péniblement, il tente de calculer rapidement dans sa tête. Dans une heure, l'avion devrait atterrir à Montréal.

Il a soif. Il est à l'étroit. Le vol est bondé et le service de base n'est même pas accessible. Décidément, ce retard à Paris n'a guère arrangé les choses. Avec tout le chaos qui a suivi l'embarquement, il a dû s'asseoir en classe économique alors que son billet était acheté en classe affaires. Quel fiasco. Cela fait des années qu'il n'a pas voyagé d'une manière aussi lamentable. Du bétail.

La jeune fille bouge un peu et relève sa tête. Il a dégagé son bras et le masse un peu. Il la regarde dans cette fausse pénombre de la cabine. Elle a du mal à ouvrir ses yeux, elle relève ses cheveux, se frotte les joues et tourne la tête vers lui. Elle semble toute fine, agréable à regarder. Elle lui sourit tout naturellement. Elle a un beau regard droit et doux à la fois.

-Je m'excuse, enfin.... pour l'épaule. Ce voyage, comme vous le savez, est interminable.

Elle a parlé dans un souffle, seulement pour lui, dans ce bourdonnement incessant. Sa voix est un peu enrouée, potelée de sommeil. Samir se détend et se racle la gorge. Il y a du potentiel. Elle est mignonne avec des cheveux bruns entourant un visage mutin. Il se demande quel âge elle pourrait avoir. Peut-être vingt-

huit, trente ans ? Quelle différence ? En fait, pour quelques heures....

- Je vous en prie.

Il lui sourit à son tour. Habituellement, il se fait charmant et charmeur, il engage tout de suite la conversation sur des banalités. Il fait parler les femmes, profitant de leur présence, de leur parfum et de leur voix pour passer le temps.

Celle-là, dès les premiers instants, il le sent, semble déroutante. Elle ne ressemble pas aux autres. Il flotte autour d'elle quelque chose qu'il n'arrive pas à définir. Il se sent perdu, confondu. C'est sûrement le manque de sommeil, se dit-il.

Il la regarde de nouveau, il a envie de tendre la main et de lui toucher les cheveux. Elle détourne difficilement les yeux. Au fond de lui, on dirait que quelque chose se réveille, frétille.

Célia somnole encore. Cet homme assis près d'elle la trouble. Il a les yeux fuyants, hésitants, rusés. Il est très brun avec des cheveux noir corbeau. Une mâchoire bien dessinée et un nez aquilin. Lorsqu'il parle, son accent est insaisissable. Elle regarde ses mains longues et velues. Elle ne sait pas pourquoi, mais la vision d'un renard s'impose à elle tout de suite. Elle frissonne.

Elle se dit que c'est sûrement la fatigue de ce voyage interminable qui la rend si nerveuse. Elle soupire et entrouvre les yeux. Son voisin la toise. Des yeux noirs perçants la transpercent. Une nappe de velours. Elle se penche un peu, fouille dans son sac. Elle lui tend la main. Elle ne sourit pas, mais ses yeux sont plein d'entrain. Il est séduit, d'emblée, par ce regard vivant.

- Vous aimez les cerises?

Le regard de Samir se pose sur les petits fruits rouges enveloppés d'un papier brun.

- Des cerises ? En octobre ?

- Mais oui, pourquoi pas ?

- Vous avez déniché ça à Paris?

- Oui, du côté du Parc Monceau. Je suis allée les cueillir moi-même.

Elle éclate de rire. Il ne fait rien. Il n'arrive pas

à détacher son regard du sien. Elle est si vive, si naturelle. La vie qui coule. Elle poursuit.

- Mais non, je les ai achetées dans le métro ce matin. Même que le vendeur m'a demandée en mariage, mais je lui ai dit que je repasserai le voir lors de mon prochain passage à Paris. C'est marrant, bon. Parfois, la vie c'est du bobard.

Elle parle avec un air sérieux. Il pouffe de rire. Il n'a pas trop compris son dernier mot, mais ce n'est pas grave. Elle rit aussi en plissant les yeux très fort. Ils ne le savent pas encore, mais leur histoire commence avec ce rire.

Il se détend. Il est bien. Autour d'eux le silence. Le vide. Les gens dorment, abattus par la fatigue. Le jus de cerise coule dans la bouche sèche de Samir. Il l'envahit et l'enrobe. Une tache de sang qui se répand.

- Merci. C'est gentil. C'est terrible, n'est-ce pas, ce retard ?

Elle hoche la tête.

Il allonge les bras. Il fouille dans sa poche, discrètement, à la recherche d'un chewing-gum. Son regard glisse et remonte le long des jambes de sa voisine.

- Vous êtes Française ?

- Oh...je suis beaucoup de choses. Je n'aime pas trop les étiquettes. À quoi servent-elles au fond à part nous cataloguer ?

Elle se perd un peu dans ses yeux noirs. Elle n'arrive pas trop à être elle-même. Elle ne le trouve pas particulièrement beau, mais elle sent chez lui un magnétisme dévorant et dévastateur.

Il lui tend la main.

- Sam Hak.

- Célia Carnoldi. Elle hésite un peu et lui lance :

- C'est votre vrai nom Sam Hak ? On dirait un nom japonais et vous n'en avez pas l'air du tout.

La question fuse. Le déconcerte. Quelle insolence ! Il rétorque rapidement.

- En fait, c'est Samir Hayek. Mais enfin, c'est un peu difficile à prononcer, surtout dans un contexte pareil. Et vous ? Un bon séjour à Paris ou vous visitez Montréal ?

- Je vis à Montréal. Je viens de passer trois jours à Paris...quelques jours merveilleux. Je me suis promenée sans arrêt. La ville, je la respirais. Je n'avais jamais fait cela auparavant. C'était court certes, mais intense. L'une de mes promenades préférées, vous savez, c'était du côté du Trocadéro. C'est un coin ombragé, orné de verdure, suspendu entre deux ponts un peu entre le ciel et la terre. C'est l'Allée des Cygnes, entre le pont de Bir-Hakeim et le pont de Grenelle. Vous connaissez ? Alors, flânerie au max pour moi. C'est fou ce qu'elles sont bonnes ces cerises !

Elle continue avec un regard d'étoile.

- C'est quand même incroyable. Combien de fois j'ai visité Paris, vite, sans m'y plonger. Cette fois-ci je m'y suis délectée. Je ne me lassais pas des quais de la Seine et des promenades en contrebas du quai de Montebello, face à l'île Saint-Louis. Vraiment, j'avais l'impression de boire Paris pas de le voir...on change de siècle à chaque avenue. En fait, ce mini voyage, c'est tout une question de temps et de priorité. Ma priorité maintenant c'est de vivre pleinement.

Il la regarde dévorer à pleines dents les petits fruits rouges. Elle a l'air si légère, si insouciante. Elle dégage tellement de fraîcheur. Elle se tourne vers lui. Elle soutient son regard.

- Je parle beaucoup. Excusez-moi. Et vous ?

- Moi, c'était plutôt le Plaza Athénée sur les Champs et ...le boulot, le boulot toujours et avant tout. Le soir, des sorties dans des restaurants dont je ne me rappelle plus leur nom. Un nommé Bushido, je pense, et un autre très sympa le Barrio Latino. En fait, on ne s'ennuie jamais à Paris, mais moi j'y bosse tout le temps. Parfois, c'est juste avant de quitter Paris, la dernière demi-heure, que j'ai envie de partir à l'aventure, mais souvent le taxi m'attend...Cela fait si longtemps que je n'ai pas fait ce que vous décrivez. Une dérive dans Paris.

Il pousse un soupir et poursuit.

- Vous étiez donc en vacances Seule ? Et il rajoute :

- Vous connaissez la marque Hayek, par hasard ?

- Non, pas vraiment en vacances. Depuis deux ans je suis pas mal dans un rythme, disons, ralenti. Un choix de vie quoi ! Pas de contraintes. Juste du plaisir. Ses yeux pétillent, sa lèvre est devenue un corail. Oui, seule. C'est le bonheur total, presque le luxe que de faire tout ce qui me passe par la tête, de me réveiller chaque matin sans aucun plan, aucune obligation et de tout simplement meubler ma journée. Elle passe la main dans ses cheveux, hésite et reprend. Vous avez dit Hayek ? Ça vend quoi ? Côté vente, je ne suis plus très branchée depuis quelques années.

- Des bijoux. Des pièces haut de gamme comme Chaumet, Chopard et Cartier.

Son timbre de voix a changé. Il est doux et chaud. Voici la phrase magique. Dès qu'il la prononce, les femmes sont toutes charmées, ensorcelées, à sa merci. Certaines sont prêtes à tout. La réponse de sa voisine l'étonne beaucoup.

- Désolée de vous décevoir, mais je suis très loin du haut de gamme actuellement. Je suis plutôt dans le haut de l'âme. Il y a quelques années je vous aurai épaté, je baignais là-dedans...la consommation, le luxe, les sacs griffés, les sorties branchées. Récemment, et c'est par choix, je me suis beaucoup éloignée de ce milieu. Comment pourrais-je le qualifier sans tomber dans le cliché du matérialisme ? Je nage plutôt dans l'éthérisme.

Elle fait un geste flou avec sa main.

- J'ai fait beaucoup d'efforts pour me détacher des choses matérielles. Presque de m'en décoller. C'est un choix de vie. Pour le moment, je travaille à mon compte. Je peux donc me permettre de faire toutes sortes de projets. Je vis au rythme de mes envies. Je n'ai pas d'attaches, ni humaines ni matérielles. Je flotte, j'explore, je dérive. Elle s'approche de lui. Je dois vous l'avouer...entre nous, c'est merveilleux ! Ahhhhh ! J'ai largué mes amarres et je voltige, je plane. Absolument génial ! C'est le bonheur total. Franchement, je le souhaite à tout le monde.

- Le bonheur total. Il est un peu pensif, ses yeux sont légèrement voilés. Oui, d'ailleurs vous le dégagez assez bien.

- J'ai presque dix kilos de stress de moins sur mes épaules, alors, forcément, le regard change, la silhouette, le port de tête. Tout. Surtout l'énergie.

Samir se dandine un peu. Ça le change de toutes les midinettes dont il est si souvent entouré.

Célia poursuit. Elle est sérieuse tout d'un coup. Son regard est nettement moins enjoué. Elle s'approche de lui.

- Il y a deux ans, j'étais cadre supérieure et je jonglais avec l'argent...j'ai eu trente ans. Il s'est passé quelque chose, un déclic, une cassure, je ne sais pas, il a fallu arrêter.

Ses yeux se plissent. Elle devient sérieuse. Son rire n'est plus qu'un souvenir. C'est une voix qui gronde comme dans une caverne.

- Vous savez, un soir en rentrant du travail, je marchais vers ma voiture. J'ai senti mes genoux plier, se refermer. J'étais absolument incapable de les contrôler. Je suis tombée dans la rue. Mes jambes ont carrément refusé de me porter.

Sa voix se voile, ses yeux frémissent. Elle tourne légèrement la tête. Il voit son profil se dessiner, sa lèvre inférieure légèrement trembler. Elle continue:

- J'étais couchée sur le sol, lamentable, immobile, incapable de bouger, je faisais pitié. C'est un moment que je n'oublierai jamais. Ce corps qui s'affaisse, qui ne répond plus, qui ne peut plus obéir. Depuis... Depuis j'ai compris qu'il fallait que je presse sur le bouton-stop. Ensuite, j'ai tout arrêté ...au début pour quelques mois, mais ce n'était pas suffisant. J'ai voulu explorer quelque chose de différent ...quelque chose de vrai qui résonne en moi, quelque chose de profond. Enfin... Vous savez quand on a goûté à la félicité, quand on a touché cette partie de soi que l'on nomme âme... c'est dur de retourner en arrière, comme avant. D'ailleurs, je le sais, je suis certaine, je peux l'affirmer, je ne retournerai jamais comme avant.

Samir n'a pas saisi la fin de sa phrase. On dirait qu'elle a prononcé le mot félicité pour lui, comme si elle la lui offrait. Tout d'un coup, elle baisse les yeux.

- Enfin, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. C'est si personnel. Excusez-moi. Probablement

que nous n'allons jamais nous revoir...

Un peu distrait, Samir répond.

- On fait de la philosophie dans l'air. C'est bon, j'aime bien. Sa voix est feutrée. Enfin, je n'ai pas souvent l'occasion d'avoir ce genre de conversation... quant à moi. Moi, je ne vais pas vous parler de félicité et de bonheur. Moi, je travaille comme un fou depuis quinze ans...un rythme d'enfer. De pays en pays, de boutique en boutique et...

Célia ne le laisse pas finir. Elle lui pose la question de but en blanc.

- Est-ce que vous êtes heureux ? Ses yeux sont vifs comme le soleil, interrogateurs et lisses.

Samir s'étire un peu. Cette question le prend un peu au dépourvu. Heureux ? Il répond quand même, hâtivement. Il n'arrive pas trop à soutenir son regard. Il pénètre jusqu'au fond de son être. Il n'est pas habitué.

- Heureux. Oui, bien sûr. J'ai réalisé mon rêve, je suis millionnaire ou presque. Vous ne savez pas qui je suis. Il suffit de taper mon nom dans Google et vous allez voir. J'ai trois boutiques. Une à Paris, une à Beyrouth et bientôt une à Montréal. Ah!...C'est un gros empire. Samir étire ses bras et se masse la nuque. Il plante ses yeux dans les siens. En fait, heureux, de nos jours qu'est-ce que ça veut dire?

Célia hoche la tête.

- Laissez-moi avant tout vous dire que lorsqu'on répond trop vite c'est qu'on n'a pas trop réfléchi à la question ...C'est un leurre. Moi je vous parle du bonheur, du vrai. Celui qui apaise notre âme et remplit notre cœur...celui qui nous fait transcender, qui nous fait vibrer. Vous me parlez de réalisations et de choses matérielles. En fait, et c'est ma modeste opinion, être heureux c'est si banal et profond à la fois... Peut-être que c'est bien respirer tout simplement...je cherche encore, je me donne un peu de temps pour trouver. Vous ne pouvez pas imaginer quelle quête passionnante. Je ne donnerai ma place à personne.

Il la scrute. Son visage est si proche qu'il la voit respirer. Il se sent complètement happé par elle. Il n'arrive pas à détacher ses yeux de son visage. On dirait qu'elle le magnétise. Il ne comprend pas, derrière

ses yeux est tapi un torrent, un volcan.

Célia ferme les yeux pendant quelques secondes. Cet homme dégage une énergie ravageuse, une vallée de tendresse. Elle ouvre les yeux et se tourne vers lui. Il la trouble. Son cœur est entièrement dérégulé, il bat sourdement dans sa poitrine. Il vaut mieux parler. Elle attaque.

- Et vous ?

- Quoi et moi ?

- Vous avez un accent teinté : mi- français, mi- québécois, mi... ?

- Devinez la couleur de mon accent. En tous les cas, vous le savez maintenant, je ne suis pas Japonais. Il est légèrement ironique. Il joue avec la boucle de sa ceinture.

Célia est troublée, elle dit n'importe quoi.

- Peut-être. Voyons, du côté d'Israël ?

- Non. Il sourit... C'est une confusion tellement fréquente. L'accent, la gestuelle, la couleur de la peau. En fait, je suis d'origine d'un pays juste à côté, un pays jumeau, voisin d'Israël : le Liban.

- Liban, c'est vrai que je suis bête, vous avez parlé de Beyrouth. Enfin, le Liban, ça fait rêver.

- Vous connaissez

- Non.

- Vous aimeriez, c'est sûr.

Elle sourit dans l'ombre. Sa voix a légèrement changé. Elle est plus douce, plus intime.

- Comment pouvez-vous deviner ? Chuchote Célia.

Samir se penche vers elle. Il aimerait tellement mieux la connaître. Elle lui plaît. Cela fait longtemps qu'une femme ne l'a pas attiré de cette manière. Pourtant, ce n'est pas du tout son genre. Trop anodine, simple sans rien d'émoustillant. Pas de bouche pulpeuse, ni de regard de biche ni de talons hauts.

- Je ne sais pas, *a crazy thought*...on dirait, que vous avez une sensibilité méditerranéenne, mais occidentale. De l'autre côté, au Liban, c'est l'Orient. Si vous avez envie de visiter, je vous invite. Je vous paie tout.

Célia rit.

- Vous êtes trop macho ! Vous êtes drôle !  
Comme si...

Il penche la tête. Il la fixe.

- Comme si quoi ? Je suis sérieux. Je vous invite. Je suis Libanais. On fait ce genre de choses. On est un peu fous, on l'a toujours été. Vous savez, c'est une terre qui bouillonne, c'est un lieu millénaire, c'est le jardin d'Éden. Je vous invite.

Célia renverse sa tête un peu en arrière et le regarde de biais.

- Merci quand même, mais je n'accepterai pas. Ce n'est pas du tout mon genre la petite Nana accro.

Ils se taisent. Célia est de plus en plus troublée. Elle le regarde s'agiter, articuler, gesticuler et secrètement elle fait le souhait de le revoir. Ses yeux sont d'un noir aimanté. Son nez, de profil, ressemble à celui d'un aigle. Ses cheveux noirs entourent un visage carré. Assis, il n'a pas l'air très grand. Il est très bien habillé. Une élégance sobre et distinguée. Le regard de Célia s'attarde encore une fois sur ses mains. Elles sont larges avec des doigts longs. Elles ne cessent de bouger. Quand il lui sourit, tout son visage se détend. On dirait un autre homme. Un homme nouveau. Il y a tellement de tendresse retenue dans ses yeux.

Autour d'eux les gens se réveillent. On annonce l'atterrissage sur Montréal. Pour la première fois, Samir n'a aucune envie d'arriver à destination. Il poursuit.

- Je pourrais peut-être vous aider dans votre petit business. Au fait, c'est quoi ?

- J'ai une petite compagnie. Je suis traiteur. Je cuisine pour les autres.

- Ah bon ! Vous avez un bon chiffre d'affaires ?

Encore une fois, spontanément, Célia éclate de rire. Elle se reprend devant son regard surpris.

- Chiffre d'affaires? Aucun. Moi qui gérais des millions de dollars par heure...En fait, je ne le sais pas, je m'en fous pas mal entre nous. Jusqu'à maintenant je ne peux pas me plaindre. Je reçois au moment où j'en ai besoin et on dirait que l'argent dure plus longtemps...c'est bizarre à expliquer. Je reçois tout ce dont j'ai besoin au moment où j'en ai besoin...comme si la magie opérait entre l'univers et moi. Merci quand

même pour votre offre, mais je ne compte que sur moi-même. C'est un choix de vie que j'assume. En fait, c'est une transition en attendant ce que je vais faire après. Je cherche. C'est un vrai luxe que je m'offre. Du temps.

Célia sourit. Ses yeux sont chatoyants. On dirait qu'elle parle à elle-même.

- Vous savez avec moi c'est très simple. Si j'ai de l'argent, je le dépense; si je n'en ai pas, je ne dépense pas.

Elle lève les bras et affiche l'esquisse d'un sourire malicieux. Samir est pensif.

- C'est particulier ce que vous dites. Il y a longtemps, mon grand-père me parlait de ce concept, la baraka en arabe. Effectivement, c'est toujours avoir ce dont on a besoin et plus particulièrement ne jamais connaître le manque. Il me disait que seuls les esprits croyants et élevés pouvaient parvenir à manifester la baraka dans leur vie. Vous êtes sûre que vous êtes humaine ?

Célia lui tend la main.

- Tenez, pincez-moi.

Il lui attrape la main au vol et lui palpe la paume.

Il rit.

- Vous êtes bien en chair.

Il garde sa main dans la sienne. Célia rougit. Ce premier contact la trouble. Pourquoi ? Elle ne le sait pas. C'est ridicule. La paume de Samir est chaude contre la sienne. Il la tient prisonnière. Il la regarde. Pendant un moment, ils ne disent rien. Une ineffable douceur et une délicieuse volupté intérieure circulent entre eux. Ils se fondent, pour la première fois, l'un dans l'autre.

Samir se penche ensuite un peu vers elle. Elle sent son souffle.

- Je peux vous revoir ? J'ai envie de vous revoir.

Le ton est ferme, impératif. C'est le ton d'un homme qui n'est pas habitué à ce qu'on lui dise non.

Elle ne répond pas et dégage sa main. Il lui a touché l'épaule. Sa main sur elle est torride, elle sent sa chaleur. Ses pensées sont confuses elle ne sait pas trop quoi répondre.

Samir lui tend sa carte d'affaires. Elle la regarde rapidement. Elle sourit. Son ton est ironique.

- C'est quoi tous ces numéros de téléphone ?

Il est un peu froissé.

- C'est pour me rejoindre partout dans le monde. Appelez-moi Célia, j'aimerais bien continuer cette discussion intéressante.

Franchement, elle ne le lui dit pas, mais la carte est pédante et de mauvais goût. Son nom est écrit en grandes lettres dorées. Tout ce qui est de plus chiche et de nouveau riche. C'est dommage pour son image.

Célia sort un stylo de son sac. Elle voit qu'il est un peu fripé par sa réaction. Ce n'est pas bien grave pour une fois.

- Moi c'est très simple, car je n'ai pas de carte, ni de boutique, ni un site sur le Web. Mes amis, les vrais, savent où et comment me trouver.

Elle lui prend la main, l'ouvre et inscrit dans sa paume : (514) 444-1234

Il se laisse faire complètement sous son charme, bercé par son regard. Cette fille lui plaît. Elle l'amuse, et le fascine. Elle est violente et douce en même temps. Il l'observe discrètement. Elle a la peau très blanche avec un nez tout droit. Elle est à peine maquillée. De profil elle semble très jeune, mais de face on peut deviner qu'elle est proche de la trentaine. Elle a des lignes fines autour des yeux, les cheveux bruns mi-longs légèrement bouclés. Elle est habillée en mode adolescente avec un T-shirt, des jeans et un foulard.

Samir regarde vers le hublot. Il l'entend respirer à côté de lui. Il se sent heureux. Ce n'est pas du tout le genre de femme qu'il remarque ou qu'il fréquente habituellement.

Montréal se profile sous lui. L'avion est sur le point de toucher le sol. Simultanément ils ferment les yeux tous les deux.

## 2. Empreinte

Dans le tohu-bohu de l'arrivée, tout l'avion bourdonne. Ça clique, ça claque de partout. Les gens se bousculent, il fait chaud. Elle a récupéré tant bien que mal son sac à dos et le serre contre elle en attendant que les portes s'ouvrent. Un dernier coup d'œil à son voisin, un hochement de la tête et elle est engloutie par la foule et portée vers la sortie.

Son cœur bat très fort. Cet homme exhale un magnétisme incroyable, du moins sur elle. La marée humaine se referme. Perdue dans ses pensées, Célia avance tranquillement vers la sortie. Samir la suit du regard. Drôle de femme, tendue et vive. Il ne sait rien d'elle, à part qu'elle a dormi contre son épaule, qu'elle lui a souri, qu'ils ont parlé et qu'elle lui a offert des cerises. Dans sa paume sont inscrits quelques chiffres. Il veut la revoir. Il va la revoir.

En récupérant ses bagages, Samir laisse errer son regard. Il cherche la masse de cheveux bruns. Par curiosité, il regarde vers la sortie. Elle a disparu. Les portes mécaniques ouvrent et ferment au gré des passants. Qui est venu la chercher? Un amoureux? Ses parents? Il titube un peu en se penchant pour récupérer sa valise.

Samir se fraie un chemin parmi les visages aux aguets, les bouquets de fleurs et les exclamations. Quel vacarme!

En attendant le taxi, d'un mouvement machinal, il allume son cellulaire et retranscrit le numéro de téléphone de Célia. D'un regard absent, il passe à travers la série de messages qui déferlent à une allure vertigineuse. Des commandes, des requêtes, des confirmations. Il lit distraitement, la tête somnolente.

Arrivé chez lui, sur le palier, Samir se regarde dans le reflet de la porte vitrée. Les signes de ce voyage trépidant et de la nuit sans sommeil s'affichent sous ses yeux. Tant pis. Depuis un an, il n'aime pas trop se regarder. Récemment, il a remarqué des cheveux blancs qui sont apparus sur ses tempes et des rides plus marquées sur son visage, surtout autour des yeux. Quelle poisse! Parfois, il tombe sur sa photo dans

une revue ou à la télé. Il ne se reconnaît presque plus. On dirait qu'il a perdu cette allure légère, cette arrogance insouciante qui caractérise la jeunesse. Dans sa tête, il a encore trente ans. Devant lui, il voit un homme d'âge mûr.

Son coiffeur lui a proposé de mettre de la couleur, mais il hésite encore. Il se moquait des gens qui le faisaient et maintenant il est arrivé devant ce tournant. Il ne sait pas.

Il est treize heures à Montréal. Il a une envie incroyable de baiser. C'est l'heure de surprendre Élisabeth. Dans la rue, il fait beau. Son téléphone n'arrête pas de sonner. Il ne répond pas. Une phrase lui trotte dans la tête. «Je vis au rythme de mes envies; je n'ai pas d'attaches, ni humaines ni matérielles. Je flotte, j'explore, je dérive ». Sacrée petite inconnue.

Il ouvre vivement la porte. L'appartement baigne dans le soleil. En bas, la rue s'agite. C'est si rare qu'il soit libre à cette heure-ci de la journée et qu'il passe voir Éliza.

- Éliza, Éliza...

La porte est restée entrouverte. Il l'appelle comme on appelle un chat. Elle arrive tranquillement en riant. Belle vision blonde et ondulante. De loin, elle a l'air d'avoir vingt ans.

- Salut mon chéri, je t'attendais avec impatience.

Elle ne semble guère surprise de le voir débarquer en plein après-midi. Elle sort de son bain et se contente de se sécher. Il lui montre un grand paquet rouge caché derrière son dos. Elle glousse de plaisir.

- Sam, Sam il ne fallait pas. Cartier, à moi !

Il a dû en acheter cinq à l'aérogare de Charles de Gaulle. Il faut dire que la vendeuse était craquante. Il en a pris un pour Éliza. Les autres il va les distribuer au hasard. Comme d'habitude, comme toujours. Les mains d'Éliza lissent la boîte avant de l'ouvrir. Elle en sort un beau foulard fauve.

- Supeerrrrrrrrrrbe ! Elle roucoule comme une perruche. Eliza laisse tomber son peignoir. Nue, elle se voile du foulard et fait danser ses hanches devant le miroir.

Samir se sert un whisky. L'appartement est

glorieux sous le soleil. Il a eu raison de l'acheter il y a cinq ans. Aujourd'hui, sa valeur a doublé. Bonne affaire. Encore plus de fric.

Elle s'approche de lui. Elle sort du bain et sa peau est encore humide. Il aime ce corps docile qui s'avance. Sa bouche se fait douce et tendre. Elle le connaît depuis si longtemps. Elle avait à peine dix-huit ans lorsqu'il a fait sa connaissance. Une peau de satin, un regard de courtisane, une chute de reins spectaculaire. Elle est devenue rapidement une experte des plaisirs de la chair. Il l'a bien entraînée.

Avec elle, plus besoin de parler. Elle sait ce qu'il faut faire et quand il faut le faire depuis longtemps. Elle est sa maîtresse depuis plus de quinze ans. Il la garde. C'est la seule qui soit restée. Ils ont une profonde entente sexuelle. Il passe la voir au hasard. Elle l'arrange. Elle est discrète et elle ne demande jamais rien. Il la traite bien. Il est généreux. Pour Éлиза, c'est l'essentiel.

Les glaçons cliquettent, le liquide orange lui monte à la tête rapidement. Éлиза défait prestement sa ceinture et glisse ses mains sous son ventre. Elle commence à le caresser doucement. Ses mains se serrent et se desserrent autour de son sexe. Son pouce monte et descend, sa paume applique la pression là où il le faut. Elle le pousse langoureusement vers le fauteuil. Son pantalon glisse par terre et elle s'agenouille devant lui et le prend dans sa bouche.

Elle le happe subtilement avec sa langue, lui lèche le gland, le fait tressaillir. Ses lèvres sont comme de la soie sur sa peau. Il ne voit plus d'elle que sa tignasse blonde bouger au rythme de son va-et-vient. Comme d'habitude, elle travaille avec sa bouche et avec ses mains. Il se sent raidir, se tendre vers elle. Elle répond bien en le prenant gloutonnement et profondément dans sa gorge comme il aime. Le plaisir monte, gronde et se dresse. C'est son moment préféré de l'amour, cette tension qui le soulève, ce ventre qui se raidit, ce désir qui pointe avant de se fracasser. Il ferme les yeux et se laisse aller. Son corps se détend. Une vision s'impose. Il se laisse envahir.

Soudain, il se lève. Il pousse Éлиза vers la

chambre. Un peu étonnée, elle se laisse faire indolente et soumise comme toujours. Elle se couche sur le lit et écarte légèrement ses cuisses. Elle est parfaitement épilée comme d'habitude. Son sexe est tout rose, légèrement bombé. Sa peau est incandescente. Ses seins blanc ivoire et alléchants. Samir la fait basculer fermement et se place derrière elle. Son dos frémit, ses reins se cambrent immédiatement. Il ne veut pas voir son visage. Il lui tient le cou fermement. Il la prend avec violence, il va la chercher loin pour sentir son flanc trembler, son échine se plier. Il pense à la jeune fille de l'avion. Ce désir violent, inattendu et intense, c'est d'elle. C'est elle qu'il a envie de baiser comme ça. C'est elle qu'il veut dominer, posséder, anéantir. Il s'enfonce loin, loin dans le ventre d'Éliza. Il a fermé les yeux. Il est perdu. Un mouvement vient de se mettre en branle, au plus profond de son être. Rien ne peut désormais l'arrêter.

Éliza fixe le bord du lit et se laisse faire mollement. Cela fait si longtemps qu'il n'a pas réclamé l'acte. Pourquoi aujourd'hui ? Il est animé par une énergie qu'elle ne lui connaît pas. Samir lui fait l'amour avec une force vitale, insoupçonnée, sourde, intérieure, qui l'étonne à lui aussi. Son corps est déchaîné, fou, tendu, et puissant. Elle ne peut plus tenir sur ses genoux, elle s'affaisse. Il ne la lâche pas. Il lui griffe le dos. Il plante ses mains dans ses épaules et lorsqu'il sent son plaisir âpre et chaud se répandre, il s'écroule sur le lit en haletant. Elle lui caresse le ventre. Elle veut le lécher, il l'arrête brutalement. Elle le dégoûte. Elles le dégoûtent toujours toutes.

- Samir, c'était spécial aujourd'hui. C'est comme au début, tu te rappelles ?

Elle porte toujours son foulard fauve. Il déteste le son de sa voix.

Il la trouve ridicule. Il la repousse. Il ne la ménage jamais. Il ne ménage personne. Il n'est pas obligé. Elles sont toutes sous ses ordres. Il se retourne sur le ventre. Comme toujours, après le plaisir, il aime rester seul à écouter son corps reprendre tranquillement son rythme normal. Il n'a besoin de personne. Il ne peut pas les supporter après l'amour. Il l'entend babiller.

Oui, bien sûr qu'il se rappelle, mais il s'en fiche. Il est dur avec elle. C'est à prendre ou à laisser. Il lui paie toutes ses dépenses et elle habite dans un appartement qui lui appartient. En retour, elle exécute tout ce qu'il lui demande. Tout. Il adore régner sur son petit monde. C'est exultant.

- Eliza, prépare-moi quelque chose à manger et réveille-moi quand c'est prêt.

Il jette un coup d'œil sur son cellulaire. Au diable ! Quatre appels en cinq minutes. Il écoute s'égrener les messages. Avant de sombrer dans le sommeil, il rêve du jus de cerises rouge sang qui a envahi sa bouche assoiffée.

Eliza ouvre les armoires de cuisine et son frigo. Elle va préparer un filet de poisson avec du riz. Elle reste pensive. Samir était différent aujourd'hui comme animé par un nouveau souffle, une passion. Elle le sait très bien ce n'est pas elle qui la provoque. Il a dû rencontrer une femme qui l'a émoussé à Paris. Tant qu'il la garde à ses côtés, c'est l'essentiel. Elle s'est habituée à sa vie oisive et facile. Il lui règle toutes ses dépenses, il la pare de bijoux. En retour, elle rampe à ses pieds une ou deux fois par semaine. La plupart du temps, il est en voyage. Depuis quelques années, il ne l'emmène plus. En bonne vieille maîtresse, Éliza ne pose aucune question, ne provoque aucun débat. Elle attend, blottie discrètement dans l'ombre.

\*\*\*

Sous la douche, Célia se laisse doucement bercer par l'eau tiède. Elle frissonne encore en pensant à ce Samir de l'avion. Tout à fait le genre d'homme qu'elle aimerait éviter pour le moment. Elle se surprend à penser à ses mains. À ses mains velues sur elle, dans elle. Un courant de chaleur traverse son dos et vient réchauffer son bas ventre. Délicieuse sensation et pensée qu'elle s'empresse de chasser. En tous les cas, elle est certaine qu'elle ne le reverra plus. Ils évoluent dans des milieux si différents.

Trop ambitieux, trop pédant et trop macho pour elle. Et puis, franchement trop vieux. En rangeant ses affaires, elle retrouve sa carte de visite dans sa poche.

Elle la déchire en mille morceaux et la jette dans la toilette. Elle regarde l'eau tourbillonnante emportant les petits morceaux de carton. Elle ne veut plus jamais le revoir. Il ne faut pas. Ce trouble qu'elle a ressenti, cette attirance physique, ce goût du danger ne viendront que troubler la sérénité et le calme qu'elle cultive depuis peu. Elle est encore fragile, elle le sait. Elle n'a pas besoin d'émotions fortes actuellement. En fait, c'est ce qu'il faut absolument éviter, lui a répété son médecin.

Elle s'habille et claque la porte. Dans une semaine, elle a une grosse commande. Un dîner pour plus de cent personnes au Musée des beaux-arts de Montréal. Il vaut mieux profiter du temps libre qui lui reste.

La rue Saint-Denis vibre par cet après-midi d'automne. Il fait beau. Les Montréalais veulent profiter des derniers rayons de soleil avant l'arrivée du froid. La rue est animée, Célia déambule agréablement. Au passage, elle salue quelques amis. Ici, sur le Plateau Mont-Royal, les gens se parlent et se lient d'amitié facilement. L'ambiance est cordiale et détendue. Pour Célia qui vit seule, son quartier est devenu sa famille. Elle sourit à Abdou qui est de service au café. Il lui fait un signe et sort l'embrasser. Elle cogne contre la vitre de Lucette qui trempe ses biscottis dans le chocolat. Elle envoie un baiser à Rachel dans la vitrine de la boulangerie. Tranquillement elle dérive vers sa bouquinerie préférée. Après avoir longtemps bavardé avec Yvan à la caisse, elle déniche un tas de revues gastronomiques à petit prix. C'est une vraie trouvaille. Elle rafle le lot et achète le tout.

Ensuite, elle sirote un café chaud sur une terrasse en offrant son visage au soleil timide. Il est seize heures, les gens commencent à quitter leur bureau et rentrent chez eux. Des visages fermés, pressés. On dirait des petits robots qui marchent tout droit, le visage impassible, le teint gris, les yeux atones. Elle l'a fait longtemps, elle aussi. Courir, se presser, compacter ses heures et ses émotions jusqu'à la cassure. Inconsciemment, elle se demande si ce même soleil brille aussi pour l'inconnu de l'avion. Samir se plaît-elle à prononcer. C'est sensuel. C'est lui. Qui est-il ? Que

fait-il ? Où est-il ? Il a parlé de l'inauguration d'une nouvelle boutique. Sûrement dans un coin huppé du centre-ville. C'est son style. Elle secoue la tête, règle sa facture et se lève. Il faut bouger, il faut penser à autre chose, se dit-elle. On dirait que cet homme s'est entièrement emparé de sa tête. Elle se trouve ridicule et idiote de penser à lui.

Célia lutte contre le décalage horaire. Il s'empare d'elle pernicieusement. Elle pourrait fermer les yeux et dormir debout en plein après-midi. Il va falloir s'occuper. La meilleure solution serait d'aller au marché pour passer le temps. Célia retourne chez elle, enfourche son vélo et la voilà partie à l'assaut des rues de Montréal. Elle pédale vite et l'air frais la réveille, il lui fait du bien. Elle se promène tranquillement parmi les allées de fruits et de légumes. Elle bavarde avec les marchands. Elle discute du climat, de Paris et de Montréal. Elle hume la délicate odeur des herbes fraîchement cueillies, éclate de rire spontanément à une blague que lui raconte le gros Robert. Finalement, elle achète plus de cinq bouquets de basilic et retourne paresseusement chez elle. Arrivée dans son minuscule studio, elle ouvre les fenêtres, choisit une musique entraînante et s'attelle au pesto. Elle lave, elle rince, elle coupe. Comme d'habitude, Célia modifie un peu la recette originale et rajoute un brin de safran au mélange. Elle goûte. C'est exquis. Son cœur frétille de joie. De la pure création. La cuisine a la merveilleuse fonction de la détendre, de la rendre joyeuse. Une joie simple sans artifices. Tout est finalement si simple dans la vie. Elle remplit ses petits pots minutieusement, rédige et colle ses étiquettes.

Elle a récemment découvert qu'elle adore cuisiner. Créer des menus, proposer des formules à ses clients est devenu une vraie passion. Au début, elle ne pensait jamais avoir autant de succès. Ce n'était pas évident, passer de cadre en entreprise à cuisinière-traiteur. Quand elle a démissionné, il a fallu trouver une solution rapidement. Elle avait besoin de s'engager dans une activité agréable et créatrice et surtout de faire un peu d'argent pour survivre, question de payer son loyer et ses dépenses en attendant de trouver sa voie.

Elle attend toujours. Elle se donne du temps. Elle n'est guère pressée. Célia a appris à être indulgente envers elle-même.

Elle a perdu beaucoup d'amis lorsqu'elle a pris ce nouveau virage. La majorité ne l'a pas comprise et l'ont blâmée. Forcément, on n'aime pas les révolutionnaires dans la trentaine. On n'aime pas celle qui remet en question, celle qui se révolte contre le système, celle qui envoie tout en l'air. Toute sa vie, elle s'est efforcée d'être sage et raisonnable. Elle a toujours fait ce que les autres attendaient d'elle. À un moment donné, elle s'est cassée. Il fallait affronter ses démons ou faire semblant de les ignorer. Elle a choisi le chemin le plus exigeant: la remise en question.

Quitter Yann a été très difficile. Un arrachement, une grosse épreuve pour elle et pour lui. Elle suffoquait. Elle ne pouvait plus bouger ni respirer à côté de lui. Il s'accrochait, il discutait, il ne lâchait pas. Il a fallu plus de deux semaines de discussions acharnées et épuisantes pour qu'il comprenne ce qui se passait en Célia. Malgré sa fragilité, elle a trouvé une force vive pour se défendre, pour lui expliquer qu'elle avait besoin de temps, d'espace. Elle avait surtout besoin de se retrouver, de se recentrer sur elle-même. Il ne comprenait pas, il se battait avec ses discours-fleuves, ses arguments à lui, « Tu vas tout gâcher, tout ce que tu as bâti, tu vas tout lancer en l'air » répétait-il inlassablement. Toujours la culpabilité. La nuit, en proie à des crises d'insomnie et d'anxiété, Célia se promenait dans leur luxueux appartement du 22<sup>e</sup> étage du centre-ville de Montréal. Une nuit, la décision s'est imposée toute seule.

Avec beaucoup de tact, elle lui a expliqué qu'elle ne pouvait plus le suivre. Leur rêve commun s'était scindé en deux voies distinctes. En fait, il n'y avait plus rien de commun. Elle a voulu parler d'elle et de ses sentiments, il ne l'a pas écoutée. Lui ne parlait que d'hypothèque commune et de frais partagés. Il lui mettait tellement de pression au moment où elle avait tellement besoin de repos mental et physique. Elle aurait tellement souhaité qu'il la soutienne, du moins qu'il fasse un effort pour essayer de comprendre ce qu'elle

ressentait. Si l'être que l'on pense aimer et qui déclare nous aimer en retour n'est pas capable de sentir nos plus vives et réelles émotions et nous soutenir alors, pourquoi se leurrer? La décision de le quitter est venue vers elle comme une bouée de sauvetage. Elle s'y est accrochée, tremblante, mais vaillante. Elle s'est battue. Il ne pouvait pas l'obliger. Personne ne peut obliger quelqu'un à rester. On a toujours le choix.

Finalement, Yann a compris que ça ne venait pas de lui. C'était Célia qui avait changé, qui ne voulait plus la même chose que lui: travailler pour payer des biens, bûcher pour acquérir des choses. Des choses et que des choses: des meubles, des voitures, des électroménagers, des tapis persans, des tableaux, des luminaires, des draps de coton égyptien, des rideaux et des stores, des tables en marbre et des chaises en cuir italien. Trop de choses. Elle n'a pas pu, son corps a parlé. Elle a étouffé. Elle s'est écroulée sous la pression. Désormais, ce chemin n'était plus le sien.

Personne ne lui a dit qu'elle a été courageuse de dire Stop, Arrêt, Fini. Personne. Tout le monde a pris le parti de Yann. Elle était la folle, la méchante, la vicieuse. Personne, à part sa fidèle amie Laurence. Laurence a compris rapidement ce qui se passait en elle. Elle n'a pas posé de questions. Elle a été là, c'est tout. Elle a offert son épaule, son temps, son appui et son amitié.

Les vrais amis sont ceux qui restent après la tempête. Il faut dire qu'elle a survécu à un ouragan. Elle n'habite plus dans un luxueux condo. Elle n'a plus une carte professionnelle truffée de diplômes avec des titres pompeux de Directrice ou de Vice-présidente. Évidemment, elle a perdu des plumes. Elle est moins intéressante aux yeux des autres, elle a moins de pouvoir. Les soi-disant amis se sont éloignés rapidement. Avant, c'était comme si elle se définissait entièrement par son poste lucratif et prestigieux et le poste perdu, les autres se sont rapidement dispersés. Au début, elle se sentait blessée, abandonnée, mais rapidement ce sentiment s'est estompé. Il a fait place à un autre, puissant, vrai, grandiose: celui de l'authenticité. Désormais, elle avance guidée par cette

émotion. Elle évolue loin des froufrous et des faux-semblants. Le travail intérieur qu'elle a accompli lui a révélé l'existence d'une nouvelle Célia. C'est comme si elle prenait la peine de faire finalement sa propre connaissance.

Elle a lu les bons livres au bon moment, elle a rencontré les bonnes personnes lorsqu'il le fallait. Elle a avancé. Elle est devenue forte, pure et invincible, car cela venait de dedans. De son âme. Cet espace sacré qu'elle a eu le temps d'explorer et surtout d'écouter. Désormais, elle avance dans la lumière. Sa lumière. Elle écoute sa source, elle est en parfaite harmonie dans son corps et dans sa tête.

Elle a revu Yann, pour la vente de leur condo, dans un cabinet impersonnel du notaire. Il avait un visage gris, les traits tirés. Il n'arrivait pas à affronter son regard. Comment pouvait-elle rester si calme, si détendue et si sereine ? Assise sagement à côté de lui, avant de signer, elle a dit adieu à cinq ans de vie commune sans aucun regret, sans aucune amertume. La main de Yann tremblait lorsqu'il signait. Elle savait qu'il luttait encore. Il lui a proposé d'aller ensuite dîner avec lui, mais elle a refusé. Il valait mieux éviter tout contact ou toute illusion de retrouvailles. Lui était encore très vulnérable. Elle le sentait. Ce soir-là, elle a pleuré longtemps en écoutant de la musique. Sans souffrance, sans peine, des larmes silencieuses et légères. Des larmes de libération. Elle aimait sa nouvelle vie. Elle était convaincue qu'elle avait fait le bon choix. Elle avait confiance en sa voix intérieure. Elle avait désormais tout le temps et la paix de l'âme pour se laisser guider.

Pour sa petite compagnie, elle s'est monté un système informatique de recettes. Célia prend des photos de toutes ses réalisations au fur et à mesure. Avec le temps, elle a désormais des albums entiers à partager. C'est sa carte professionnelle. Lorsque ses futurs clients feuilletent les albums, ils sont séduits immédiatement. Il y a tellement de joie et de bonheur qui émanent des photos de Célia. Elle n'insiste jamais. Elle laisse les clients venir à elle. Elle offre souvent un gâteau ou une entrée gratuitement. Son approche est tellement naturelle, cordiale et non commerciale que ses

clients lui sont désormais fidèles. Certains sont même devenus des amis. Il lui arrive d'être invitée à un baptême suite à l'organisation d'un mariage ou d'un anniversaire. Elle a tissé des liens avec énormément de gens. Elle fait confiance à la vie. Elle accepte tout ce qu'elle lui envoie.

Les premiers contrats, comme traiteur, ont été laborieux et pas très rentables. Elle a dû investir dans une foule d'équipements: des ustensiles, des marmites, des emporte-pièce, des robots culinaires, des moules, etc. Sans parler du four à convection. De contrat en contrat, elle s'est constituée un arsenal et a commencé à se faire un nom à Montréal. Elle ne fait aucune publicité, c'est le bouche-à-oreille qui fonctionne. En fait, son approche est très personnalisée et différente de celle des traiteurs locaux. Elle est souvent disponible et surtout très flexible. Elle s'ajuste à tout, même aux annulations, sans exiger de pénalité. Célia a développé une formule personnelle. Dans un premier temps, elle rencontre le client, discute de l'événement et propose un menu qu'elle compose exclusivement toute seule. C'est presque un rendez-vous amical, une partie de plaisir entre amis. La plupart du temps, le menu plaît, séduit, épate. Par ailleurs, le fait d'être française lui a ouvert plusieurs portes à Montréal. Célia se plaît au Québec. Dès son premier séjour, il y a déjà presque dix ans, comme étudiante, elle a tout de suite été séduite par la gentillesse des gens, leur esprit d'ouverture et surtout par la grande simplicité des relations humaines.

Depuis deux ans, à travers la série de commandes pour les lancements, les mariages et les réceptions, le plus difficile n'a pas été de cuisiner, mais de livrer les plats. Il fallait toute une organisation le jour de la livraison, car elle habite au quatrième étage dans un immeuble sans ascenseur. En plus, son nouveau style de vie ne lui permet guère d'acheter ni d'entretenir une voiture. Elle a donc trouvé dans son quartier quelques personnes sur lesquelles elle peut compter. Marco et son frère Pedro, qui habitent au troisième étage, empruntent la camionnette de leur père pour faire les livraisons et, à l'occasion, ils se transforment également en garçons de service. Célia leur a

confectionné des complets noirs avec sa signature en blanc. Chez Cé. Elle a brodé des tabliers et des casquettes. Dans son travail il n'y a plus de contraintes, il n'y a que de la joie et de la complicité. Il y a aussi, Nisrine, son amie rencontrée à l'Université, qu'elle a retrouvée lorsqu'elle est venue s'installer sur Le Plateau. Mais, maintenant, Nisrine est enceinte et ne peut pas rester debout très longtemps. Marco lui a promis de lui trouver de l'aide. Elle a deux réceptions en vue dans deux semaines. Pas de souci. Aucun n'a le droit de s'immiscer dans sa vie. Personne.

Célia ne s'en fait pas trop, elle a appris que tout finit par s'arranger. Le grand secret c'est laisser l'univers opérer. Ne plus s'obstiner, ne plus faire des plans, ne plus spéculer. Se laisser porter, en toute sérénité, c'est tout. Rester attentive aux signes de la vie et essayer de les appliquer. Ce dont elle est certaine maintenant, c'est que pour déchiffrer les secrets du ciel, il faut avoir la tête tranquille, être réceptive, vide et avide de capter.

Célia sourit. Depuis qu'elle est bien, depuis qu'elle a emboîté ce nouveau tournant dans sa vie, on dirait que tout fonctionne comme par magie. Lorsqu'elle n'a pas envie de travailler, elle n'a pas de contrats. Lorsqu'elle a besoin d'argent, le téléphone sonne et elle confirme une commande. Les contrats s'emboîtent au rythme de ses besoins et de ses envies. Elle a des périodes où elle aime rester tranquille, lire pendant une semaine ou voyager et d'autres où cuisiner intensément occupe sa tête et son corps. Cuisiner c'est créer et se recréer sans cesse, c'est partager, communiquer et s'exprimer. Elle aime sa nouvelle vie passionnément.

Cette nouvelle carrière ne plaît pas trop à sa mère qui vit à Antibes sur la Côte d'Azur et qui est elle-même propriétaire d'un restaurant depuis plus de quinze ans. Elle lui a souvent répété qu'elle n'a pas fait des études de MBA pour se retrouver derrière les fourneaux. Chaque fois que Célia lui parle, sa mère lui martèle la tête avec le même refrain : cuisiner c'est ingrat. Célia ne répond pas, elle fait la sourde oreille. Le MBA a failli la tuer. Le monde des affaires, finalement, ce n'était pas du tout pour elle. Elle s'est trompée tout simplement.

Elle a eu le courage de dire non avant de se faire engoutir dans la machine.

Pour le moment, elle a trouvé son bonheur dans ce genre de vie un peu bohème qui lui laisse amplement le temps de gambader dans la vie, lire énormément, faire du yoga, voyager et surtout de vivre au gré de ses envies. Elle a la trentaine, elle est indépendante et n'a de comptes à ne rendre à personne.

Le téléphone sonne. C'est Laurence qui est libre en soirée. Célia lui donne rendez-vous au café du coin. Laurence est mariée depuis cinq ans et a deux enfants. Lorsqu'elle appelle Célia, c'est qu'elle a des moments précieux à partager avec elle.

Célia claque la porte et dévale les escaliers en chantonnant. Ses pensées dérivent vers Paris. Ses longues avenues grouillantes, le goût du croissant croustillant le matin dans sa bouche, l'odeur du café frais qui chatouille les narines, le chocolat, le pain cuit, les baguettes beurre-jambon-fromage. Déambuler de bon matin dans le pittoresque Marais surtout entre la rue Vieille-du-Temple et la place du Marché Ste-Catherine. Quel charme ! Quelle veine elle a eue de pouvoir en profiter.

Célia sourit en marchant dans la rue. Un passant se retourne sur son passage. Elle est heureuse. Elle dégage tellement de sérénité. Comment ne pas la remarquer ? Comment ne pas vouloir se rapprocher de son soleil ?

### 3. Ouverture

Quelle foule ! Décidément, Samir ne s'attendait pas du tout à ce succès à Montréal. Les gens se pressent, se serrent autour de lui. Le brouhaha social et diffus des voix, les chuchotements, les exclamations planent dans l'air. Tout le monde lui murmure un compliment, un petit mot de félicitations.

Cette boutique qu'il inaugure aujourd'hui, sur la rue Sherbrooke à Montréal, le place sur la liste des mieux nantis de la ville. Ville qui l'a accueilli, il y a presque vingt ans, alors immigrant et pauvre. Il a parcouru depuis son chemin de croix. Il a fait ses preuves. Depuis dix ans, il a opéré en louant des kiosques dans des grandes magasins au centre-ville, le marché de la haute joaillerie étant assez limité à Montréal jusqu'à tout récemment.

Le parfum insistant de femmes bien poudrées, bien habillées, bien parfumées flotte dans l'air. Des sillons de belles robes, rouges, noires, tourbillonnent autour de lui. Il répond vaguement aux questions, il hoche la tête, esquisse un sourire, tend la main, tapote une épaule, hume un parfum, frôle une hanche discrètement.

Il a vu Katia là-bas qui bavarde avec un banquier. Un baiser derrière l'oreille, le banquier s'éclipse. Personne ne peut lui résister ce soir. Ce soir, c'est lui qui brille. Cette boutique qu'il étrenne c'est sa joie et sa fierté. Il trinque avec Katia. Il lui dit des mots doux. Elle rougit. Il la félicite pour l'organisation de la soirée. Elle rougit encore plus. Il adore troubler les femmes. Il lui touche le bras et garde sa main sur son épaule. Elle lui rappelle que la presse est invitée. Son trouble est palpable. Il adore constater son emprise sur les femmes. Elles succombent toutes à l'argent et aux belles paroles.

Les flashes crépitent, il sourit. Il ne sait pas pourquoi, il pense à Yves Montand, à une photo de lui dans sa chambre d'adolescent à Beyrouth. Il avait une belle expression dans son regard. Ce soir, lui aussi a envie de la posséder.

C'est une drôle de soirée. Il se sent très nostalgique, un peu las. Heureusement qu'il y a le

whisky. Le whisky et le champagne pour rouler tous les jours.

Son regard erre, ses pieds aussi. Il s'est approché d'Éliza bien truffée de bijoux. L'émeraude scintille à son cou blanc. Elle est très belle ce soir. Ses cheveux sont relevés en chignon et sa peau, malgré son âge, est translucide. Il va devoir faire attention à ses dépenses car avec Éliza il paie souvent les factures sans regarder. Elle lui demande ce qu'il va faire après, s'il vient la rejoindre ? Il ne sait pas. Il se contente de lui adresser un bref mouvement de la main.

Il échange des banalités avec les gens, pose pour les photographes, s'extasie devant la nouvelle copine de son comptable, salue une dame dont il ne se rappelle plus du nom. Il aura même droit à une entrevue télévisée un peu plus tard. Il sirote du champagne, grignote quelques crudités et goûte au saumon fumé et à des mini quiches. Exquis. Il a rarement savouré, à Montréal, de si bonnes bouchées. C'est fraîchement préparé. Ça fond dans la bouche.

Et puis, en répondant à la question d'un journaliste, son regard a glissé, s'est immobilisé une seconde et s'est embrasé. Il termine hâtivement l'entrevue.

Par la porte entrouverte, dans les coulisses, il vient d'apercevoir une jeune femme qui s'agite. Il a la vague impression d'avoir reconnu quelqu'un. Il traverse la salle et se rapproche rapidement d'elle. Par l'embrasement de la porte qui voltige, il entrevoit un visage. Elle a relevé ses cheveux. Ses yeux sont baissés. C'est la jeune fille de l'avion, celle de l'autre jour, celle des cerises. Sans le savoir, il affiche un sourire radieux, ses yeux brillent.

- Wow ! Bonsoir Mademoiselle C.C.

Célia lève les yeux. C'est avant tout la surprise, la panique et ensuite le trouble. Elle a vu son nom et se doutait bien que c'était lui, mais elle espérait qu'il ne la trouverait pas, tout en priant intérieurement pour croiser de nouveau son regard. Elle bafouille un peu. Elle se sent gauche, maladroite et glauque.

- Bonsoir. En fait, je travaille pour vous ce soir...bel hasard. Maintenant, je connais la boutique

Hayek. Il ne sait pas trop quoi dire.

- C'est vraiment bon et beau ce que vous avez préparé. Bravo !

Son regard est sincère. Célia rougit. Ses jambes chancellent. Quel pouvoir il a sur elle !

En disposant les fruits dans un bol, sa main tremble un peu. Il reste debout les mains dans ses poches à l'observer. Il n'avait pas remarqué la dernière fois, mais elle est vraiment grande, presque de sa taille. Ses yeux sont étincelants, à la limite du vert. Cela fait un beau contraste avec ses cheveux bruns. Elle a un grain de beauté au-dessus de la lèvre. Elle bouge sans cesse. Il la trouve belle, fluide, naturelle, différente.

Autour de Célia, deux garçons habillés en noir s'affairent. Elle donne des ordres à voix basse. Elle leur sourit. Elle termine de disposer les fruits. Il ne sait pas trop quoi faire ou quoi dire, alors il lui fait un clin d'œil, et sort.

Il coupe le gâteau. Les photographes sont déchaînés. Il déguste par curiosité puisque c'est elle qui a tout préparé. Le chocolat est moelleux et ambré dans sa bouche. Très particulier. C'est une magicienne. Il sourit à tout le monde, papillonne comme à l'accoutumée et avale son sixième ou septième verre de champagne. Sa tête flotte un peu. Il est heureux de la sentir si proche.

Éliza s'est faufilée à côté de lui. Elle se presse comme une chatte. Alanguie. Il lui lance un regard glacial. Elle l'énerve. Il a envie de retourner à la cuisine et d'être avec cette fille qu'il connaît à peine. Il va essayer de la voir après la réception. Il a envie de mieux la connaître. Elle l'intrigue. Il s'approche d'Yvon.

- C'est qui le traiteur ?

Yvon est tout étonné. Samir habituellement se contrefiche de la logistique. Il répond laconiquement.

- C'est la préférée du Musée. Une petite Française. Mignonne, à part ça ! Célia Carnoldi pour *Chez Cé*.

Il lui désigne du menton Célia qui arrive avec une corne d'abondance.

- Un peu délurée, mais fiable. Parfois, on n'arrive pas à la rejoindre, mais la plupart du temps elle est sur

place.

Il voit les yeux de Samir s'allumer. Et sur un ton plus bas, il lui confie.

- Si tu penses à quelque chose, laisse tomber, car ce n'est vraiment pas ton genre, tu sais. Très ordinaire et trop dans le yoga et le nouvel âge. Il hoche de nouveau la tête. Franchement, Samir ce n'est vraiment pas pour toi...

Célia sent le regard de Samir posé sur elle et la suivre partout. Il est très entouré, très sollicité. Elle le trouve beau, brun, typé. Il est habillé de noir de la tête aux pieds avec un regard velouté et énigmatique. Un regard de lion. Elle le frôle sans le toucher, seulement du regard. C'est si particulier de le revoir. Elle est folle de penser qu'il pourrait s'intéresser à elle. Ce n'est pas son milieu. Il ne faut pas qu'elle le laisse s'approcher d'elle.

Les gens quittent peu de temps après le tirage d'un superbe collier de perles serti de diamants. C'est une pièce imposante et délicate à la fois. C'est une pièce signée de la maison Hayek.

Au moment de tirer le billet gagnant, les femmes dans la salle sont toutes haletantes, fébriles, palpitantes, remplies d'espoir de remporter le bijou. Samir constate encore une fois à quel point les bijoux hypnotisent les femmes et possèdent un pouvoir sur elles. Combien cette impression de s'enrouler dans les pierres précieuses leur donne l'illusion d'être belles, aimées, adorées et appréciées! Il a bâti toute sa fortune sur cette hypothèse.

La dame qui remporte le prix vient le remercier. Elle se précipite sur lui les yeux mouillés, remplis de gratitude. Elle se colle à lui et lui offre une belle vue de son décolleté. Pas mal baisable se dit-il, mais ce soir, il n'a pas envie. Ce soir, il est nostalgique. Il se sent un peu las et abattu. Il ne se reconnaît pas trop. Il boit. Le whisky, c'est son allié depuis tant d'années. Dans ce liquide orangé et amer se trouvent sa tranquillité, son nirvana. C'est la seule façon de calmer sa tête, de faire taire ses pensées. Hier, son conseiller financier à Beyrouth lui a proposé l'achat d'un immeuble en lui précisant que les prix allaient doubler dans un an. Il va y

penser. Il lui laisse 72 heures pour prendre sa décision. C'est compliqué, plus il a de l'argent, plus cela devient difficile à gérer. Il se passe la main dans les cheveux et ajuste sa ceinture.

Tranquillement, les portes virevoltent. Il salue, serre des mains, fait des promesses. Le bruit s'apaise. Les lumières s'éteignent. Il reste. Il se sent un peu ridicule, mais il ne veut pas partir. Il veut l'attendre. Elle. La jeune fille de l'avion. Il scrute la porte.

Il est debout sur les marches. C'est une belle soirée. Il allume une cigarette et ensuite une autre. Des invitations jonchent le sol. Son nom y est inscrit en lettres dorées. Il ne sait pas pourquoi, mais il attend comme un idiot devant la porte de sortie. Il n'a jamais fait ça, attendre une femme. Habituellement, il claque des doigts et elles se pointent. Elles reçoivent des ordres et s'exécutent. Ensuite, il n'y a pas d'ensuite avec lui. Il se lasse vite, il passe à une autre. Il aime la chasse.

Il s'impatiente. Elle va sûrement finir par sortir cette petite. Les deux garçons qui l'ont aidée ont quitté depuis belle lurette.

La porte claque derrière lui. Il ne se retourne pas. Il sait que c'est elle. On dirait qu'une vague de chaleur monte dans son ventre et qu'un manteau de tendresse se dépose sur ses épaules. C'est nouveau et inquiétant. Il n'a jamais ressenti ce genre d'émotion. Il entend des petits pas sautiller et ensuite un silence. Elle est là, devant lui, enroulée dans une cape rouge. Ses yeux sont graves. Ils se regardent en silence et se dévisagent.

Célia ne s'attendait pas à le voir. Il a des yeux énormes dans l'obscurité. Noir velours. Nappe ourlée et troublante. Elle a l'impression qu'il vient de loin, de loin dans sa mémoire. Elle le regarde debout sur cet escalier, tout habillé de noir comme un loup. Elle se dilue et s'égare dans son regard.

- Je peux vous ramener ?

Elle hésite. Elle est encore interdite de le voir à la porte. Il l'attendait à elle. C'est quand même incroyable.

- Moi ? Enfin... oui, pourquoi pas ? Mais avant on

va prendre un pot. Je sors du travail, vous savez ! Ce soir, je peux vous inviter, car je suis riche. Elle éclate de rire. Elle dit n'importe quoi. C'est la nervosité.

- M'inviter ? Vous êtes comique, vous oubliez qui je suis ?

- Vous êtes comme les autres. Un être humain comme les autres, mais détendez-vous ma parole !

Elle lui touche l'épaule. Il la regarde amusé par son entrain. Il se sent mieux. La nostalgie est chassée. Il ne sait pas exactement ce qu'il fait ni comment la soirée va se terminer, mais il se sent bien. Elle sautille dans la rue. Elle se sent légère. Il y a un bar pas très loin.

- Pas trop fatiguée ?

- Ça va. C'est une bonne fatigue en fait. La cuisine c'est très prenant physiquement, on coupe, on hache, on mélange, on farcit, mais il n'y a pas beaucoup de stress mental alors forcément on récupère vite ! Une bonne nuit de sommeil et je me régénère. Ses yeux pétillent. Vous savez je n'ai jamais imaginé que je pourrais autant m'amuser. J'adore ce que je fais. Je crée constamment. Ma cuisine, c'est un peu débile, mais c'est une symphonie.

Samir l'observe. Elle déborde d'énergie, c'est vrai qu'elle n'a pas l'air fatigué.

- Vous avez préparé toute la réception toute seule ?

- Oui. Sinon ce n'est pas très rentable pour moi. Mais, j'ai de l'aide pour le transport et le service.

- Je dois vous avouer que c'était succulent. Habituellement, c'est un peu plastique tout ce qu'on mange, mais ce soir, ce que j'ai goûté avait du goût. Appelez mon gérant demain, il vous versera le double du montant. Son nom est Yvon, vous le connaissez, non ?

Célia s'est arrêtée brusquement en pleine rue. Ses yeux ont changé de couleur. Ils lancent des éclairs.

- Mais vous êtes ouf ? Je ne suis pas une mendicante.

- Personne n'a parlé de mendier. Je fais toujours ça moi, je donne des bonus. Je distribue. C'est quoi ouf ?

- Vous ne connaissez pas ? C'est du verlan,

parler à l'envers. C'est typiquement français. Ouf c'est fou...

Samir hoche la tête avec un sourire en coin. Non, il ne connaît pas.

- Avec moi les bonus ça ne marche pas.

Samir est surpris par sa réaction. Il lui dit :

- Allons, calmons-nous. Si vous ne voulez pas de bonus, alors pas de bonus. Il voit bien qu'elle est encore sur ses gardes. Il continue. Alors, dites-moi, c'est quoi le secret d'une cuisine aussi succulente ?

Célia se ravise. Quel culot quand même. Il la prend pour qui ?

- Ma cuisine ? C'est l'énergie qui circule.

Samir s'arrête en pleine rue. Décidément, elle ne va pas finir de le surprendre.

- L'énergie ? Quelle énergie dans la cuisine ?

Célia s'arrête également. Ils sont au milieu de la rue. Elle lui explique. Elle s'anime. Ses yeux brillent, ses cheveux flambent.

- L'énergie, oui...la cuisine c'est une chimie entre le cuisinier, les aliments et celui qui mange. Enfin, c'est de cette façon que je le vois. Je cuisine, je suis heureuse, j'assaisonne, je badigeonne, je pétris, je hume, je rectifie. Je fais cuire avec amour. Je communique ce bouquet de sentiments, de saveurs et d'odeurs à la personne qui déguste. L'énergie passe et se transmet. Vous savez, lorsque j'étais petite fille et que je tombais malade, ma grand-mère me préparait une soupe et je guérissais sans médicaments. Elle me disait qu'elle cuisinait avec amour. C'est elle qui m'a appris à cuisiner avec l'énergie. Ce que l'on insuffle en cuisinant se répand dans notre corps et provoque une réaction. C'est merveilleux. Je vous assure ça marche, quand on y croit bien sûr. Elle répète.

- Quand on n'y croit pas, c'est foutu, mais quand on y croit c'est une union, on se laisse porter et on exulte. C'est infallible. Célia a les yeux qui brillent comme des étoiles.

Il est ébahi.

- Wow... je n'ai jamais pensé à la cuisine de ce point de vue. Et, qu'avez-vous infusé à ma réception ?

- La première fois, c'est différent, c'est un peu

dans l'inconnu, un test. Enfin, il faut connaître le client ou les personnes. Il faut que ça se produise naturellement, sans aucune intention. Il faut que ça vienne du cœur. D'ici. Elle s'arrête au milieu de la rue et pose sa main sur sa poitrine. Elle penche un peu la tête et reprend. C'est une fusion, c'est une danse, un concert entre les aliments, l'assaisonnement, la bonne température et l'énergie de ma cuillère de bois. Bref, on verra une deuxième fois.

Elle lui fait un clin d'œil. Il est entièrement fasciné par ce qu'elle vient de lui débiter. Elle lui montre un aspect tout à fait nouveau, inédit.

- C'est de la passion. Je vois. De la vraie.

- Vivre tout passionnément, avec fureur. La vie est trop précieuse, rétorque Célia en rejetant ses cheveux en arrière.

Ils marchent l'un à côté de l'autre. Ils respirent le même air, déambulent au même rythme. Ils sont contents tous les deux. C'est une si belle soirée d'automne qui s'étire. La rue est remplie de gens, les terrasses sont bondées. De temps en temps, un passant les sépare. Elle le cherche du regard, le trouve et se rapproche. Il aime son regard. Elle se sent prisonnière dans ses yeux. Elle ne peut pas s'empêcher de sourire. Tout cela est si imprévu. C'est merveilleux.

Le vent frais caresse légèrement son corps. Dans la poche de Samir, le cellulaire vibre, mais il ne le sort pas. Le moment est si doux. Il n'a aucune envie de le briser. Elle a bu sa bière d'un trait. Elle a les joues rouges. Ensuite, elle en sirote tranquillement une autre, se dandine un peu sur sa chaise et le fixe. L'endroit est bruyant et bondé, mais on dirait qu'il ne voit qu'elle. Elle n'arrive pas à détacher ses yeux des siens. Il parle le premier.

- Vous êtes étrange, différente. Je n'arrive pas trop à vous saisir. Et pourtant, je connais pas mal le genre féminin.

Célia sourit vaguement. Un éclair passe dans ses yeux.

- Je suis bien. C'est tout. Ce n'est plus la norme être bien. Les gens pensent souvent que je suis à côté de la plaque. Et puis, je respire bien répond-elle en le

regardant droit dans les yeux. Comme ça, mime-t-elle en aspirant de l'air...C'est un petit détail...comme les détails les plus importants de la vie. Souvent les gens l'oublient comme ils oublient tout le reste. Imaginez-vous...mal respirer pendant un an, dix ans, vingt ans et s'étonner ensuite que le corps flanche... Elle pousse un long soupir.

- En fait, je suis devenue une marginale par comparaison aux autres. Parfois, je me sens isolée par rapport à ma vie d'avant, mais le fait d'être bien prime désormais pour moi....

- Et moi ? Je respire bien ?

- Vous ? Non...vous ne respirez pas du tout. En fait, votre respiration est en partie complètement bloquée ici.

Elle touche son torse avec son doigt. Samir sourit ironiquement.

- Décidément, vous êtes plus intrigante que jamais. Respiration, bonheur, liberté... Quelle sagesse, à votre âge ! Au fait, puis-je vous demander quel âge vous avez ?

- Oui bien sûr. Je vais avoir 33 ans en mars et vous ?

- Moi. Ce n'est pas si simple...ce n'est pas comme vous.

- Mais quand même, il n'y a rien entre nous, dites-moi.

Samir hésite, boit deux gorgées de whisky.

- Disons que je tire ma révérence à la quarantaine.

- Je m'en doutais un peu.

- Ça se voit ? Il est étonné de sa réaction. Il est tellement habitué à une réplique opposée.

- Bien sûr que ça se voit, mais on aime bien se leurrer. On excelle dans cet art, le jeu de l'autruche. Tenez, par exemple, moi quand je travaillais en finance, j'avais une sacrée tête. Je paraissais facilement dix ans de plus avec mes complets stricts, mon air de banquière sérieuse et surtout le stress, la fatigue... vous savez tout ça, ça se voit, mais parfois on est les seuls à ne pas le voir parce qu'on ne veut pas l'admettre. Quand on est prêt à l'admettre, c'est qu'il faut amorcer le virage, le

changement...Il faut être prêt.

- Vous êtes franche, tant mieux. C'est une bonne qualité. Récemment, j'ai été tellement entouré de gens qui font tout et qui disent tout pour me plaire. Vous, vous m'avez épaté avec votre histoire de trois jours à Paris. Je pensais que vous vous payiez ma tête, mais j'ai senti que vous étiez sincère. Je fais confiance à ma première impression et elle était bonne.

Il la regarde dans les yeux. Célia rougit un peu. Elle ne relève pas le commentaire. Elle poursuit.

- J'ai choisi d'être sincère. Vous savez, je ris quand j'en ai envie et je pleure lorsque ça me monte du ventre. Je ne peux plus tolérer l'hypocrisie, d'ailleurs je la détecte vite. Je ne peux plus endurer le négatif. La vie est franchement trop précieuse, trop courte.

Il apprend qu'elle est Française et qu'elle vit à Montréal depuis huit ans. Elle a tout largué il y a deux ans. Tout. Maison, copain, boulot pour réfléchir sur sa vie. Pour survivre financièrement, elle est devenue temporairement traiteur. Depuis, elle est bien, presque guérie, heureuse tout simplement. L'angoisse et la fatigue ont disparu.

Elle lui dit en riant qu'elle est redevenue une petite fille et qu'elle adore ça. Elle rit encore. Elle rejette ses cheveux en arrière. Autour d'elle la lumière.

Il lui parle de son enfance au Liban, de son arrivée à Montréal dans les années 80 avec deux valises et 300 dollars dans la poche, de son désir de réussir. Pas n'importe où et pas n'importe comment. Il a toujours été attiré par la fabrication des bijoux. Au début, il a été styliste et sertisseur chez un bijoutier d'origine syrienne au centre-ville. Très vite, il a entrevu le potentiel dans ce genre d'industrie et il a eu envie de monter sa propre compagnie. Il a réussi. Sa première boutique, il l'a ouverte à Beyrouth. Il a emprunté un gros montant d'argent. Il a tout misé. Le succès a été immédiat et fulgurant. Il s'est rapidement forgé un nom dans le monde de la haute joaillerie. Il y a cinq ans, il a ouvert une boutique plus petite à Paris. À Montréal, il a établi son bureau, ses stylistes et l'administration. L'atelier principal est basé à Beyrouth. Aujourd'hui, il vient d'inaugurer sa troisième boutique à Montréal.

Il lui parle de ses deux sœurs qui vivent désormais au Liban avec sa mère dans une ville extraordinaire nommée Jbeil, juchée entre la montagne et la mer.

Le temps passe. C'est la première fois que c'est leur temps à eux deux. Un temps partagé. Non, il n'est pas marié. Non, elle n'est pas avec quelqu'un. Ils n'arrêtent pas de se regarder. Célia n'arrive pas trop à soutenir son regard. Il la dévore. Elle poursuit. C'est une question qui lui passe par la tête.

- Qu'est-ce que vous aimez le plus dans ce que vous faites ?

Samir hésite un peu et joue du bout des doigts avec son verre.

- Hum...cette fois-ci je vais me concentrer. Il ferme un peu les yeux. OK, je l'ai. C'est dessiner une collection ou plutôt sentir monter l'inspiration. La première image qui s'impose, la première idée qui se développe, l'embryon, le germe d'idée, une esquisse, une image, même si elle est très fugace. Ensuite, petit à petit, les détails se précisent et se dessinent. C'est comme un miracle, une naissance. Ses yeux s'allument et s'animent. Il poursuit.

- Elle prend forme sous mes yeux, sur un croquis et ensuite sur un prototype. La prochaine étape c'est le choix des pierres, la couleur de l'or, etc. Tout, jusqu'à la fin du processus qui résulte en une œuvre finie qui exprime une idée. Tenez, par exemple, il y a cinq ans, j'ai créé la collection Farouche. J'estime que c'est ce que j'ai réussi de mieux jusqu'à maintenant. J'étais en vacances dans le sud de l'Espagne, plus particulièrement à Séville. J'ai été très impressionné par la beauté sauvage des femmes dans cette région. Le port de la tête, l'inclinaison du cou, le port des épaules et ce regard fier, altier, hautain. Bref, cela m'a inspiré et j'ai créé toute une collection qui a essayé de traduire cet esprit. Célia s'est rapprochée de lui. Elle est fascinée, suspendue à ses lèvres.

- Et vous faites souvent ça, créer une collection à partir d'un coup de foudre ?

Samir se masse le front et hoche la tête. Son ton a changé. Il est blasé.

- Pas du tout ces temps-ci. J'ai des stylistes et des experts qui sondent les tendances, soi-disant, mon public cible et tout le bataclan... Moi, je suis trop occupé par le fric, par le revenu, par la gestion des boutiques et des placements, les médias... Bref, par ce qui est rentable.

Elle ne comprend pas.

- C'est dommage cette passion dans vos yeux, dans votre voix, quand vous avez parlé de l'Espagne... Et pourquoi ? Elle se demande si elle va trop vite. Elle poursuit. Pourquoi cette soif d'argent ? Vous n'en avez pas assez ?

Samir hume son verre sans le boire. Soudain son regard est plus sombre, une mer noire houleuse. Il ne l'a jamais dit à personne. Il le plonge dans le sien. Cette fille, elle est trop vraie, trop authentique. C'est comme lorsqu'on essaie de regarder directement le soleil, sans lunettes. On ne peut pas en supporter l'éclat. Il s'approche de Célia. Il ne parle que pour elle.

- Peut-être parce que ma mère faisait des ménages pour pouvoir nous envoyer à l'école privée...peut-être parce que j'avais honte d'inviter mes copains à la maison de peur qu'ils ne la reconnaissent, ma mère...peut-être parce que j'ai grandi au Liban et que l'argent c'est très important... Je ne sais pas, je ne me suis jamais analysé. Tout ce que je sais, c'est que dès que j'ai commencé à faire de l'argent tout le monde m'a respecté. J'ai obtenu tout ce que je voulais. Tout. C'est grisant, ça dure encore. L'argent, c'est le pouvoir et je l'exerce depuis plus de quinze ans.

Célia s'éloigne de lui. On dirait que la magie a disparu.

- L'argent c'est la plus grosse illusion. C'est le plus grand piège. Moi, je n'y touche plus.

- L'argent c'est le pouvoir ultime. On peut tout obtenir avec de l'argent, on peut tout contrôler. Célia hoche la tête et lui répète :

- Illusions. Illusions. Moi, je n'ai plus rien à prouver. Qui m'aime me suive et ça peut bien révéler des surprises lorsque les masques tombent. Et puis, l'argent, il m'a brûlée, il a failli me tuer. Je ne veux plus m'en approcher.

- Ma parole! Quelle sagesse et, si jeune...  
- C'est parce que je ne suis plus dans l'arène moi. J'ai quitté le jeu et je suis devenue une marginale qui observe. Elle hésite, le regarde et poursuit.  
- Vous Samir, vous êtes en plein sur le ring...  
- C'est ce que je voulais, c'est-ce que je veux encore.

Pensive, Célia rétorque.

- En fait, s'il n'y a pas le fric, il n'y a rien d'autre ?  
- Pour moi, il n'y a rien d'autre et je dois vous avouer que c'est magique. J'achète tout. Tout. Rien ne me résiste. Pourquoi je voudrais autre chose, une autre vie ? J'ai tout ce qu'il me faut.  
- Peut-être, mais ça doit être vide...  
- Comment vide ?  
- Ben, tout ce que vous obtenez... ça... la course au fric tout le temps.

Il fait un mouvement avec sa main comme pour chasser quelque chose. Il boit le reste de son verre, fait un signe au serveur pour en commander un autre. Il s'étire un peu. Il l'observe.

- Et vous Célia ? On a beaucoup élaboré sur moi. C'est épatant...vous devez être une petite fée, car je ne me livre pas souvent de cette manière. Je n'aime pas raconter de choses personnelles et voilà que je vous ai révélé pas mal de choses sur moi. Alors, et vous Célia ? Qu'est-ce qui vous fait triper, vous passionne ? C'est quoi votre moteur Célia ?

Célia prend une gorgée de sa bière et ensuite une autre. Elle roule les yeux. Ils rient en même temps.

- Comme ça vous me faites marcher et vous ne me racontez rien. Sacrée petite coquine. Mais je dois avouer que j'aime bien...j'aime bien votre compagnie.

Quand il rit, ses yeux dansent avec une petite lumière blanche au fond. Tout d'un coup Célia pose la main sur son épaule. Il frissonne. Il se demande comment elle est nue, caressée, mangée, domptée, dominée. Ses yeux s'attardent sur son buste. Elle a une belle paire de seins. Célia s'approche un peu de lui. Ses yeux sont captivants, luisants comme ceux d'un chat.

- Moi ce n'est pas compliqué...je vis, je vis, je

vis. Je sens, je sens, je sens. Le reste va suivre tranquillement. Je ne fais aucun plan, je n'ai aucune attente. Je n'ai plus rien à prouver ni à moi-même ni aux autres. Je prends ce que la vie me donne comme un trésor. Je peux affirmer tout modestement que je suis en parfaite harmonie avec l'univers. J'apprécie tout ce que la vie m'envoie.

- C'est quoi l'univers Célia ?

- C'est le tout. C'est Dieu.

- Peut-être ! C'est une belle philosophie, mais la philosophie n'a jamais généré de sous.

Célia se rebiffe. Elle pose les deux mains sur la table violemment.

- Vous n'avez donc pas compris ? Pas capish ? Vous êtes un vrai Naz. Je m'en balance pas mal du fric, ce n'est pas du tout ma priorité. Ma priorité c'est ici.

Célia place sa main sur sa poitrine, au milieu. Son regard a changé, il est plus foncé, plus pénétrant.

- Ma priorité c'est d'être bien ici, dans la région du cœur. Je suis mon étoile. Je travaille pour être en harmonie. C'est dur, mais j'ai choisi ce chemin. J'avance dans la lumière. L'argent, pour moi, ne va que venir tout fausser. C'est mon pire ennemi.

Samir reste pensif. Il ne dit rien. Le cœur. Il sent le sien bouger. Il ne sait pas quoi rajouter. Il est conquis par cette petite personne si particulière. Au moins, il ne s'ennuie pas. Elle est captivante. Il ne sait plus à quoi s'attendre avec elle.

Elle ne porte aucun bijou et pas de montre. Elle a un visage honnête et franc. Elle est assise sur son banc sagement et discrètement. Elle l'attire férocement, viscéralement. Il ne comprend pas pourquoi. Tout d'un coup, il sent son désir d'elle monter dans son corps comme une flèche brûlante. Il se sent se raidir. Dans les yeux de Célia passe un éclair. Elle ferme un instant les yeux et se sent envahie par une chaleur dévorante. Elle a perçu son désir, comme une lame de couteau dans son ventre. Cet homme provoque en elle des émotions vives.

Ils sont debout sur le trottoir. Il lui cherche un taxi. Elle est troublée. Il est un peu agité. Toute cette lumière qu'elle dégage autour d'elle. Ça fait longtemps

qu'il n'a pas ressenti ce genre d'émotion. Il ne comprend pas. Il hésite, il aimerait bien l'inviter chez lui, mais elle l'intimide un peu. Il se sent un peu maladroit, gauche devant elle. Elle.

Il blague. Son permis est suspendu depuis quatre mois pour excès de vitesse sinon il l'aurait ramenée en SL 63 AMG. Célia se plie en deux. Elle rit et plisse les yeux.

- C'est quoi ça une SL 63 truc machin chose ?

- Une Mercédès, lui répond-il médusé. Vous ne connaissez pas ?

- Non, sur ma planète ça ne veut plus rien dire. Peut-être avant, mais j'ai rapidement perdu la mémoire. Ce genre de choses...bof !

Samir est amusé. Il affiche un demi-sourire.

- Décidément, je ne peux pas vous impressionner !

Célia relève ses cheveux et sourit taquine.

- Non, vous n'avez pas beaucoup de chances. Vous n'avez pas compris que ce n'est pas important pour moi ce genre d'étalage ?

Des gens passent sur le trottoir. Il salue discrètement. C'est un coin très chic de Montréal. C'est la rue la plus huppée du centre-ville.

- Moi, j'habite juste là. Il lui désigne de la main un immeuble cossu, deux rues plus loin. Enfin, j'y habite plus ou moins, je voyage sans cesse. C'est mon Montréal.

- Moi, je n'ai pas de maison, je n'ai pas d'auto, je n'ai rien à part moi-même, murmure-t-elle, et je dois vous avouer que c'est pas mal plus léger.

Il n'y a aucun taxi à l'horizon. Décidément, ils ont tous disparu. Instinctivement, Célia s'est approchée de Samir. Elle pose son visage sur son épaule. Maladroitement, il l'entoure d'un bras et ensuite de l'autre. Il n'est pas habitué à faire ce geste. Cette fille le déroute complètement, lui fait perdre ses repères. Habituellement, il bande, il baise. Les femmes pour lui se résument à cette fonction.

Proche de lui, Célia respire pour la première fois son odeur, l'odeur de sa peau. Elle est forte, sournoise, sensuelle et troublante; presque obsédante. Tout d'un

coup c'est le trou noir. Elle s'affole. L'odeur du danger lui monte à la tête. Elle panique. C'est un sentiment trouble et nébuleux. Elle s'arrache à lui. Ses jambes sont flageolantes. Elle arrive à peine à articuler dans un souffle.

- Je dois partir. A+

Elle court dans la nuit. Elle ne se retourne pas. Elle sait qu'il ne l'a pas suivie. Elle court malgré la soirée trépidante et malgré sa fatigue. Ses tempes bourdonnent, son cœur bat. Elle court loin de lui. Elle court comme une bête traquée. Elle court tout droit sans trop savoir où elle va vraiment. Elle court affolée et troublée.

Ce sentiment imprévisible contre lui. Cette impression d'être à sa place tout d'un coup. Un état de grâce. Une sensation de bonheur exaltante. Pourquoi ? Comment ? Elle ne comprend pas. Son cœur fond, sa tête s'emballe. Ce déchirement au moment de le quitter. Cette pulsion de se lover contre lui, de le toucher, de le faire trembler. Comment est-ce que c'est possible de ressentir des sentiments si violents en si peu de temps pour quelqu'un qu'elle connaît à peine ?

Elle secoue sa tête. C'est un inconnu arrogant, imbu de lui-même et si pédant. Tout à l'heure, son regard était d'une douceur déconcertante. Elle a chaviré. Elle ne comprend pas, elle ne comprend pas l'ébullition de sentiments qu'il a provoqués en elle. C'est comme si elle le connaissait, c'est comme si son corps ne voulait que se greffer à lui. C'est comme si c'était la chose la plus naturelle au monde que de l'aimer. De l'aimer. Cette réaction lui fait peur, elle ne se reconnaît plus.

Et, soudain, c'est l'orage dans le ciel. Il gronde et il tonne. Au bord de la route, elle essaie de hélér un taxi, mais ils sont tous déjà remplis. Célia frissonne et se réfugie devant la devanture d'un gros magasin d'électroniques. Machinalement, son regard est attiré par la vitrine. Des vingtaines de télés sont allumées.

Son regard se fixe sur l'écran, elle tremble de tout son corps. Sur l'écran, il y a Samir en gros plan. Un reporter l'interviewe. Il regarde la caméra, elle voit ses lèvres bouger et ses mains gesticuler. Et puis, en

l'espace d'une seconde, son regard se fige. Il s'allume, il devient magnifique comme la pleine lune. Elle le sait, elle le sent, ce regard lui était destiné. Cette pupille qui flambe, c'était pour elle quand elle est passée pour déposer sa corne d'abondance. Elle gémit...cet homme, elle l'aime, elle l'aime, elle est folle d'amour. Elle est inondée de sentiments diffus qui se manifestent par une boule dans son estomac et par le flot de sang qui envahit son sexe. Son corps palpite de désir pour lui. L'image a disparu. Sur l'écran, elle voit défiler des éoliennes. Célia court sous la pluie. Elle est trempée. Déjà, elle n'est plus elle-même. Il est déjà trop tard.

Arrivée chez elle, elle est toute haletante. Son cœur bat fébrilement dans sa poitrine. Ce n'est pas normal. Elle cherche frénétiquement les pilules prescrites par le médecin depuis son burn-out. Cela fait une belle éternité qu'elle n'en a pas pris. Ce soir, elle est trop bouleversée, perturbée, exaltée. C'est plus fort qu'elle. Elle a besoin de ses petits comprimés pour calmer sa fougue et les battements de son cœur. Elle a rarement ressenti autant d'émotions simultanément. De l'attirance sexuelle, animale, déraisonnée et incontrôlable. Une agitation mélangée à une peur absurde, bourdonnante.

Célia n'a même pas la force de se déshabiller. Elle est toute trempée, de la tête jusqu'aux pieds. La pilule commence à l'engourdir. Oublier cet homme. S'enfuir loin de lui. Machinalement, elle va chercher une serviette et se couche de travers dans son lit. Elle sombre rapidement dans un sommeil sans rêves. Sa respiration se régularise.

Samir est rentré à pied chez lui. Il a allumé la télé, mais ne la regarde pas. Il a récupéré son courrier, mais ne l'ouvre pas. Il est comme hébété. Il s'est couché habillé, sans même enlever ses chaussures. Il est complètement assommé. Cette fille l'a complètement tétanisé. Dans son sommeil, il rêve d'un numéro de téléphone gravé dans sa paume, il rêve d'une nouvelle collection qu'il nommera Célia ou Cerise qui serait faite exclusivement de rubis et de diamants. Le rouge et le blanc. La fascination, l'envoûtement, la promesse, l'union sacrée. Mais pourquoi diable est-elle partie de

cette façon ? Et ce rire, et cette joie qu'elle dégage ?  
Qui est-elle ?

Le lendemain, en arrivant au bureau, il appelle son fidèle Alain, son homme à tout faire, son gérant, son allié depuis plus de vingt ans. Il lui donne le nom de Célia. Il lui dit trouve-moi tout sur elle.

Le soir, il va rejoindre des amis. Comme à l'accoutumée, le souper est très arrosé. Il parle fort, discute de politique libanaise. Il monopolise toute la conversation. Personne ne lui tient tête. Personne n'ose le contredire. On dirait qu'il a tous les droits. Il commande tout le monde. Il a le droit. C'est lui qui paie.

Sa voisine lui fait les yeux doux, lui murmure qu'elle suit des cours de tango et lui propose de l'accompagner à un cours. Elle est baisable. Samir pense finir la soirée chez elle. Il règle la facture et invite tout le monde malgré les faibles protestations. C'est toujours le même scénario avec lui. Il faut qu'il étale sa richesse.

Il quitte la soirée avec sa belle voisine. Il n'a pas envie de trop se forcer ce soir. Il va la laisser travailler et voir de quoi elle est capable. Après tout, c'est lui qui paie. Toujours.

#### 4. Croisée des chemins

Célia rentre à vélo malgré la fraîcheur de la soirée. Son cours de yoga a été fantastique. Elle a réussi à décrocher et à s'y plonger pleinement. Tous ses muscles sont détendus. Sa tête est légère. Dans sa méditation, elle est allée se réfugier dans la maison de sa grand-mère, en Provence, à Antibes. Une maison ensoleillée où, enfant, elle passait ses vacances d'été. Une maison entourée de verdure, paisible, généreuse, merveilleuse. Une maison où foisonnent de si beaux souvenirs. Souvenirs de l'enfance intouchable, préservée, riche en sensations. Son professeur de yoga lui a parlé d'un voyage, une retraite spirituelle en Inde. Un séjour dans un Ashram. Pourquoi pas ? Elle est libre comme l'air sans aucune contrainte.

En pédalant, elle a l'impression de respirer l'odeur des champs de lavande. Elle flotte, elle est zen, elle avance vite, elle ne peut s'empêcher de sourire. Elle est bien. C'est un cadeau. Elle est reconnaissante à la vie, à l'univers, à Dieu. Elle répète en pédalant dans la fraîche nuit d'octobre : merci, merci, merci la vie ! La rue est animée. Le Plateau Mont-Royal vibre. Les cafés et les restaurants sont bondés en ce mardi soir. Amusée, Célia passe à toute vitesse devant son bar du quartier et salue de la main Arturo qui est de service ce soir. Célia adore son quartier. Tout le monde se connaît. Les gens qui ont choisi d'habiter ici sont tous animés par la même passion: celle de vivre des passions. Artistes, écrivains, auteurs, comédiens et cinéastes se côtoient tous les jours. Célia connaît pas mal de monde depuis deux ans. Avant, elle vivait dans une tour de verre, riche et isolée. Maintenant, elle a sa famille élargie au Plateau et, surtout, elle n'a plus de soucis d'argent. Elle n'en fait plus, c'est simple, elle ne peut ni le gérer, ni le perdre.

Elle escalade allègrement les escaliers quatre à quatre. Elle a envie de se plonger dans son bain et d'écouter un nouveau disque prêté par Laurence. Ensuite, elle se promet une merveilleuse nuit de sommeil. Elle en a besoin.

Devant la porte de son appartement, elle

entrevoit une silhouette. Son cœur s'emballe comme un cheval fou. C'est Samir qui fume. C'est Samir qui parle. Il est tout habillé de noir. Il est beau. Mais que fait-il ici ?

- Sacrée petite rue...une chance que je ne suis pas arrivé en AMG ! Je ne connais pas ce quartier de Montréal. Insoupçonné. Ça m'a rappelé Beyrouth un peu: ces rues étroites, les cafés. C'est bizarre quand même. Enfin...

Célia arrive quand même à balbutier maladroitement.

- C'est le Plateau, vous ne connaissez pas ?

Il dit n'importe quoi. Elle le sait. Son haleine sent l'alcool et pourtant il a l'air complètement sobre. Il est gêné, mal à l'aise. Il a déboutonné sa chemise. Il poursuit.

- Je ne fais pas ça d'habitude. Je ne suis plus à ce niveau...enfin avec les femmes ...mais j'ai essayé de t'appeler- vous appeler- on se tutoie ? Tu veux bien ? Plusieurs fois... mais personne n'a répondu. Alors...tu n'as pas de répondeur ? Tu n'as pas d'afficheur ? Célia secoue la tête.

- Parfois, j'oublie de le brancher.

- Bon, alors voilà, je suis passé.

Il se ravise, sourit et il rajoute. Son magnétisme agit sur elle.

- Je t'ai apporté un petit cadeau.

Célia ne sait pas quoi dire, quoi penser. Son cœur s'est complètement dérégulé. Sa tête est en coton. Elle n'arrive pas à se concentrer.

- Samir... pour l'autre soir... je suis désolée. Enfin... venez, entrez !

Elle ne se demande même pas comment il a pu dénicher son adresse. Elle a deviné qu'avec lui rien n'est impossible.

Sa main tremble en ouvrant la porte. Il est derrière elle, elle sent son désir piaffer, son impatience à peine contenue. Elle reçoit en plein dos toute l'énergie sexuelle qu'il dégage. C'est fort, c'est chaud, c'est la vie qui bat, qui explose. Il est venu chez elle pour la tuer peut-être, pour la violer. Elle ne sait pas. Elle qui est si forte, si rationnelle, elle sait qu'elle a perdu pied. Elle

coule au fond. Elle ne peut plus se retenir. Pourquoi permet-elle à cet étranger de pénétrer chez elle ? Elle n'en sait rien. Pour le moment, elle ne peut pas trop raisonner, il est à côté d'elle. Elle arrive quand même à prononcer.

- Bon, alors voilà ! C'est chez moi.

Il a claqué la porte. Elle s'est adossée contre le mur. Ses genoux tremblent, ses sens sont complètement exacerbés. C'est un petit studio. Elle n'a pas allumé. Il y a un fauteuil, un bureau, un grand lit au milieu du salon. Il y flotte une odeur d'herbes et de fleurs. Il y a le silence, il y a elle et il y a lui. La première fois. Seuls. Deux naufragés sur une île déserte. Un homme et une femme et le désir fou et irrationnel de goûter l'un à l'autre, de se fondre et de vibrer à l'unisson.

Par la fenêtre entrouverte monte le bruit de la nuit. Des klaxons de temps en temps, le halètement de l'autobus qui passe, une fenêtre que l'on ferme. La lumière dorée des réverbères baigne le petit studio. Elle est là tout près de lui. Enfin ! Dans l'obscurité, les yeux noirs de Samir brillent comme un soleil. Célia n'entend que le bruit sourd de son cœur qui bat. Il y a trop de tension dans l'air.

Il s'approche d'elle. D'une main, il lui relève les cheveux pour voir son visage au complet, pour essayer de comprendre cette folle attirance. Il ne s'est jamais abaissé à aller chez une fille, il ne sait pas trop pourquoi il l'a fait pour celle-ci. Il pose la main sur son front. Elle s'enflamme à son contact. Il dessine son profil et s'arrête sur ses lèvres. En frémissant, elle s'en empare et pose sa bouche au creux de sa paume. Elle embrasse sa main langoureusement. Elle le regarde dans les yeux. Il ne bronche pas. Elle le touche pour la première fois. Son amour. Elle sait à ce moment-là que toutes ses résolutions sont rompues et que toutes ses amarres sont lâchées. Au contact de sa peau contre la sienne, Célia se sent renaître de l'intérieur. On dirait qu'une étincelle s'allume dans son ventre et irradie dans son corps. Une sensation de bien-être total coule en elle, jamais ressentie auparavant.

Samir a l'impression d'avoir quinze ans. Il tremble, elle aussi. Il a eu une envie folle d'elle depuis le

début, depuis le premier regard échangé dans l'avion. Ensuite, un désir tiraillant, troublant, obsédant. Il ne sent plus son sexe tellement il est dur et douloureux. Il se presse contre elle. Il veut qu'elle le sente. Il veut qu'elle sache ce qu'elle provoque. Un simple baiser dans sa paume et il bande en diable. On dirait que c'est plus fort qu'un désir physique cette envie de la toucher, de la sentir, de la ployer, de la posséder.

Célia se sent sombrer. Elle est prête à tout pour cet homme. Il l'attire, il la fascine. Entre ses cuisses, le feu flambe, la lave coule. Son cœur s'est transformé en soleil ardent dardant ses rayons dans chaque cellule de son corps. La bouche de Célia se promène maintenant sur son menton et effleure ses lèvres. Sa barbe qui repousse la pique un peu. Sa peau en est presque écorchée. Rien ne va l'arrêter. Elle a l'impression que sa vie est suspendue et qu'elle est née pour vivre ce moment. Son corps vibre à une vitesse vertigineuse. On dirait qu'elle a des hélices dans le ventre. Elle plonge dans son odeur profonde et musquée. Elle reconnaît cette odeur intime qu'elle respire et qu'elle provoque sur lui.

Il la pousse contre la porte et se colle à elle. Il la saisit de pleine bouche. Il est devenu sourd et aveugle, presque dans un état second. Seul existe ce mouvement merveilleux du corps qui se déploie et s'étend, ce désir palpable et puissant. Célia a fermé les yeux emportée par cette bouche avide qui la pénètre profondément, qui la remplit, qui la complète. Elle gémit.

Il la mange ou presque, buvant chaque parcelle de sa bouche. Contre son ventre, à travers ses habits, elle sent son sexe dressé et rugissant comme un roi. Sur son corps, il laisse des sillons de feu partout où il la touche. Elle n'a jamais connu une si forte attirance, une réaction si intense. Elle brûle.

Il ne se contrôle plus. Il essaie, mais n'y arrive pas. Sa respiration est saccadée. Il défait son pantalon, baisse le sien rapidement et pousse un grognement sourd quand il la pénètre. Il ne lui a même pas enlevé sa culotte. Il s'est contenté de l'écarter. Sa bouche affamée est contre la sienne. Il descend dans son cou.

Il voulait attendre, mais c'est plus fort que lui ce besoin impérieux de rentrer en elle, de la sentir, de ne plus faire qu'un avec elle, de la posséder. De la posséder.

Elle est toute chaude en dedans, presque brûlante, toute mouillée. Il lui serre les fesses et lui demande s'il lui fait mal, si elle aime ce qu'il lui fait. Célia n'écoute que sa voix, ne sent que ses mains, ne reçoit que son souffle. Elle ne peut prononcer aucun mot. Elle transpire, elle est trempée; l'odeur dans son cou est acidulée. C'est son odeur de femme. C'est l'odeur du plaisir. Il l'avale pour la première fois. Il s'en enivre. Elle lui monte à la tête.

Célia a fermé les yeux, elle se laisse emporter par cet homme si inconnu et si familier à la fois. Son corps se réveille d'un long sommeil. Il le reconnaît. Elle frétille sous ses mains, sous son toucher. Elle est à lui. Elle l'attendait depuis toujours. Elle vient de le trouver. Elle pousse un soupir. Elle ne s'en rend pas compte, mais des larmes coulent sur ses joues. Elle l'aime.

Samir lui arrache son pull. Le poids de ses seins retombe dans ses mains. Il ne s'attendait pas à cette poitrine généreuse, pulpeuse, pleine. Il pose les mains sur ces hanches, la rapproche de lui. Il la boit, il la fracasse. Elle se donne entièrement à lui sans honte, à moitié nue, les jambes écartées, le sexe ruisselant. Célia se laisse envahir sans limites, sans aucune vergogne. Il l'embrasse goulûment, férocement. Elle sent son va-et-vient qui s'intensifie, qui la remplit et qui semble, au rythme de leurs secousses, prendre de plus en plus d'ampleur dans son ventre. Sous ses mains, elle est devenue une corde tendue par le désir, une liane qu'il fait vibrer.

Samir est complètement déchaîné en elle. Il bouge, il veut aller loin, encore plus loin pour poursuivre cette danse inimaginable tellement elle est intense. Il sent la veine dans son cou s'agiter et s'affoler.

Pour Célia, c'est fulgurant. Son ventre explose. Instant fugitif et sublime. Elle s'abandonne à la délicieuse crispation entre ses jambes qui se tend et éclate à son insu. C'est si profond, c'est subtil. Cela fait longtemps. Une intensité rarement ressentie. Tout s'arrête. Pour un instant, elle n'est que vibrations. Elle

gémit et lui caresse les lèvres. Sa bouche tremble légèrement. En haletant, il a senti ses contractions, son plaisir de femme. Il est tellement rempli d'elle ! Il s'abandonne à un dernier coup de reins et se sent envahi par la plus sourde des jouissances. C'est comme si son dos explosait en étincelles de plaisir. Il se laisse aller à la plus belle des délivrances. Il râle dans son cou. Il est presque inconscient. Sa colonne vertébrale est traversée par des soubresauts. Il oublie qui il est, où il est. Il se laisse engourdir par cette ligne de plaisir. Chaque pore de sa peau vibre d'elle.

Il veut rester un peu en elle. Il ne veut pas que ça finisse, cette belle agonie, cette petite mort. Il ne veut pas qu'elle sorte de lui. Il a rarement connu un tel élan, un désir si exigeant, une émotion si vive. C'est merveilleux, sublime, poignant, magique. C'est complètement fou ce qui vient de se produire entre eux.

Ils s'affaissent tous les deux par terre. Ils n'ont plus de force. Ils sont terrassés par le plaisir, abattus par l'émotion. Ils ne peuvent rien dire. Ils sont foudroyés par la puissance et l'intensité de cette étreinte. Dans l'air flotte l'odeur de leur sexe, de leur corps mélangé. La première fois.

Célia n'a jamais fait l'amour avec autant d'ardeur. On dirait qu'il continue de la posséder. C'est vrai que c'est physique, mais elle a l'impression que cette fois-ci son âme a été touchée. Elle le lui dit. Il lui avoue que d'habitude il ne fait rien, qu'il se laisse faire et qu'avoir son plaisir était devenu automatique. Avec elle, c'est génial, c'est comme s'il avait quinze ans de nouveau. Ils se taisent, ils ne bougent pas. Ils sont incapables de réagir sous le coup de l'émotion.

Il parle. Sa voix trahit son émotion.

- Tu vas encore t'enfuir ?

- Je ne sais pas...je t'ai dit...je fais ce que je sens. Si quelqu'un m'avait prédit qu'après le yoga j'aurais eu droit à ça, alors, chapeau!...Bon Dieu...je suis complètement maboule...

- Tu sais, je ne reste pas habituellement, mais avec toi j'ai envie de rester...je ne vais jamais chez les femmes, elles viennent chez moi et je ne les laisse pas rester. Avec toi j'ai envie de rester.

La voix de Célia est profonde et un peu tremblante.

- Je n'ai jamais fait ça comme ça...

Il ne dit rien. Il sourit et lui tapote la joue. Tout d'un coup, l'émotion pointe dans sa poitrine. Il est ému. Il n'est pas habitué. Cette fille fait bouger quelque chose en lui, rejoint sa sensibilité.

- Au fait, tu as du whisky? Je te ferai livrer une caisse demain.

Célia lui répond non et qu'il n'est pas question de lui faire livrer quoi que ce soit. Mais, en bonne Française, elle a du vin.

- C'est quoi cette manie de tout vouloir acheter, offrir ? Peut-être que c'est ta génération, mais pas la mienne. Samir sait que c'est une boutade.

- Ce n'est pas ma génération Célia. C'est une habitude orientale. Habituellement, les femmes adorent cette manie.

Il est debout.

- La salle de bains, c'est par là ?

Il n'arrive pas à marcher tout droit. Sa tête cogne, ses sens sont encore très vifs. Il se sent un peu étourdi. Mais qu'est-ce qu'il fait chez cette fille ? Et en plus, il ne veut plus partir, lui qui s'esquive tout de suite. Samir rince son visage à grande eau. Putain, quelle intensité ! La plus sexy des putes, la plus experte des femmes n'aurait pas pu lui donner autant de plaisir que cette petite. Incroyable, insoupçonné.

En l'attendant, Célia fait jouer une musique. Le son a envahi le minuscule appartement. C'est une guitare tzigane. Tout son corps frémit. Elle n'est que sensations et ondulations. S'il s'approche d'elle encore, elle va exploser. Elle va écouter cette musique, la première fois avec Samir Hayek. Quel hasard ! C'est complètement aberrant. Elle vient de faire l'amour passionnément avec un homme qu'elle a rencontré dans l'avion il y a moins d'une semaine. Son cœur se serre. Et après ?

Elle n'a pas allumé les lumières. Elle est encore toute chancelante. Sa respiration reprend tranquillement son rythme. Elle a juste débouché une bouteille de vin, sorti deux verres et elle l'attend. Elle se

demande ce qu'il fait dans sa minuscule salle de bains.

En un bond, il est derrière elle. Il s'approche de la fenêtre et hume l'air d'octobre. En prenant le verre de vin qu'elle lui tend, sa main tremble un peu. Sa chemise noire n'est pas entièrement boutonnée. Il dégage une énergie incroyable. Ses yeux sont doux. Il la déconcerte.

- Tu te sens bien ici ? Ce n'est pas trop petit ?

- Oui, en effet, c'est petit. En fait très petit, mais j'ai tout ce qu'il me faut. Surtout ma paix d'esprit, ma liberté. Je peux payer mon loyer même si je ne travaille pas. Tu sais, pendant des années j'ai travaillé comme une folle pour payer l'appartement, l'auto, les meubles, les sacs griffés. J'ai connu tout ça moi...tout. Mais, j'ai dû faire un choix et ce choix me rend heureuse, c'est l'essentiel.

- Si tu as besoin d'argent, je peux t'en passer, j'en ai plein.

Elle hoche la tête.

- Mais c'est complètement Naz. Quelle proposition saugrenue. Comment penses-tu que je pourrais accepter? Et mon orgueil ? S'il-te plaît, surtout pas ça Samir. Je ne pourrais pas supporter de devoir quelque chose à quelqu'un. Je n'aime pas les trucs gratos. En fait, il n'y a rien de gratos dans la vie. Il y a toujours un prix à payer à la fin. C'est une illusion que de penser que les choses sont gratuites.

- Tu m'étonnes, une autre aurait sauté sur l'occasion.

- Mais je ne suis pas une autre, je suis moi-même.

- Mademoiselle Célia, toutes mes excuses.

Ils boivent en silence. Ils s'épient dans la fausse obscurité du studio. Autour de Célia flottent le bonheur, la lumière, la tranquillité, la sérénité. Elle n'a aucune convoitise ni mièvrerie. Il le sent. Il veut s'en approcher, il veut se frotter à cette énergie qu'elle diffuse. Son regard dévie vers le lit au milieu du salon. Il trône. Elle éclate de rire.

- Je sais que c'est particulier, mais as-tu oublié ce que je fais ? Je suis traiteur. La chambre, c'est devenu mon atelier. J'y ai installé un four, un congélateur et une table immense. J'aime travailler

devant une grande fenêtre. Forcément, il n'y avait plus de place pour le lit à moins de dormir dans le four.

Elle renverse sa tête en arrière et rit de nouveau. Ses cheveux dansent. Il rit avec elle.

- Quand même, c'est particulier, et lorsque tu reçois du monde ?

- On monte sur le lit. Je t'assure c'est extra !

Célia glousse de nouveau. Un rire cristallin. Un rire du ventre. Il a un serrement de cœur. Ce rire, il veut le provoquer; ce rire il veut le contrôler; ce rire il veut se l'approprier.

- Je t'envie.

- Il n'y a rien à envier, c'est à la portée de tout le monde. Viens voir ! Tu vois, moi je ne veux impressionner personne, je veux juste vivre tranquillement. Je ne veux pas de maux de tête.

Dans son lit, au milieu du salon, il y a des tas de livres. Elle les enlève pour lui faire de la place. Sur les tables, il y a plein de photos. Elle arrange les oreillers. Ils s'installent avec leur verre. Elle est encore en train de siroter son premier et il est déjà à son troisième. Il attend. Elle s'installe à côté de lui.

- T'es bien ? Quand même, excuse-moi... Suis encore sous le coup...

- Je suis bien Célia. Sa voix est lente, profonde et un peu rauque. Elle sent des frissons dans son dos.

Il regarde machinalement la pile de livres sur la table.

- Tu lis tout ça ?

- Bien sûr, quatre à cinq par semaine. Pas toi ?

- Moi, non pas du tout.

- C'est dommage. La lecture, c'est si important. Moi, je lis constamment; des romans, des récits, des revues. Je suis une vraie boulimique de la lecture. Ils restent un moment silencieux. De but en blanc, Célia demande.

- Tu as connu beaucoup de moffes ?

- Quoi, mais d'où tu me sors ces mots-là ?  
...traduction *please*.

- Des femmes ? - Moi ? Samir fait une grimace. Moi et les femmes...ce n'est pas pour me vanter, mais oui...Des tonnes, de toutes les couleurs, de toutes les

tailles, de toutes les nationalités, mais elles passent dans ma vie et je ne les rattrape pas. Il y en a quelques-unes, les fidèles du début, mais elles... enfin, elles vieillissent, tu comprends, il faut qu'elles fassent des opérations ou ça dégénère.

- Quel Macho...Quelle vie de Patachon...

- C'est ma vie. Je ne le cache pas. Je paie cher et j'obtiens la meilleure qualité. C'est le principe qui régit mes actions, ma vie.

- Charmant. Décidément, on est à des lieues et des lieues de distance...aux antipodes ! Pas grand-chose en commun, à part ce qui vient de se passer.

- Par contre ce soir, enfin, ce qui est arrivé, ça fait longtemps que ça ne c'était pas produit. Avoir quelqu'un dans la tête de cette manière, avoir envie de faire l'amour comme un fou, comme une bête...à y repenser...excuse-moi. Tu as fait bouger quelque chose en moi. Ça fait longtemps, très longtemps. Et toi ?

- Moi, je suis une fille très tranquille... J'étais avec quelqu'un pendant cinq ans et maintenant on a pris des chemins différents. Voilà. Cela fait un an que je n'ai pas eu envie d'être touchée. Avec toi, ce soir ...enfin, tu me troubles beaucoup. On dirait, on dirait que tu as fait éclater un volcan.

Célia s'étire un peu. Elle murmure.

- Mon corps, mon corps...si souvent sage et silencieux s'est réveillé... j'ai vibré, vraiment. C'est la première fois que je me suis oubliée, que je me suis perdue. Célia est un peu gênée. Elle est toute rouge. C'est quand même incroyable...je ne te connais pas. Ma réaction a été tellement intense.

Samir lui caresse doucement la joue.

- C'est un cadeau de la vie Célia. Une rencontre comme celle-ci. Le désir est devenu tellement rare, le plaisir si automatique. C'est un cadeau, je te le dis, de sentir des émotions aussi vives.

Par la fenêtre s'engouffre l'air frais de la nuit. Célia se lève. Elle a sommeil tout d'un coup.

- Je vais me changer. Est-ce que ...tu...enfin...tu vas rester? Tu veux manger quelque chose ? J'ai un frigo rempli de bonnes choses. Tu es ici *Chez Cé*. Elle lui fait un clin d'œil. C'est le nom de ma petite affaire.

Elle a l'air d'une enfant avec ses cheveux ébouriffés et ses yeux bouffis de sommeil. Elle aimerait tellement qu'il reste, elle aimerait tellement, en ce moment, savoir qu'il reste pour elle.

- Merci. Non, je ne sais pas ...je ne peux rien manger pour le moment. Avec toutes ces émotions. C'est vrai, je suis bien dans ton lit Célia au milieu du salon. C'est tellement particulier comme ambiance chez toi. C'est tellement confortable. Ta musique est envoûtante, comme toi. Ton vin délicieux, comme toi. Je me sens bien ici.

Lorsqu'elle revient, il est tout nu sous les draps. Il a jeté ses habits par terre. Il a posé son portefeuille sur sa table de nuit. Il est tout bombé. Il lui fait confiance. Dans le passé, il y a beaucoup de filles qui l'ont volé. Elle sent bon et ses cheveux sont humides. Elle le trouve attirant et félin. Elle regarde ses mains. Son ventre se tend naturellement vers lui. Elle a envie de lui de nouveau. Il lui caresse doucement la joue et ensuite le cou. Son visage est bien dessiné, bien carré. Quelle belle façon elle a de se tenir toujours droite. Elle touche son visage, elle frôle son front. Elle ne le connaît pas. Pour lui c'est une étrangère

- Tu veux quelque chose ?

- Moi ? Non, rien Samir, je ne veux rien et toi ?

- Moi, je suis bien. Je voulais te demander. Tu es protégée ? Tu prends la pilule? Parce que moi je ne mets rien. Je déteste, je ne peux pas supporter le plastique.

- Oui Samir, je me protège. J'ai un stérilet. Pas de danger. Par contre, j'espère que tu es safe... car moi je suis propre.

Il se retourne sur le dos et sombre tout de suite. Elle entend sa respiration. Elle respire le même air que lui. Célia ne dort pas; elle observe cet homme. Elle tend la main et la pose sur son dos. Énergie sombre, manipulateur et séducteur. Voici ce qu'elle sent. Ensuite, elle voit la mer, la montagne et plein d'argent. Elle garde la main sur son dos, elle sent monter en elle une vague de chaleur, de bonheur et d'amour. Elle a envie de l'aimer, de l'aimer. Mais, il ne faut pas se leurrer c'est un macho fini. Il n'est pas pour elle. Elle a

peur de lui. Il l'attire et la repousse en même temps. Elle ne comprend plus rien. Elle le trouve déroutant avec ses mots de tendresse maladroits. Elle ne sait pas trop à quoi s'attendre. Peut-être juste faire l'amour quelquefois et il disparaîtra de sa vie. On dirait que tout ce qu'il dit l'atteint en plein cœur. Il va falloir faire attention. Elle sent déjà qu'elle ne contrôle plus ses émotions.

Elle a faim. Dans son frigo, elle déniche une salade de tomates. Elle l'arrose d'un filet d'huile d'olive. Elle dévore avec appétit. Elle a faim. Elle est vibrante. Son corps est encore palpitant. Elle retourne s'allonger à côté de lui. Elle n'arrive pas à dormir. C'est si intime partager un lit. Elle a l'estomac noué et le cœur dans les talons. C'est tellement intense ce qui vient d'arriver ! Sa réaction à ses caresses et à sa peau, la sensation de brûlure dans son ventre, ce plaisir sauvage et animal qu'il a provoqué, qu'elle lui a offert. Elle n'a jamais connu quelque chose de semblable. Mais, au-delà du plaisir physique, il y a la communion de deux âmes. Elle a l'impression qu'il a pénétré l'espace sacré de son essence et qu'il l'a touchée dans tout ce qu'elle a de plus intime. Elle a l'impression que cette fois-ci c'est fatal.

Le matin, ils se dévisagent. Samir a bien dormi. Il prend sa douche dans sa minuscule salle de bains. Il regarde les photos posées sur le mur. Elle en a plein partout, un mur rempli de souvenirs, de vie. Il ne voit qu'elle. Cheveux longs, cheveux courts, en maillot sur une plage avec un jeune homme blond, autour d'une table avec plein de monde. Toujours le même sourire, toujours le même regard. Elle est belle, elle est droite, elle est pure. Malgré les coiffures qui changent, les modes qui se suivent, il la reconnaît partout.

Elle lui a préparé un café et un croissant et a ouvert un pot de confiture. Samir goûte et savoure le goût délicat des fruits épicés. Elle lui explique qu'elle mélange le gingembre frais avec le clou de girofle et rajoute des fruits de saison. C'est son invention. Elle rit, elle s'anime lorsqu'elle parle de sa chimie, de sa cuisine. Il a tout dévoré avec appétit. Elle lui a prêté une serviette. Sur son torse, elle remarque des touffes de poils gris. Son téléphone sonne. Elle ne répond pas.

Elle ne peut détacher ses yeux des siens. On dirait qu'elle est aimantée par lui.

En renfilant son pantalon, il trouve dans sa poche la petite boîte rouge. Il l'avait complètement oubliée. Il la lui offre. Il la trouve émouvante en T-shirt. Ses jambes sont longues et fines. Elle a les yeux encore gonflés de sommeil comme le premier regard qu'il a posé sur elle. Elle a relevé ses cheveux. Sa nuque est attirante. Lisse et rosée. Il devine sa poitrine libre sous le tissu. Il repense à l'étreinte d'hier et il bande. Amusée, Célia entrouvre la boîte délicatement. Pour elle, il a choisi une perle grise avec une chaîne en or.

- J'ai remarqué que tu n'es pas trop bijoux, mais ça va venir...je te le prédis. J'ai choisi la perle la plus noble pour toi. La grise. C'est une couleur divine, royale. Elle vient des mers de Tahiti, elle a pris dix ans avant de nous offrir sa beauté. Regarde. Tu sais, elle est vivante. Quand tu vas la porter, tu vas penser à moi.

Elle s'étonne elle-même d'aimer, de cette excitation. Elle se regarde dans la petite glace de l'entrée. La perle s'est lovée à la naissance de sa poitrine, à califourchon sur son cœur.

- Oh! Elle est belle, je l'adore. Enfin...ça me gêne un peu ce cadeau...mais c'est une bonne pioche...je t'ai dit hier je ne veux rien devoir à personne.

- Tu exagères un peu...fais-toi gâter, déride-toi un peu Célia.

Il l'attire vers la fenêtre. Il observe la perle contre sa peau.

- Tu sais Célia, avec les perles c'est particulier. On dit dans ma profession que le collier de perles choisit celle qui va le porter et non pas le contraire. À cause de la nacre et de la couleur de l'irisé. J'ai hésité entre une perle blanche rosée et la grise. Je ne me suis pas trompé, la grise se marie bien sur toi. Tu vas voir, elle ne va pas rester longtemps grise. Elle se nourrit de ta peau. Sa couleur va légèrement changer et virer vers le vert. Tu vas l'aimer.

Sa main glisse vers sa bouche. Il l'embrasse. Il lui tient le visage entre ses mains. Sa bouche est fraîche, ses lèvres invitantes. Elle lui rend son baiser en

explorant la sienne. Profonde, mystérieuse. Elle plonge dans les délices de son baiser et oublie presque de respirer tellement leurs lèvres se retrouvent naturellement. Elle le sent bander contre elle. Elle se détache doucement de lui. Il respire vite. Il a fermé les yeux. Il murmure.

- Il faut que j'y aille.

Ils sont en face du miroir de la porte d'entrée. Pour la première fois, il pense qu'il aimerait la revoir. Elle l'accompagne jusqu'au bout de la rue. Elle s'est enroulée d'une écharpe. Elle semble flotter. Il regarde autour de lui les petits cafés, les escaliers en colimaçon, les boutiques bariolées. Célia sourit. Il ne semble guère connaître ce coin de Montréal. Elle le taquine. Elle lui dit "c'est mon Montréal". Il se sent léger, joyeux, jeune. Ils sont arrivés sur la grande rue, un taxi l'attend. Il s'y engouffre et disparaît. Il lui manque sitôt happé de sa vue. C'est comme une peau qu'on arrache à vif. En retournant chez elle, songeuse, elle se demande comment sa vie a pu ainsi changer en 24 heures. Au contact de sa peau, la perle s'épanouit. Le soir, elle a légèrement changé de couleur, elle est plus verte. Célia est fascinée. Elle ne savait pas qu'elle aimerait autant les perles. Celle-là semble magique. Elle l'intrigue. Elle vient de lui, Samir. Elle frissonne.

Le lendemain, elle reçoit une caisse de vin avec un petit mot griffonné à la main. Sa signature prend toute la place sur le carton blanc. Elle ne l'appelle pas. Elle n'a plus son numéro de téléphone et lui non plus n'appelle pas. Elle se demande si elle a rêvé. Quelle folie ! Chaque fois qu'elle ferme les yeux, elle revit cette étreinte, ce feu qui la traverse, cette fusion si particulière. Si c'était à refaire, elle le referait. Elle le sait. Elle prendrait tous les risques pour cet homme. Le feu interne est allumé. L'alchimie s'est amorcée. Célia se lève brusquement et secoue ses cheveux. Elle prend une longue respiration. Il faut retourner à la vraie vie. Entre ses cuisses la flamme, l'énergie vive. Elle est vivante.

## 5. Célia

Nisrine est toute haletante sur le seuil de la porte. Monter les quatre étages n'a pas été une tâche facile. Célia n'en croit pas ses yeux. Son ventre. Il est proéminent, immense et tendu. Nisrine éclate de rire devant les yeux éberlués de Célia.

- Ça pousse vite ma chérie, bientôt tu le tiendras dans tes bras.

- Nisrine, tu es superbe ! Oh, mon Dieu, que tu es sublime ! Ta peau... elle est resplendissante !

- Toi aussi ma Célia. Ce voyage à Paris t'a fait du bien. Cela fait une éternité que je ne t'ai pas vue si... Nisrine cherche le bon mot... si vibrante !

Les deux amies s'embrassent et s'installent sur le bord du lit en papotant. Après les banalités, Nisrine regarde son amie. Derrière son visage, cette tension, cette excitation, cette lumière. Cette façon enjouée de porter la thèière, d'éclater de rire. C'est la vie qui ne peut plus se contenir, c'est la joie qui explose.

- Il se passe quelque chose, ma Célia, raconte-moi.

Célia hésite un peu et prend le temps de terminer sa tasse de thé. Ensuite, elle parle à demi-mot de la rencontre avec Samir. Elle ne s'y attendait pas, mais Nisrine le connaît de réputation. À Montréal, comme partout dans le monde, chez les Moyen-orientaux tout se sait et tout le monde se connaît.

Devant l'enthousiasme de Célia, Nisrine ne peut s'empêcher de se laisser gagner par l'inquiétude. Cet homme n'a pas bonne réputation. Plusieurs trouvent louche toute la fortune qu'il a bâtie depuis plus de dix ans. Il paraît qu'il est complètement accro à l'alcool et que c'est un homme à femmes. Il est connu pour ses habitudes. En plus, c'est un vieux, il a presque cinquante ans. Mais, putain de bordel, qu'est-ce que sa Célia va faire avec un type pareil ?

- Je ne sais pas dit Célia. C'est trop récent. Si tu savais la chimie qu'il y a entre lui et moi, Nisrine, c'est fou : soudés l'un à l'autre. Je peux t'avouer que si je meurs maintenant j'aurais connu la plus belle nuit d'amour de toute ma vie, la plus intense. Et puis, on

dirait qu'il m'a touchée dans ce que j'ai de plus intime, mon moi. C'est complètement ouf...

Sans s'en rendre compte, Célia a tourné la tête vers la fenêtre, elle s'est recroquevillée. Nisrine est effrayée. D'emblée, elle n'aime pas cette histoire. Célia est encore fragile. Elle a senti l'émotion dans la voix de son amie. Elle est inquiète de constater comment son regard change et s'embrase à l'évocation de cet homme.

- Fais attention ma chérie, si c'est un charlatan ou un coureur de jupons, si tu t'amouraches de lui et que c'est un voyou... juste, fais attention !

- Je t'assure Nisrine que ce n'est pas un voyou, je le sens. Enfin, ce que je sens c'est qu'il ne sera pas un pervers avec moi...c'est trop fort ce qui s'est passé entre nous. Un courant merveilleux Nisrine. Elle ne le prononce pas, mais elle pense à l'amour et n'ose pas le dire à haute voix. Comment le pourrait-elle à ce stade-ci ?

- Tu me connais, je ne suis pas une fille très portée sur le sexe, mais ce soir-là, j'ai vraiment été secouée...

Célia se lève et va vers la fenêtre.

- C'est un peu fou, on dirait qu'il m'a jeté un sort, qu'il m'a hypnotisée.

Nisrine s'agite. Elle n'aime pas l'état dans lequel elle trouve Célia. Son amie est encore fragile, elle le sait. Elle cherche son équilibre. Une histoire comme celle-ci pourrait la ramener en arrière vers le burn-out. Trop d'émotions ce n'est pas bien pour elle. Elle a été avec elle chez le médecin. Il a parlé de stabilité, de calme et de repos pour guérir.

Les deux amies changent de sujet. Elles parlent de bébé et de layette.

Avant le départ de Nisrine, Célia lui touche le ventre. Il est gonflé, tendu, gorgé de vie. La chaleur, le cœur. Nisrine lui demande si cela lui donne envie. Célia reste songeuse. Non, certainement pas maintenant.

L'appartement est vide. Derrière elle, Nisrine a laissé un parfum de jasmin. Le téléphone sonne. Célia sursaute.

C'est le centre culturel français. Célia accepte une commande urgente à la dernière minute pour le

lendemain midi. On lui laisse le choix du menu. On lui fait confiance. Célia inspecte ses armoires et son congélateur. Elle pense offrir le choix de quatre salades, huit entrées chaudes et des petits sandwichs variés. Pour le dessert, faute de temps, elle va préparer un St-Honoré au lieu de pâtisseries individuelles.

Elle s'habille à toute vitesse et court chercher ses légumes, sa pâte feuilletée, son saumon et ses fromages. Dans sa tête, elle pense à l'homme étrange, à l'homme renard qui est devenu son amant. Elle porte sa perle, elle la frôle de temps en temps, machinalement comme si elle voulait se souvenir de cette nuit si particulière avec lui.

En hachant le persil, elle rêve de sa bouche. En découpant le pain, elle frissonne en pensant à ses mains sur elle, à son souffle dans son cou. En mélangeant les cœurs d'artichauts et de palmiers, elle se crispe et se rappelle la sensation de son sexe dans le sien.

Le soir, elle relit son menu. Elle change des plats, mais elle n'arrive pas à se concentrer. Elle se demande si elle aura le temps de préparer le soufflé ou s'il serait mieux de le remplacer par des pavés de saumon. Elle relit, raye, rectifie le menu. Elle est irritée, instable. Putain, on dirait que toute sa vie a chamboulé.

Elle claque la porte et sort rejoindre des amis dans un bar. Ils sont bruyants, ils rient, ils boivent beaucoup. Célia discute, glousse et chantonne même une chanson. Mais, derrière le regard enjoué et la conversation à bâtons rompus se dessine une ombre. Ses amis la trouvent exaltée, enjouée. Elle veut se donner corps et âme, elle veut profiter de sa soirée, elle veut retrouver son insouciance d'hier. L'eau a été troublée. Son sexe bat sourdement lui rappelant l'incroyable étreinte avec Samir. C'est comme si tout son corps était resté ouvert après cette nuit-là; en attente. Elle ressent des bouffées de nostalgie. Elle a encore envie de lui et de cet élan magique et inexplicable qui les a unis.

La nuit, elle dort mal. Elle ne veut pas prendre de pilule. Elle se tourne et se retourne dans son lit. Elle ne pense qu'à ses mains, ses mains sur elle. Elle ne tend que vers sa présence. Hier, il était avec elle. Il lui

manque déjà. Au petit matin, elle se lève incapable de rester dans son lit. Elle est impatiente. Irritée. Quelle nuit perdue ! La livraison est pour midi. Elle allume la radio et attache son tablier. Elle s'attaque à une montagne de pommes de terre. Elle râpe, elle coupe, elle trempe dans le beurre, dans la crème. Il est sept heures, le jour se lève. Célia est épuisée. Elle ferme ses contenants en verre et les place dans le congélateur.

Elle épluche des tomates et des pommes, les fait cuire dans un bouillon de poulet et les asperge de fines herbes. Elle fait cuire le tout dans une cocotte-minute, passe au tamis et arrose de crème. Elle goûte. C'est succulent. Elle rajoute du gingembre frais râpé et hop au congélateur dans des contenants moyens. Elle utilisera cette soupe comme entrée froide. Il lui suffira de faire sauter les croûtons et de les rajouter à la dernière minute. Elle remplit son lave-vaisselle et presse sur le bouton de démarrage. Il commence à ronronner.

Elle retourne dans son lit avec une tasse de café au lait. Elle s'endort avant de la terminer. Dehors, les autobus passent à vive allure, la rue s'anime, les klaxons résonnent. Célia dort finalement profondément.

## 6. Samir

Samir est en attente avec Hong Kong, le combiné collé à l'oreille. Depuis hier, il a pris son bain, il s'est lavé les mains plusieurs fois. L'odeur de Célia reste insistante, entêtée sur ses doigts. Son odeur intime lui parvient par ondes. C'est une odeur tenace, musquée, acidulée. Ça ne lui déplaît pas. C'est particulier. De temps en temps, il renifle ses doigts.

Hong Kong revient avec un prix. La négociation reprend de plus belle. Dehors, il fait beau. Le soleil le nargue, mais il ne le voit pas. Il approuve rapidement une maquette de publicité pour la France. Il aime bien ce concept de fille les cheveux au vent. Il a des petits problèmes avec la boutique de Paris. Les ventes ne sont pas bonnes depuis le mois de juillet; il va falloir prendre une décision. Il va consulter son équipe de conseillers. Entre temps, la boutique de Beyrouth lui fait savoir qu'il a oublié de confirmer sa présence au show annuel des joailliers la semaine prochaine. Il hésite encore, mais il sait bien qu'il ne peut pas passer outre ce genre d'événement. Il faut juste trouver le temps de choisir les pièces qu'il doit présenter. Il aimerait bien présenter sa collection d'or jaune et de turquoises qui est un des meilleurs vendeurs de l'été. Mais, instinctivement, il sait que le public arabe préfère les pierres précieuses et l'or gris. Le plus cher, le mieux. Par contre, il a envie de rejoindre un public plus jeune cette année.

Carole est sur le pas de la porte.

- Monsieur Samir, Il y a quelqu'un pour vous.

Il marmonne sans la regarder.

- Je ne veux voir personne Carole. Je vous l'ai dit ce matin, j'ai une journée d'enfer. Ne me dérangez pas quand la porte est fermée. Tenez, envoyez-moi ce fax.

- OK, Monsieur Samir.

Par l'entrebâillement de la porte se profile la tête brune de Célia. Elle sourit, incandescente.

- Salut. Je suis juste passée te dire bonjour et...

Samir rugit et se lève.

- Ah ! Voilà le soleil !

Il raccroche. Hong Kong attendra. Il est ravi de la voir. Son cœur frétille. Quelle belle surprise ! Tout son corps se détend. Il se lève pour l'accueillir. Il a un sourire éclatant.

Elle est debout avec un panier en osier. On dirait un petit soleil qui brille dans ce bureau si triste, si austère malgré la décoration irréprochablement moderne et impeccable. Célia a le temps d'observer rapidement les fauteuils de cuir mauve, les tapis savamment posés par terre, les vases débordants de fleurs exotiques. Voici donc son environnement. On dirait que tout est parfait. On dirait que ce bureau n'a aucune âme. Tout est impeccable, cossu, stérile, mais sans aucune chaleur. Célia parle doucement.

- Il est 13h10. J'ai pensé te surprendre pour aller faire un pique-nique. On pourrait aller sur la montagne; c'est à cinq minutes de marche. Il fait si beau. Si tu n'as pas le temps, je te laisse le panier.

Samir enfile sa veste et quitte sous le regard abasourdi de Carole. Il a posé sa main sur l'épaule de Célia. Une simple pression, elle jubile de l'intérieur.

Il est déjà dans l'ascenseur avec Célia. Il est heureux. Il se sent léger. Il a oublié Hong Kong et Paris. On dirait qu'il la connaît depuis longtemps. Elle se fond si naturellement en lui. Elle parle.

- Merci pour la perle. Tu avais raison, elle change de couleur chaque jour. Je pense qu'elle aime ma peau, dit Célia. Merci pour le vin, il ne fallait pas.

- J'ai bu ta bouteille, j'ai dormi dans ton lit au milieu du salon et en plus, tu m'as offert le petit-déj; c'est la moindre des choses. Tu ne me connais pas encore. Tu vas voir. Je peux te propulser en haut.

Célia sourit. Le visage de Samir a changé. Lorsqu'elle est arrivée, il était gris. Maintenant, il est lisse, légèrement irisé.

- Me propulser ? Je suis plus haute que toi, mon cher. Je suis dans les nuées. Je suis plus forte que toi.

Elle se met sur la pointe des pieds. Elle le regarde droit dans les yeux. Un regard qui transperce. Un regard direct qui ne se cache pas. Il soutient son regard. Elle ne baisse pas les yeux. Elle le happe entièrement. Sans le savoir, il se calme et se détend.

Son sourire est radieux. Il la trouve belle, fraîche, souriante et détendue. Ses cheveux sont détachés et elle porte son costume habituel, un T-shirt et un jeans.

- C'est sympa ton idée de passer me chercher.

- C'est si proche de ton bureau, le parc du Mont-Royal. Tu y vas souvent ?

Au fond, sa réponse ne l'étonne pas.

- Jamais Célia. C'est la première fois.

Leurs regards se cherchent, s'entrecroisent et se soudent. Dans la rue, il l'entoure de son bras. Elle le guide. Le soleil brille très fort. Il fait chaud. C'est sûrement l'été indien.

Ils grimpent un escalier ombré d'arbres. Samir n'arrive pas à la suivre, elle sautille si vivement ! Définitivement, il n'est pas en forme. Au bout, il est essoufflé. Il respire bruyamment. Elle pose un baiser tout frais sur sa joue.

Les arbres sont dorés, orangés. L'air est frais. Célia trouve une place sous un arbre et pose une grande nappe rouge sur le gazon. Elle le taquine.

- Mais allez ! Il faut coincer la bulle un peu... enlève tes chaussures, dénoue ta cravate, relaxe un peu ! Détends-toi.

Elle est debout devant lui. Il s'est complètement affalé sur le drap. Il respire comme un phoque. Il la regarde debout en plein soleil comme une déesse. Déesse du bonheur. Elle lève les bras vers le ciel.

- C'est une vraie bénédiction que cette journée d'été en plein automne, tu ne trouves pas ?

Ils bavardent un peu. Il goûte à une salade de champignons exquise, une soupe froide aux tomates et des sandwiches au saumon fumé. Elle rougit sous ses compliments. Elle lui explique que toute nourriture fraîchement préparée est forcément bonne.

Elle avoue :

- J'ai cuisiné pour toi. C'est aussi intime que de se toucher. Tu te rends compte ? Couper les aliments, les faire cuire et rajouter la sauce en infusant le tout de pensée...c'est magique ! Et te voilà devant moi en train de déguster. Toute l'énergie passe par la cuisine et ensuite par les aliments; j'étais heureuse en cuisinant... Je suis contente de te revoir. Elle rougit en prononçant

ces dernières paroles. Il lui pince la joue. Il se couche contre elle. Ils regardent les feuilles miroiter au soleil. Elle lui caresse tendrement les cheveux. Tout d'un coup il se sent si las de courir, de travailler, de fournir, de répondre et de contrôler. Il est si bien. Avec elle, la première fois.

- C'est gentil de cuisiner pour moi...merci...C'est fou, je ne prends jamais de pause à midi.

- C'est dingue Samir. Alors, à quoi sert tout cet argent puisque tu ne peux jamais en profiter ?

- Cet argent sert à générer encore plus d'argent. Si tu savais Célia, j'ai tellement de dépenses... tu sais, les trois boutiques, les deux appartements et j'ai deux maisons...

- C'est horrible tout ça. Je te plains.

- Une autre femme le verrait sous un autre angle. Je ne suis pas du tout à plaindre Célia.

- Mais tu te rends compte à quel point tu es enchaîné du côté personnel ? Je ne parlais pas de ton compte en banque Samir. Je n'en reviens pas. Moi, je fais cinq mille dollars et je peux rouler pendant trois mois et toi, tu fais ça en une seconde et tu ne profites jamais...Tu sais, moi je suis passée à côté de la trappe. J'ai failli laisser ma peau dans cette course-là. Un jour j'ai réalisé que ma femme de ménage était tellement plus heureuse que moi. Elle riait, elle était heureuse, elle n'avait pas de poids mental. Moi, j'étais un vrai paquet de nerfs, une pauvre poufiasse. Je n'avais plus d'énergie, j'étais brûlée, exactement comme dans le terme burn-out. On dirait que tous mes sens étaient coupés.

Célia regarde au loin. Samir écoute attentivement. Elle poursuit.

- Un soir, en rentrant à la maison, Yann m'attendait tout excité. Il voulait qu'on achète un chalet au Nord, comme si l'appartement au centre-ville ne suffisait plus. Pour payer le chalet, il fallait travailler encore plus. C'est à ce moment-là que je me suis effondrée. C'est à cet instant que j'ai compris. La grande vérité, c'est qu'on se tue à travailler, que tout l'argent du monde ne peut pas nous acheter la paix. Vivre en paix, tout simplement.

- Yann c'est qui ?

- Mon ancien copain, mon amoureux depuis l'âge de 25 ans, mon ami, mon amant depuis toujours, mais nous nous sommes découverts des rêves différents et il a fallu suivre des chemins séparés.

- Il est encore à Montréal ?

- Non, il est à Québec maintenant. Au moment de notre séparation, il a obtenu un poste plus lucratif. Il est parti. Tout d'un coup, elle est triste. Sa voix tremble. Même si c'est elle qui a voulu, qui a demandé cette séparation, elle n'en est pas entièrement remise.

- Tu as fait de gros changements dans ta vie. Je t'admire. Je sais que ça prend du courage Célia.

- Merci. Sa voix est un peu tremblante. Mon entourage ne l'a pas vu sous cet angle. En fait, on m'a beaucoup critiquée, blâmée. Enfin, tout ça c'est derrière moi. Mais merci pour le mot courage. Ça me touche. Je le conserve. Il est précieux.

En parlant, il a pris sa main. Elle a de beaux doigts longs et effilés. Ses ongles sont coupés court. Sa paume est rebondie, rosée probablement, comme son sexe qu'il n'a pas encore vu. En pensant au sexe de Célia, Samir se sent merveilleusement bander, doucement, comme une lame de feu qui fend son ventre et se dresse glorieusement. Il embrasse sa paume délicatement, doucement. Sa tête repose maintenant sur ses seins qu'il sent bouger au rythme de sa respiration à travers son pull. Elle lui caresse la joue. De près, elle se voit toute petite dans ses yeux noirs. C'est un moment si tendre, si doux, qu'ils sont tous les deux en état de pur ravissement. Le bonheur de se toucher à nouveau, d'être ensemble. Le soleil glisse. L'herbe grince. Il parle le premier.

- Tu me donnes de beaux moments mon petit. Avec toi, c'est magique

La voix de Célia est légèrement embuée.

- Avec toi, c'est dangereux.

- Dangereux ? Pourquoi mon petit cœur ?

Il est debout.

- Je dois retourner au bureau Ceyloul. Si je te faisais une liste de tout ce que je dois finir tu t'évanouirais...viens marche avec moi.

Devant son sourire, il rajoute.

- Les surnoms c'est mon point faible. C'est venu tout seul.

Elle le regarde amusée.

- Ma sœurlette m'appelle Cylou depuis si longtemps, mais Ceyloul, c'est nouveau.

- Ceyloul c'est juste pour moi. Ceyloul, c'est oriental.

Il lui tend la main et l'aide à se relever. Ils ramassent ensemble le reste du pique-nique. Célia laisse aux oiseaux les miettes de pain. La nappe rouge voltige dans les airs avant d'être soigneusement rangée. Soudain, il se rapproche d'elle. Il a un sourire frémissant de tendresse. Il l'attire contre lui. Il parle dans son cou.

- Qui es-tu, petite magicienne ?

- Personne, je ne suis rien, je ne suis personne.

- Tu m'aimes un peu ?

- Je ne te connais pas, mais j'ai au fond de moi cet élan d'aller vers toi naturellement et pourtant.....

- Pourtant quoi, Célia ?

- Je ne sais pas, tout cela est imprévu pour moi.

- Pour moi aussi Célia.

Ils dévalent les escaliers rapidement. Le vent s'est levé, le ciel s'est couvert. Célia emprunte des raccourcis. Il la suit. Ils sont arrivés devant l'immeuble. Elle ne peut s'empêcher de l'embrasser. Elle lui glisse dans l'oreille.

- À bientôt ! Allez, vas-y, retourne à ta prison.

- Monte avec moi, viens choisir quelque chose de ma nouvelle collection. Je t'offre le bijou que tu choisiras, quel que soit le prix. Viens visiter la boutique, tu vas adorer. Viens visiter avec le propriétaire, c'est un privilège !

- Merci Samir. Tu es gentil. J'aime ma perle et ma perle m'aime. Elle me suffit pour le moment et tu sais, dans le genre de vie que je mène, les bijoux ce n'est pas trop adapté quoi.

Il s'arrête au milieu de la rue. Il lève les bras.

- Incroyable... Tu es la première femme qui refuse un bijou. Habituellement, elles ne veulent que ça. Je me sens bien avec toi. Tu es différente des autres. Tu

es particulière.

Tout d'un coup, son visage se ferme. Il pense à Hong Kong, il pense à son travail. Célia fait une pirouette et lui fait un signe de la main. Elle le laisse la quitter. Elle a le cœur lourd tout d'un coup. D'où peut venir cet attachement pour quelqu'un que l'on connaît à peine? Comment les sentiments peuvent-ils naître si rapidement et devenir si vifs ?

Il se retourne deux fois. Il lui fait des signes de la main. Il est beau de loin. Élégant, brun, racé. Il disparaît, englouti par la porte. Célia n'est pas pressée. Elle flâne un peu, la tête troublée par Samir, le corps aux aguets.

D'où peut jaillir ce sentiment de plénitude dans son cœur, cette énergie qui circule sous sa peau, qui jaillit, qui attise chaque cellule de son être et qui fait courir chaque veine dans son corps ?

Célia marche dans la rue, pensive, ardente, les cheveux au vent, les yeux brillants, la bouche gourmande. Elle est contente de l'avoir revu. Elle est encore toute gorgée de son énergie, de leur énergie à tous les deux. C'est nouveau. C'est magique, divin et merveilleux.

Deux jours s'écoulent. Elle se demande s'il va revenir comme l'autre soir. Elle sursaute au moindre coup de téléphone. Elle a des sautes d'humeur. Elle est tristounette. Sa perle aussi. Elle parle au téléphone avec ses amis. Sa voix tremble. Elle s'interroge : est-ce normal de se sentir si attachée à un homme qu'elle n'a vu que deux fois ? Elle se demande s'il y a quelque chose de normal dans cette relation.

La nuit, elle dort nue dans son lit. Son corps est aux aguets, ouvert et en attente. La fenêtre est ouverte et la nuit est fraîche. Elle tourne et se retourne dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil. Elle cherche en vain son odeur, une trace de son passage. Dès qu'elle ferme les yeux, elle se sent viscéralement happée par ses mains et par son souffle.

Samir fait des journées de quatorze heures, prend des décisions, achète des stocks de pierres, signe des contrats. Le soir, comme d'habitude, il sort beaucoup, boit, baise avec n'importe qui et s'endort au

petit matin. Il vit exactement comme il vivait avant. C'est sa vie habituelle, celle qu'il connaît.

Une nuit, après être rentré en titubant à trois heures du matin, il n'arrive pas à dormir. Il a une envie folle d'aller chez Célia. Il ne retournera pas chez elle. Il n'ose pas l'appeler; elle va deviner, elle est trop perspicace. Il n'est pas n'importe qui. Depuis toujours, ce sont les femmes qui rampent devant lui et ça lui a toujours plu. On dirait que cette Célia commence à avoir une emprise sur lui. Il le sent. Il n'aime pas ce sentiment de dépendance. Habituellement, c'est lui qui claque des doigts, pas la femme. C'est lui qui manipule, c'est lui qui décide, c'est lui qui parachute, c'est lui qui commence et qui finit. Quelle histoire imprévue avec celle-là ! Il rôde dans son appartement, il cherche une chanson, un classique de la musique arabe. Inta Omri chantée par la Diva égyptienne Oum Kalsoum. Cela fait des années qu'il ne l'a pas écoutée. Ce soir, il sent l'envie irrationnelle de se saouler en écoutant les paroles sulfureuses. Il ouvre une armoire, il sort tous les disques. Il cherche frénétiquement.

Il écoute. La musique a envahi son salon. Il hausse le son. La mélodie est langoureuse, l'histoire est belle. Il passe à travers toute la bouteille de whisky. Tranquillement. Ses yeux sont remplis d'eau. Il est grisé par le rythme et par les paroles. Il ne pense qu'à Célia.

Que faire de cette petite qui l'obsède? Il pensait coucher avec elle une fois et qu'après ça serait fini. Mais son souvenir est lancinant, obsédant. Il n'a aucune envie de s'emmerder avec une histoire de fille. Il a envie de reprendre sa vie folle d'avant, sans attaches. Il n'a aucune patience pour commencer une relation, ce n'est pas dans ses plans. Il a beau lutter, il le sait, il l'a su dès les premiers moments qu'avec Célia ça serait fatal. Il sent son cœur bouger dans sa poitrine. Il a toujours tout expliqué par la loi du physique. Cette fois-ci, c'est complètement différent. Ça vient de l'intérieur, du plus profond de son être, de ce qui est intouchable, grandiose et sacré. Désormais, c'est l'âme qui parle.

La bouteille de whisky est vide. Sa décision est prise. Il ne va plus lutter. Il ne peut plus. C'est un

sentiment puissant qui monte. La chanteuse égrène les mots lentement, amoureusement. C'est une célébration de la vie, de l'amour. Il est perdu dans ses émotions. C'est une des plus belles chansons d'amour jamais écrite, jamais chantée.

Il pleure. Il est seul dans cet appartement. La salope le fait pleurer. Pourquoi salope ? Elle n'a rien d'une salope. Elle est si différente des autres qui sont toujours avides de prendre et de profiter de sa générosité. Parfois, il leur jette des miettes et elles viennent les ramasser comme des chiennes. Il est tellement habitué à traiter les femmes comme des salopes.

Cette nuit-là, Samir a bu plus que d'habitude. Il a exagéré. Une chance qu'il soit tout seul. Il est complètement abasourdi. Il s'affale sur le lit. Sa chambre est grande et vide. L'appartement est immense et désert. Il est assommé par l'alcool. Toutes les voix sont finalement éteintes, étouffées, muselées sauf une qui continue de battre sourdement, inlassablement dans son sexe et dans son cœur. Célia. Célia. Célia à l'infini.

## 7. Invitation

Le téléphone la réveille en sursaut. Un coup d'œil paresseux à sa montre. Il est 7h30. Elle n'a pas le temps de prendre le combiné. Le répondeur s'enclenche. À l'autre bout du fil, une voix âpre. Abasourdie, elle écoute trois fois le message: "Célia. Samir. Viens avec moi. Je vais t'attendre à l'aéroport. Je pars pour Beyrouth ce soir pour trois jours. J'ai un show avec des joailliers. Je vais t'attendre à 18h15 au comptoir d'Air France. Célia, viens. Viens avec moi. Je t'invite. Viens. Je vais t'attendre. En passant, je suis content que tu aies branché ton répondeur."

Toute la journée elle entend ce viens, ce ton impératif. De délicieux frissons lui parcourent le dos. Elle fait son marché, répond à ses appels téléphoniques, parle à ses clients, à ses amis. Il est seize heures; elle est encore au marché. Elle fait semblant d'ignorer sa montre, mais dans sa tête résonne un viens, viens. Elle revoit ses yeux, elle sent ses mains sur elle. L'intensité de son désir l'effraie. Elle le sait, elle est prête à rompre toutes les promesses pour lui, à transgresser toutes les règles. Elle chasse ses idées. Elles reviennent de nouveau. C'est comme si cet homme s'était emparé de sa tête et de son corps. Sa tête dit non, son cœur dit oui.

Aller où ? Et avec qui ? Un inconnu. En plus au Liban ! C'est un pays instable, un pays qu'elle ne connaît pas. Non, tout cela ne vaut rien. Il y a eu un bel hasard, ils se sont rencontrés et après c'est fini. Il ne faut pas qu'elle s'approche de lui. Il représente tout ce qu'elle veut fuir: l'arrogance, l'argent, le manque de profondeur. Mais, ses mains tremblent, son cœur chavire. Il lui suffit de fermer les yeux et de se laisser aller. Elle revit avec délice son baiser, ses mains sur son corps, son regard qui change de teinte quand il est près d'elle. Devant une botte de persil, elle entend : Viens. Dans l'autobus qui la ramène chez elle, elle entend : Liban. En insérant la clé dans la porte, elle entend : passion, folie, aventure. Elle range tout dans le frigo. Il est 17h15.

Le taxi file à toute allure. Dans l'auto, une jeune femme brune au regard vif sert contre elle un tout petit

sac en cuir. Son cœur bat fort dans sa poitrine, mais elle est sereine avec la décision qu'elle a prise. Elle se demande si le chauffeur décèle son émoi et la rivière entre ses jambes.

À l'aéroport, il la cherche partout sans vraiment la chercher. Aucun signe de vie sur son portable. Il faut dire que depuis qu'ils se sont rencontrés, ils se sont à peine appelés. Il a fait beaucoup d'efforts pour arriver à l'heure. Il est nerveux. Cette journée était longue et dans son cœur un seul souffle, une vibration unique : Célia, Célia, inlassablement, passionnément.

On annonce l'embarquement. Le vol pour Paris n'a aucun retard. Illusion. Il a le cœur lourd quand même. Une décision spontanée d'inviter cette fille chez lui à Beyrouth. La défaite est cuisante, mais c'est plus fort que lui, c'est plus qu'une défaite de l'amour-propre qui le pique lorsqu'une femme lui résiste. C'est un sentiment de manque tout à fait nouveau pour lui. Bouleversant. Comment s'est-il attaché à elle si rapidement? Il laisse son billet au comptoir.

Il a besoin d'un whisky. Il en avale deux au bar et se dirige vers la porte d'embarquement. Les appels déferlent, mais aucun numéro qui commence par le 444. Il parle, répond à des questions, donne des indications. Tout à l'air normal à part ce sexe qui s'agite et ce cœur qui bat la chamade. Il a faim d'elle, de sa présence, de sa façon si particulière de le regarder, de son rire qui fuse. Putain de merde. Il se déteste.

Il s'installe en classe affaires, essaie de se détendre, commande un double whisky et ferme les yeux. Il n'a même pas envie de flirter avec l'hôtesse de l'air qui est très mignonne, pour une fois. Et puis, un sentiment de bonheur diffus l'envahit. Il lève les yeux. Elle est là. Célia est là devant lui, silencieuse, les yeux énormes et brillants.

L'avion décolle, ils parlent à peine, de temps en temps. Elle lui serre la main. Ils ne boivent rien, ne mangent rien. Lorsque les lumières s'éteignent, elle se faufile près de lui. Il la serre contre lui. Il touche ses seins. Il a une envie folle de la posséder tout de suite. Leurs bouches se rejoignent naturellement. Il la dévore. Elle tremble. Elle a fermé les yeux, elle a basculé. Son

corps frémit, se réveille. Elle est suspendue dans le temps et l'espace. Il est vivant. Il vibre. Samir ne comprend pas trop ce qui lui arrive, mais il se laisse emporter par ce torrent de sensations qui le soulève dès qu'il la touche.

Il n'a pas l'habitude ni d'embrasser les femmes ni d'être gentil. Il baise c'est tout. Il leur offre un bijou et elles ouvrent leur bouche et leurs cuisses. Il paie, elles sucent. Après, elles disparaissent. Celle-là, depuis le début, il a su que ça serait différent. Celle-là réveille en lui un écho et des sentiments qu'il n'aime pas trop, mais qu'il ne peut plus nier. Il n'en finit pas de la fendre, de la boire, d'explorer sa bouche avec sa langue. Elle est tiède, offerte, douce et attirante. Ses lèvres sont lisses. Malgré elle, Célia gémit faiblement. Elle se cambre. Sa main descend entre ses jambes et se pose sur son sexe tendu. Il est raide pour elle. Cette pensée fait battre son sang. Elle le caresse discrètement. Il bande pour elle. Quelle calamité de se trouver dans un avion entouré de monde. Il parle dans sa bouche.

- Qu'est-ce que tu as mis dans les cerises que tu m'as offertes dans l'avion? Je suis fou de toi depuis ce moment-là. Tu ne me connais pas encore et ce n'est pas du tout mon genre.

Célia rit doucement. Elle pense à son frigo.

- Mon frigo est rempli...j'ai fait le marché toute la journée pour oublier ton message.

Il rit avec elle. Contre sa lèvre.

Elle chuchote

- Qu'est-ce qui nous arrive ?

- *Hayété...Hayété*

Ce sont les premiers mots en arabe qu'il prononce. Il ne peut pas s'en empêcher. Il lui caresse les cheveux.

- *Hayété*, ça veut dire : ma vie, mon amour, ma vie...

Elle ne le laisse pas finir. Elle est entièrement embrasée. Son corps est en feu. Ce vol, c'est une vraie torture.

- Rejoins-moi au WC.

Célia se lève. Elle peut à peine marcher tellement ses jambes tremblent, ses genoux flanchent. Autour

d'eux, les voyageurs mangent, ajustent la télé, se préparent à dormir. En passant dans l'allée, elle se demande s'ils détectent son trouble, sa joie sauvage, ce feu entre ses cuisses.

Il la rejoint en une seconde et se colle à elle. Elle sent son corps en feu et son sexe contre son ventre. Elle le touche, le caresse. Il glisse ses mains sous son pull, ses seins sont pleins et doux. Elle bouge. Il la dépose sur le mini lavabo. Elle a renversé la tête, elle a ouvert ses jambes. Malgré l'étroitesse de la pièce, il lui arrache son pantalon, sa culotte. Ses doigts sont immédiatement en elle. Il lui soulève une jambe, il voit son sexe auréolé d'une touffe de poils. Elle ne s'épile pas comme les autres. Ses cuisses sont luisantes. Son désir rugit. Il la touche, elle gémit. Il se frotte contre elle. Elle est chaude et humide. Il flotte, il plane. Il est tellement excité que sa tête bourdonne. Il dégrafe son pantalon. Ils se sont rejoints dans cet espace où le corps traduit ce que l'âme ressent.

Leurs bouches sont soudées. Elle est brûlante, elle est chaude, elle est douce. Elle est à lui. Il jouit immédiatement en elle comme un fou à en perdre la tête. Sans qu'il puisse le contrôler, son corps sursaute, se tend et coule en elle. Il n'a pas pu attendre. C'est la première fois, depuis longtemps.

Célia est très excitée. On dirait que son cœur bat dans son vagin. Il continue de l'embrasser doucement. Il est ému. Elle attend, tendue comme une corde, prête à se rompre. Il la renverse un peu par en arrière. Docile, elle se laisse faire tout engourdie par son désir. Il la caresse doucement avec son doigt. Elle bouge ses hanches. Elle est mal assise, le lavabo est dur et son dos lui fait mal, mais elle s'en fiche. Son ventre est en feu. Il continue de la masser. Il l'observe attentivement. Il l'embrasse longtemps dans le cou, il descend vers son sein. Célia est complètement envoûtée. Il lui murmure dans l'oreille

- Viens dans ma main...viens pour moi Célia, laisse-toi aller...Viens, laisse-moi te sentir.

Cette voix l'excite. Cette façon de lui donner des ordres. Ce ton impératif. Elle bouge, elle est excitée. La main de Samir malaxe, pince et frotte; elle va et vient à

un rythme régulier. Ses yeux sont maintenant mi-clos, il observe chaque mouvement qu'elle fait, chaque tressaillement. Il lui murmure qu'elle est belle, qu'elle est envoûtante, qu'il la désire comme un dingue, qu'il aime la toucher, qu'elle l'excite comme un fou. D'une main il lui caresse la bouche et de l'autre le sexe. Soudain, elle se raidit. Dans son ventre, elle perçoit une merveilleuse crispation, une tension magnifique. Il poursuit ses mouvements. Il susurre. Sa voix est sensuelle, basse et pénétrante. Il lui chuchote dans l'oreille :

- Viens Célia, viens dans ma main. Je veux te sentir, je veux sentir ce que tu provoques, ce que nous provoquons ensemble. Viens Célia !

Elle chavire et bascule. Elle oscille et ondule. C'est électrique. Elle se raidit. La jouissance est délectable. Son ventre se contracte. Son visage est collé au sien. Elle lui offre le plaisir sublime qu'il déclenche. Il boit son souffle. Il la voit tressaillir. La bouche de Célia tremble légèrement. Jamais Samir ne s'est soucié du plaisir de sa compagne, jamais il n'a senti le plaisir d'une femme dans sa main. Sur ces doigts, il a senti se refermer et s'ouvrir à plusieurs reprises le ventre de Célia. C'est lui qui pousse le cri. C'est lui qui la soutient. C'est lui qui recueille les perles de jouissance.

Sous la lumière blafarde, ils ouvrent les yeux, se regardent, se reconnaissent. Il lui touche doucement les lèvres. Elle renifle l'odeur de leur corps étreints. Ils respirent bruyamment tous les deux. Il a les yeux presque exorbités et rouges. Il n'arrive pas à se détacher d'elle. Elle porte sur elle le poids de son corps. Elle voudrait que sa vie s'arrête maintenant. C'est trop fort ce qu'elle sent dans son corps et dans son cœur, cette vague d'amour qui la submerge tout entière, cette émotion qui la plonge dans un état second. Elle n'est qu'énergie et vibrations. Dans son ventre, le feu laisse la place à une douce chaleur, à un sentiment de bien-être ineffable.

- C'est dingue, dingue...je n'y comprends plus rien, Samir

- Il n'y a rien à comprendre. C'est plus fort que

nous. Tu es sublime. Ensemble c'est du feu. Un volcan. Vivons !

Elle prend sa tête contre sa poitrine. Il s'écrase. Il est bien. Il est heureux. Elle caresse sa nuque. Il adore.

De retour dans la cabine, il l'observe à côté de lui. Elle s'est endormie. Elle dort contre son épaule. Comme la première fois. Elle est à lui. Elle est à lui. Au creux de sa main, son odeur intime, aigre- douce sur ses doigts. Il renifle de nouveau l'odeur du plaisir et se sent bander à l'évocation de ce qui vient d'arriver. Cette intensité entre elle et lui. Cette ardeur. Au début il pensait que c'était physique, mais il se rend compte qu'elle est entrée dans son cœur. Comment ?

Pourquoi ? Il n'en sait rien. Il va la garder avec lui pour un moment. On verra après. C'est la première fois qu'il touche une femme de cette manière, qu'il fait l'amour, on dirait avec son cœur aussi bien qu'avec son corps, qu'il se laisse aller complètement jusqu'à pénétrer cet espace, cette bulle divine où en des instants fugaces et sublimes il vit quelque chose de sacré avec elle. Sacré.

## 8. Réveil

La lumière est partout. Sur la route qui longe la mer, Célia regarde, par la fenêtre de la voiture, défiler les paysages. C'est trop beau ce petit pays nommé Liban. Un mélange de Côte d'Azur et de Corse. La ville s'offre blanche et alanguie au bord de la mer. Au loin se dessine la montagne, les voitures roulent à toute allure, les gens crient. C'est très bruyant Beyrouth.

Samir parle au téléphone en arabe. Il la regarde souvent et lui sourit ou lui fait un clin d'œil. Sous son œil gauche, une veine bleue est proéminente. Elle tend la main et la caresse. Il retient cette main et y dépose un baiser. Il est heureux. Elle habite désormais dans ses veines.

À leur arrivée à l'aéroport, une voiture noire les attendait. Ils ne sont pas passés par les douanes comme les autres passagers. Samir a un traitement de faveur. En dix minutes, ils sont dehors avec leurs valises sous un soleil flamboyant. Samir porte des lunettes noires. Il salue plein de monde et Célia remarque qu'à chaque poignée de main, il laisse des billets de banque.

Célia le suit sagement, discrètement. De temps en temps, il se retourne vers elle. Il ne sait pas trop ce qui lui arrive. Devant cette femme qu'il connaît à peine, il se sent complètement démuné.

Les paysages défilent à toute allure. Célia admire un beau rocher et s'accroche à Samir lorsque le chauffeur double une autre auto, vocifère des insultes, freine brusquement et repart de plus belle. Samir la regarde.

- *Welcome to Lebanon* ! Le téléphone sonne de nouveau.

Les immeubles sont flambants neufs avec des terrasses surplombant la mer. Il y a des plantes vertes luxuriantes sur les balcons et des balançoires qui tanguent au vent. Tout d'un coup, la voiture pénètre dans des rues étroites où les immeubles délabrés sont peints en jaune. La lessive accrochée vole dans le vent. Au coin des rues, il y a des femmes voilées qui surgissent et des enfants qui hurlent lorsque le taxi

passé soulevant un nuage de poussière. Quel contraste pense Célia ! Ce petit pays, cette ville nommée Beyrouth lui monte à la tête. On dirait que sa mémoire se réveille.

Soudain, le chauffeur arrête l'auto au milieu de la rue et disparaît. Célia étonnée le suit du regard. Il se faufile dans une boutique étriquée et en ressort quelques minutes après avec un gros sac brun. Samir lui offre sa première *knéfé*. Il lui explique que c'est un petit déjeuner typiquement libanais. C'est une sorte de galette avec du fromage fondant, arrosée de sirop. Célia goute délicatement sous son regard amusé. Elle adore, elle se lèche les lèvres. Il la serre contre lui comme un enfant. Il rit fort. Célia se sent bien.

Le téléphone grésille encore une fois. Cette fois-ci, Samir hurle et éclate de rire, il gesticule. Elle le regarde tendrement. Quelle aventure ! De son côté, elle envoie quelques messages pour avertir de son absence au moins pour quatre jours, elle ne sait pas, elle n'a même pas regardé son billet d'avion.

À la sortie de la minuscule ruelle, instantanément, c'est l'autoroute. On est proche de la mer. Elle s'étale bleue et scintillante. Au loin des immeubles blancs se dressent majestueux. Le taxi file à toute allure. Ils se trouvent entre la mer et la montagne. Des petites maisons y sont nichées. Célia trouve que c'est un pays qui va droit au cœur. L'air a changé, il est frais et marin.

Après avoir emprunté une route sinueuse, bordée de précipices, le taxi s'arrête finalement devant une maison en pierres avec un toit de brique orange vif. Derrière se dessine la mer et les palmiers frissonnent. La maison est perchée sur la falaise. Elle se tient droite et fière devant la Méditerranée.

Devant la porte, il y a une jeune femme en costume bleu marine et blanc. Elle se précipite vers le taxi pour récupérer les valises. Elle salue Samir.

- Bonjour Lamia, voici Madame Célia.

- Bonjour, dit Célia un peu gênée de se faire servir de la sorte. Madame ?

Il lui fait un clin d'œil.

- *Welcome to Lebanon !*

Célia est debout, les yeux écarquillés. Interdite. La maison est entièrement bâtie de pierres naturelles couleur miel. Son toit rouge est étincelant en plein soleil. Au milieu, il y a une sorte d'arche sous laquelle il faut se baisser pour passer. L'énergie que dégagent les pierres parle d'un passé glorieux et mythique, de la fierté d'un peuple. Par la fenêtre, on voit au loin l'eau scintiller de mille étoiles. Célia traverse le salon, pousse la porte et sort sur la terrasse.

Elle étouffe un cri de surprise. Elle se sent voler, planer. Elle s'attendait à tout, mais pas à cette vue. Elle est suspendue sur un vaste balcon de pierre entre les rochers, en face de la mer. Elle ne pouvait pas imaginer un tel paysage. Il n'y a rien en face d'elle à part une étendue infinie verte et houleuse bordée d'un ruban turquoise.

- Samir, c'est grandiose. C'est ta maison ?

- Oui, depuis dix ans. Ça a pris du temps pour convaincre l'ancien propriétaire. C'est une maison qui date de cent ans. C'est presque un patrimoine historique. Mais avec moi, c'est simple, je paie, j'obtiens.

Il lui explique qu'ils ne sont pas à Beyrouth, mais à Jbeil. Une petite banlieue au nord de la capitale, directement sur la Méditerranée. La mer est belle, invitante, langoureuse. Elle lui rappelle un petit coin d'Antibes où elle allait se baigner, enfant, avec ses parents. L'Olivette. On dirait qu'elle se retrouve à l'Olivette. Il y a si longtemps. Le temps de l'enfance. Au loin, il y a des plages avec des parasols roses. Il lui dit que c'est un club privé. Il peut l'acheter s'il le veut. Ici, il est le roi. Il bombe son torse, ses yeux brillent.

- J'ai fait beaucoup de travaux, mais j'ai voulu conserver les pierres originales. Tu vas voir, ce n'est pas très grand, mais la terrasse à elle seule en vaut la peine.

En effet, elle est immense. Elle fait le tour de la maison. Célia lui serre la main elle est émue par tant de beauté indomptée.

- J'adore. Quelle veine alors.

- Je suis content que tu aimes. Je t'avertis, d'ici une heure tout le monde va débarquer.

- Tout le monde, c'est qui ?

- Ma mère, mes sœurs, les cousins, les amis, la familia et il rit à gorge déployée. Il rugit : *Welcome to Lebanon* !

Samir est détendu au Liban. Son accent a changé, il est devenu moins aiguisé, son débit tellement plus lent. Il est midi et ils sont installés dehors sur la balançoire. Le balcon croule sous les fleurs odorantes. Célia admire les géraniums rouges, les plantes grimpantes et les plus beaux gardénias qu'elle n'ait jamais vus. Ce ne sont pas des plantes, mais des arbres. Elle va d'une plante à l'autre, hume, touche, pince, se frotte les doigts. Elle est conquise. Il lui dit qu'elle est belle à regarder. Elle répond que ce n'est pas difficile dans cet environnement.

Lamia a apporté une limonade fraîche, parfumée à la fleur d'oranger. Pendant que Samir continue de discuter en arabe au téléphone, Célia explore la maison. La cuisine est immense et entièrement en marbre blanc. Tout est bien ordonné, impeccable, dans un environnement étincelant de propreté. Des sets de vaisselles pour plus de 25 personnes sont rangés dans le buffet. Sur les comptoirs en granit flambants sont posées des corbeilles de fruits savamment présentées. On dirait une maison qui héberge une grosse famille. Pour qui tout ça ?

Célia poursuit son exploration. Tout est parfaitement placé, ordonné, décoré. Rien ne bouge, tout est à sa place. Il n'y a aucune âme dans cette maison, pas de vie. La perfection règne en maîtresse absolue, mais sans aucune vibration. Dans chaque pièce, il y a un balcon donnant sur un petit jardin ombragé. Ensuite, il y a un salon énorme décoré à l'orientale avec des canapés ottomans. Des tapis multicolores sont placés au hasard et recouvrent les dalles de marbre. Célia aime bien cette pièce qui lui semble la plus accueillante de la maison. À côté se dresse la salle à manger avec plus de douze places. Elle se demande machinalement s'il reçoit beaucoup et qui l'a aidé à décorer cette maison.

Il n'y a aucune photo sur les murs, il n'y pas de livres, pas de revues, pas d'enveloppes qui traînent.

C'est une maison qui fait semblant d'être une maison. À part le jardin, on dirait qu'elle est endormie.

Célia pousse une grande porte à double battant. La chambre à coucher est toute noire. Célia sursaute, on dirait un tombeau. Elle ouvre les persiennes, le soleil entre à flots. Elle n'aime pas trop cet endroit. C'est lugubre. Et pourtant, c'est la grande chambre. C'est luxueux, mais il y manque le merveilleux souffle de vie. Une vie en transit. C'est cette impression que lui laisse cette maison; exactement comme la chambre d'un bel hôtel. Il n'y a aucune étincelle et pas de souvenirs. Célia défait le lit, jette une serviette par terre. Voilà, ça va mieux. C'est un peu plus chaleureux et vivant maintenant.

Elle aurait bien aimé retrouver des photos de ses parents, de sa famille, de lui enfant. Il n'y a rien. On dirait que tout a été effacé.

Attendant à la chambre noire, se trouve une autre pièce, un peu plus petite; probablement une chambre d'amis. Les meubles sont plus invitants. Les couleurs sont plus vives et beaucoup plus chaudes. Célia ouvre la fenêtre. Les volets rient sous ses doigts. Elle essaie le lit. Il est moelleux. L'odeur des draps fraîchement lavés l'enrobe. Célia n'a plus envie de se lever, elle ferme les yeux, ses paupières sont lourdes. Elle se laisse engourdir par le sommeil et s'endort tout habillée, bercée pour la première fois par le vent du Liban et par le bruissement du palmier.

De gros éclats de voix la réveillent. Elle sursaute. La fatigue, le sommeil, le bruit. Elle se lève incertaine. Samir.

Son sac est resté dans l'auto ou dans le salon. Elle ne sait plus où Lamia l'a déposé. Dehors, c'est la fraîcheur de l'après-midi. Il fait bon. Elle n'a rien avec elle. Elle mouille un peu son visage. Le miroir lui renvoie l'image d'une femme radieuse. Pourtant, elle n'a pas changé ses habits depuis le vol de Montréal. Elle est partie si vite. Elle est vêtue d'un T-shirt brun, d'un jeans et de ballerines noires.

Elle se regarde de nouveau. Sa peau irradie, ses yeux sont étincelants. Elle se trouve belle. Elle a changé. On ne peut pas cacher l'amour. Il éclate

comme un soleil. Il infuse de chaleur et de lumière le regard et les mouvements du corps. Elle est guidée par le son des voix et ouvre la porte du salon. Ils sont tous assis autour de la table. Une grosse dame et une jeune femme. Samir se lève. Son regard l'enveloppe. Il a un verre à la main. Il est souriant et détendu. Il a changé ses habits. Il porte une chemise en lin beige très ample.

- Maman je te présente Célia, une amie qui m'accompagne.

- Célia, ma mère Georgette et ma sœur Nayla.

Nayla, désarçonnée, regarde Célia. C'est qui celle-là ? se demande-t-elle. Ce n'est pas le genre de Samir, mais pas du tout. Pas maquillée, pas bien habillée, à peine passable.

Célia tend la main à la dame et à la jeune fille. Elle aime d'emblée la maman de Samir. Elle trouve dans ses yeux un éclair de gentillesse et de bonté. Contrairement à sa fille, elle est très discrète. Des cheveux portés en chignon, une robe noire simple. Aucun bijou.

La Nayla en question porte un jeans serré avec un débardeur extra moulant. Mon Dieu, pense Célia, moi j'aurais peur d'être violée si je sors dans la rue avec un truc pareil. Elle a de longs cheveux blonds qui lui tombent jusqu'au bas du dos. On dirait une adolescente avec son nez retroussé et ses grands yeux noirs. Une adolescente arrogante au nez trop recourbé, à la peau trop lisse et aux sourcils trop parfaitement dessinés. Elle porte plus de cinq bracelets à chaque bras qui bougent et cliquettent à chaque mouvement. Autour de son cou s'enroulent des chaînes, des colliers interminables. On dirait qu'ils vont l'étrangler. Quand elle se lève pour aller vers la cuisine, elle se cambre. Mais comment peut-elle marcher avec des talons si hauts ?

Après un échange de banalités sur le voyage, la conversation reprend de plus belle entre Samir, sa mère et sa sœur. Ils font un effort pour parler français, mais les phrases sont ponctuées de mots qu'elle ne comprend pas.

- Café, madame ? Lamia arrive avec un plateau.

Hum... il est délicieux et parfumé. Georgette lui explique qu'au Liban on le boit comme en Italie, mais

parfumé à la cardamome et à l'eau de fleur d'oranger. Elle insiste, c'est le meilleur café au monde. Célia hume l'odeur envoûtante et savoure son café. En effet, tout est délicieux. Les fruits ont une saveur étonnante. Lamia lui offre des galettes aux dattes. Georgette la regarde en souriant. "C'est mon travail" insiste-t-elle. Elle a toujours détesté les filles que Samir lui présente. Dans leurs yeux, elle lisait la convoitise et l'hypocrisie. Elle vient de loin Georgette. Même si elle a l'air gentille et effacée, c'est une femme qui a sévi dans la vie. Cette Célia, elle l'aime spontanément. Elle lui fait confiance. Elle la trouve belle et fraîche. C'est dommage qu'elle ne soit pas libanaise se dit-elle.

Célia décide de s'excuser. Elle veut les laisser un peu entre eux. Georgette l'embrasse et Nayla se contente de lui serrer la main. De près, Célia remarque le maquillage bien camouflé, les cicatrices sous le lobe de l'oreille. Samir appelle Lamia et lui demande de donner à Célia tout ce dont elle a besoin. Avant de retourner au salon, il lui dit : "Yalla, repose-toi, on sort ce soir".

- C'est quoi *Yalla* ?

Samir lui tire une mèche de cheveux.

- *Yalla*, c'est vas-y, allez, fais-vite, viens, attend un peu, il est utilisé à beaucoup de sauces ici. C'est une expression que tu vas entendre souvent.

Sous la douche, Célia laisse longtemps couler l'eau sur son cou. Elle est tiède et douce comme en Provence. Définitivement, elle est séduite. Pendant qu'elle prend son bain, la sonnette de l'entrée retentit plusieurs fois. Elle entend résonner la voix et le rire de Samir, elle entend des gens crier et s'esclaffer. C'est drôle, les gens ici ne parlent pas, ils crient. Ça doit être l'énergie du pays.

C'est la nuit. Célia n'a pas allumé les lumières. Elle se sent merveilleusement bien. Elle est allongée sur le lit. Elle est enroulée d'une serviette. Elle écoute le bruissement des arbres et se laisse caresser par une brise tiède qui pénètre par la fenêtre. Des effluves de fleurs lui parviennent. Le paradis. On dirait un vent d'été. Elle somnole bien qu'elle ait dormi quelques heures et qu'elle ait bu un café. Elle se sent sereine,

elle n'est pas angoissée malgré le fait qu'elle se trouve dans un pays inconnu avec un étranger. Samir. Elle prononce son nom dans l'obscurité, une fois, deux fois. Samir, Samir. Elle le respire, elle le porte. Il est entré dans la chambre. Il s'est approché d'elle dans l'obscurité. Il s'allonge à côté d'elle et pose sa tête sur son ventre. Il prend sa main et la caresse. Le moment est si particulier.

- Ça va ?

- Oui, je voulais te laisser un peu seul avec tes intimes.

- Ici, tu fais ce que tu veux. Je ne te demande rien. Tu es venue, c'est l'essentiel. Je suis content.

Il lui caresse doucement la jambe. Comme elle est sereine ! Presque transparente dans la pénombre. Il embrasse sa main, son avant-bras, son épaule. Il pousse un grognon. Elle est douce et attirante. Il n'a même plus envie de sortir. Il a envie de passer la soirée avec elle.

- Comment fais-tu pour être si calme, si paisible, si calme ? On dirait une madone.

- Je ne fais rien...je ne me fais de souci à propos de rien. Je ne gère pas trop de choses. Ma tête est vide, pas remplie de problèmes. Et puis, il y a la petite voix.

- La petite voix ?

- Oui, la petite voix qui me dit que tout va bien aller même si parfois ça va mal.

- Belle philosophie mon petit cœur. Ta présence me fait de bien. Tu m'apaises.

Célia parle dans un souffle.

- Merci Samir. Merci pour ce voyage. Je n'aime pas trop les trucs gratos. Enfin, je trouverai bien une façon de te repayer.

Samir ne la laisse pas finir.

- Ici, tu es mon invitée Ceyloul. Qu'est-ce que tu racontes me repayer ? S'il te plaît, laisse-moi ce plaisir.

- J'aime ton pays, il me transporte. Il me bouleverse un peu. Il réveille mes sens. Ici, le vent ne souffle pas, il caresse. Au Liban, tout est caresse, tout est attente.

- T'as rien vu encore. Quand on vient la première

fois ici, c'est l'extase. Mes amis européens ou québécois sont souvent sous le charme. Hypnotisés, presque tétanisés. Il y en a même un qui m'a demandé si le Prozac n'était pas naturel au Liban. Ils se taisent un peu. Il hume sa main. Elle caresse ses cheveux. Ils sont si bien. L'instant est magique, bercé de douceur, empreint de volupté. Ils sont ensemble. C'est un miracle.

Célia a une question qui lui brûle les lèvres.

- Tu as souvent emmené des femmes ici ?

Samir pose un doigt sur ses lèvres.

- Célia, je suis tout le temps avec des femmes.

La question n'est pas si j'emmène des femmes, la vraie question c'est ce qu'elles représentent pour moi. Attends, je vais t'expliquer. Il y en a une à Montréal qui est ma régulière, enfin pour la baise pas pour autre chose. Célia sursaute. Il poursuit. — Attends, écoute-moi Célia. Les autres ce n'est rien, c'est une compagnie, c'est du sexe, c'est du plaisir automatique, mécanique. Un mouvement du corps et après rien. Rien ne bouge de l'intérieur, rien.

- Moi, je ne te demande rien.

- Non, mais il faut que tu saches que tu es importante pour moi Célia. À ce stade-ci, je n'ai aucune idée de ce qui va nous arriver, mais quand je suis avec toi...il cherche ses mots. Quand je suis avec toi Célia, j'ai l'impression que tu es en moi...je ne sais pas trop parler de ces choses-là, je ne suis pas habitué. Et toi ?

- Moi, je suis happée par quelque chose de plus fort que moi. Je sens que je vis dans un rêve et que tout est irréel Samir et j'ai un peu peur.

- Peur de quoi ?

- Une peur irraisonnée. Peur de toi, de nous, de ne pas pouvoir me relever. Je ne sais pas, j'ai cette angoisse dans le cœur, ce que je ressens comme émotions depuis que je te connais... C'est bien beau ce que nous vivons ensemble, mais le réveil peut être très dur, je ne sais pas...je n'ai jamais connu un élan pareil envers quelqu'un. C'est tout à fait nouveau et imprévu. Il faut apprivoiser.

Samir se lève, l'enveloppe du regard et se dirige vers la commode. Il ouvre un tiroir. Il revient vers elle avec un sac en velours noir. Il allume la lampe de

chevet. Du sac, il tire un merveilleux collier orné de pierres vertes, il le pose sur sa cuisse. Célia frémit au contact du métal froid. Son regard est amusé, le sien un peu nostalgique. Ensuite, il sort un bracelet dentelé orné de pierres blanches et le place sur l'autre cuisse. Célia admire et caresse du bout des doigts l'or brodé aux motifs de fleurs. Les pierres sont petites et étincelantes.

- C'est incroyable comme c'est lourd, beau et digne comme pièce.

- Tu veux les porter ?

Sa réponse est immédiate.

- Non Samir...je ne les aime pas trop...Il faut que je les aime non ? Ça va directement sur ma peau.

- Ce sont des pièces maîtresses pour moi, des parcours, des moments jalonnés dans le temps. Tiens, j'ai peut-être quelque chose que tu vas aimer.

Célia lui tend le collier et le bracelet. Il remet le tout dans le sac de velours. Il se lève ouvre et ferme des tiroirs et revient vers elle.

Sur le lit, il a déposé une boîte en velours noir. Un H proéminent et doré y est inscrit.

- J'aimerais que tu portes ça ce soir. Je te l'offre. Je sais, à l'avance, que tu vas aimer.

Un peu gênée, Célia ouvre délicatement l'écrin. Sur un fond noir repose une bague. Elle est taillée en or blanc. Elle est éblouissante, énigmatique. Trois pierres blanches irisées taillées en losange forment un cercle autour d'une grosse pierre dodue au milieu. Elle prend toute la place. Elle est étincelante. Célia écarquille les yeux devant tant de grâce voluptueuse. Samir l'observe. Célia la soulève. Le mouvement est circulaire. Les pierres sont unies, entremêlées, taillées à vif, magnifiques et glorieuses. Elle murmure.

- On dirait des glaçons...je n'ai jamais remarqué auparavant combien les pierres pouvaient briller. Que c'est ravissant ! Elles sont unies et séparées, une et plusieurs simultanément. On dirait que cette bague... que cette bague est magique, qu'elle a une âme.

- C'est la bague Promesse. Je ne pensais jamais l'offrir à une femme. Elle dort dans ce tiroir depuis plus de six ans. C'est un prototype que je n'ai

pas développé. Je voulais créer une série de bagues pour des fiançailles. Ce moment unique où on choisit une personne parmi tant d'autres à qui on fait une promesse, pour la vie, pour toujours. Je voulais en faire toute une collection, mais enfin... c'est resté au stade de projet. Il n'a jamais décollé. Voici le prototype. Tu as bien compris. Une pierre unique, entourée de plusieurs, différente. Cela crée un mouvement en solo ou en groupe. Elle cache un petit secret.

Samir, saisit la bague fait glisser ses doigts, presse sur la pierre centrale et la lui tend. Les pierres se sont fondues en un cœur étincelant. Célia a écarquillé les yeux.

- Bravo, c'est tour de magie ?

- Non, c'est de la haute joaillerie Célia. On crée des pièces uniques avec des métaux précieux. Je te l'offre.

Célia a rougi dans l'obscurité. Elle ne sait plus trop quoi dire. Il la prend au dépourvu. Elle décide de prendre ce qu'il vient de dire à la légère.

- Tu m'offres la promesse de quoi, M. Hayek?

Dans la pénombre, les yeux de Samir luisent et revêtent une douceur troublante. Lentement, il remet à sa place une mèche de ses cheveux. Ses doigts s'attardent sur sa joue.

- Promesse Ceyloulou, promesse, tous les espoirs sont permis. Essaie-la. Tu me permets?

Il saisit son annulaire et fait glisser la bague. Elle est parfaite. Elle est imposante, elle brille, elle est belle. Elle prend sa place.

- Elle t'attendait. Je n'ai même pas besoin de l'ajuster. Tu la portes comme une reine.

- Merci, mais je te la rendrai après ton show.

Samir rit à gorge déployée. Il lui caresse la joue. Il se penche un peu, remonte sa main le long de sa cuisse. Il a envie d'elle. Elle est chaude.

- Quand Samir Hayek offre un cadeau mon petit, on ne le lui rend pas et ce n'est pas n'importe quel cadeau. On parle d'une qualité de diamant Top Niveau. Tu ne sais pas encore avec qui tu es mon petit chat. Tu vas voir.

Il se retourne vers elle, lui reprend la main et la

lève vers lui.

- Je t'assure Célia. Ce n'est pas n'importe quelle femme qui peut porter ce genre bijou. Parfois, j'ai des clientes qui paient des milliers de dollars et, sur elles, la pièce est minable. Parfois, il y a des personnes comme toi qui, on dirait, communiquent leur force à la pierre qu'elles portent et le bijou devient flamboyant, presque en fusion totale avec celle qui le porte. C'est très particulier. Cette bague, on dirait que je l'ai créée pour toi avant de te connaître.

Célia soupire. En effet, c'est étrange.

- Je ne sais pas trop...moi Samir je ne suis pas très bijou. Pourtant, j'ai hérité de ma grand-mère de belles pièces, mais je n'arrive jamais à les porter. Elles symbolisent pour moi, une dame, une époque...je ne sens pas que j'en fais partie tout simplement. Tu as peut-être raison, ça doit être une question d'énergie, de coup de foudre, un élan.

La voiture ronronne dans les vieilles rues. Il jubile. C'est la seule Maserati au Liban. Il est fier. Il lui montre la ville de Jounieh à l'ombre des pommiers millénaires. Les restaurants foisonnent au bord de la mer. Atablés sur les terrasses, les gens fument une sorte de pipe munie d'un tuyau et dont la base en eau tourbillonne. Célia se demande c'est quoi. Des pipes d'opium ? Il rit. Il lui explique que c'est le fameux narguilé. Il permet de fumer du tabac aromatisé aux fruits grâce à un charbon. Ensuite la fumée est refroidie en passant à travers de l'eau. C'est un peu compliqué à expliquer et plus facile à essayer. Il va lui en commander un tout à l'heure. Elle va l'essayer. C'est sensuel et oriental fumer le narguilé.

Les lumières brillent devant la mer. L'odeur des grillades leur chatouille les narines. L'air marin a envahi l'auto. Ils rient tous les deux. Il a allumé la radio. Une musique aigrette et animée enveloppe Célia. Elle ferme les yeux. Il l'observe.

- J'aime bien la musique orientale. Ça me fait rêver. Approche-toi Célia, approche-toi de moi.

Elle se colle à lui. Il la serre fort. Il conduit d'une seule main, très nerveusement.

- Tu es contente ? Tu as envie de conduire ? Je

te la laisse, ma Gran Cabrio. Habituellement strictement défendu d'y toucher. Mais, toi. Toi, personne n'est comme toi.

Célia hoche la tête et éclate de rire. Elle ? Conduire, ce machin suffocant et nerveux ? Surtout pas au Liban.

La musique est joyeuse. Il lui explique que toutes les chansons arabes chantent des amours impossibles. Les plus classiques sont chantées en égyptien, car c'est la langue du *Tarab*. Ce terme veut dire que tu t'imprègnes de la musique. Célia l'écoute fascinée, suspendue à ses explications. Ici, dans cette région du monde tout est passionné. Elle adore.

Ils arrêtent aux portes d'un énorme complexe, au bord de l'eau. L'immeuble blanc s'élanche vers le ciel. Tout autour, des palmiers, des ponts de lumière accueillent les visiteurs. Tout d'un coup, toutes les lumières s'éteignent. Ils sont plongés dans le noir. Devant sa surprise, Samir lui explique que l'électricité fait souvent défaut au Liban et que dans quelques secondes les moteurs des générateurs vont démarrer. En effet, pendant qu'il parle, toutes les lumières se rallument.

- Ici, c'est un hôtel, un club de top niveau. On dîne avec des amis et des clients.

- Il est déjà dix heures du soir. C'est commun à cette heure-ci ?

- Absolument, au Liban.

- Et ces gens, ils travaillent ?

- Oui bien sûr ! Comme tout le monde, à partir de neuf heures.

Célia rit. Comme on est loin de Montréal.

Les gens connaissent Samir et accourent dès qu'il apparaît. Il distribue des accolades et des poignées de main à tout le monde. C'est à peine si on remarque la jeune femme qui l'accompagne. Ses cheveux sont encore mouillés et elle porte très discrètement une petite robe noire avec des ballerines. Par contre, quand elle sourit, elle attire tous les regards. On dirait que c'est le printemps, que la neige fond et que les ruisseaux coulent.

Il lui tient la main. Ils sont attendus à une table.

Ils traversent un étroit sentier de pierres bordé de fleurs. On sent l'odeur de la mer et on entend son doux clapotement. Célia doit se pincer. Se trouve-t-elle vraiment dans ce pays, Liban, qu'elle a tant de fois vu à la télé ? On ne montrait que des quartiers minables, des cadavres, des bombardements, des femmes et des enfants qui hurlent dans les décombres.

- C'est absolument ravissant, Samir.

- C'est un pays merveilleux...bercé par les dieux.

C'est un pays magique.

- Pourquoi tu ne vis pas ici ?

- Je ne peux plus. Je ne sais pas, il faut que je bouge et puis je n'ai pas d'attaches. On dirait que je ne me sens nulle part chez moi. Bref, ça tue ma mère. Elle me le reproche chaque fois. Il lui fait un clin d'œil. Célia est amusée.

- Ta mère ? C'est drôle, enfin à ton âge !

Samir fait un geste flou avec sa main.

- Oui, ici, pour la maman libanaise, tant que tu n'es pas marié tu es encore un enfant.

Ils éclatent de rire en même temps. Ils sont arrivés au bas de la côte, déambulant, légers et insouciant. Il lui serre la main. Il adore son rire, sa manière si détachée de simplement être. Des tentes sont dressées. Samir la présente à ses amis ou à ses clients, elle ne sait plus. Les noms déferlent dans sa tête, Georges, Nazih, Karim et Laura, Rania, Leina et Myrna. Elle serre des mains, prononce quelques mots, hoche la tête, esquisse un sourire.

Les femmes sont incroyablement belles. On dirait des sirènes. Un incroyable souci de l'esthétisme et de la perfection. Elles ont des peaux satinées et bronzées. Elles arborent un maquillage savant à peine visible. Leurs cheveux sont bien soignés et leurs habits méticuleusement bien coupés. Célia admire les couleurs vives et moulantes dont elles sont vêtues. Elle ne peut s'empêcher de remarquer les talons vertigineux. On dirait des poupées. Elles la toisent, l'observent, lui parlent poliment. Elle perçoit une certaine surprise dans leur regard, surprise teintée de dédain devant son look trop simple. Elles doivent sûrement se demander qui est cette petite insignifiante avec le grand Samir, le riche

Samir, le généreux Samir. Les hommes sont gentils, certains sont rondouillards, mais très souriants.

Ici, les gens s'expriment avec un accent français impeccable. Une autre découverte. La voisine de Célia bombe un décolleté sulfureux où vient se loger un très beau collier de pierres turquoises. Elle ne peut s'empêcher de se laisser hypnotiser par la paire de seins glorieux qui lui sautent au visage. Samir qui l'épie en parlant aux autres est amusé par sa réaction. Il se penche vers elle et lui chuchote.

- Elles sont toutes entièrement refaites. Toi, tu es vraie.

Elle ne dit rien et se contente de goûter au taboulé.

- Je n'ai jamais soupçonné que le Liban puisse être si sophistiqué. Tu sais, avec tout ce qu'on voit comme images à la télé ...

- Ah ! C'est un bijou, un trésor caché, si seulement on nous donnait la paix !

- Non, vraiment quelle qualité dans le service et ces femmes et ces hommes si raffinés. Tout le monde parle si bien français. Tu dis nous donc tu te considères Libanais ?

Samir commande un narguilé aux pommes. Célia s'initie. Le tabac est fort, légèrement aromatisé. Ils se partagent le tuyau. Elle a la tête qui tourne un peu. Il lui sourit. Il la mange avec ses yeux. Il est si content qu'elle soit ici avec lui.

La soirée se déroule agréablement. Célia échange des banalités. Elle rit beaucoup. La conversation est légère, piquante, ponctuée de blagues. Le chef arrive et présente le choix de viande et de poisson. Il parle exclusivement à Samir. Il y a environ trente petits plats sur la table. Samir lui explique que c'est le *Mezzé* libanais, un peu comme les tapas en Espagne, une variété de petits plats assaisonnés. Célia goûte au fromage de chèvre arrosé d'huile d'olive, à la salade d'aubergine décorée de grenadines et aux betteraves mélangées à de la roquette. Elle adore le *Fatoush* qu'elle ne connaissait pas et que l'on mange avec du pain grillé. Samir lui fait goûter le steak tartare badigeonné d'une sauce à l'ail. Succulent. Les saveurs

sont exquises.

Elle a trop mangé. Elle le supplie d'arrêter. Il continue de lui préparer des petites bouchées. Il lui fait boire un alcool anisé. Ils boivent du même verre. Ils rient très fort tous les deux. Amusée, Célia a remarqué que les serveurs attendent qu'ils aient déposé leur verre. À peine vide, hop en un tour, il leur remplace par un rempli. Cela prend une seconde. Elle commence à avoir la tête qui tourne beaucoup.

Samir discute avec sa voisine de la différence entre le platine et l'or gris lorsque l'on sert un diamant. Célia essaie de parler politique libanaise avec son voisin. Que c'est compliqué ! Elle pouffe de rire. Il lui demande c'est quoi son plan pour le Liban. Célia rit encore plus fort. Plan ? Quel plan ? Elle n'a aucun plan ni pour le Liban ni pour la vie. Il la regarde étonné, à son grand amusement.

Sa robe est devenue si tendue. Mais comment ne pas s'empêcher de goûter à tous ces petits plats ? Tout est délicieusement préparé, présenté et décoré avec de la menthe, du thym frais et du persil. Comment résister ? Elle prend des notes dans sa tête. Elle profite de l'arrivée des desserts et d'une petite trêve pour s'esquiver vers la mer. C'est à son tour. De l'autre côté de la table, elle fait un clin d'œil à Samir. Elle glisse, leste et légère sur le gazon. Elle arrive devant une barrière. La mer s'étale devant ses yeux. Il y a de gros rochers blancs et elle entend les vagues s'élaner et mourir.

Depuis qu'elle est au Liban, la mer la berce et l'entoure. Elle retrouve sa Méditerranée, celle de son enfance, celle de la Côte d'Azur, mais, de ce côté-ci, on dirait qu'elle est plus sensuelle, plus folle. Orientale. De loin, elle admire le complexe. Le spectacle est féérique. On dirait que le restaurant est suspendu entre la montagne et la mer. Au loin, à sa gauche, brillent des lumières et on devine la côte qui s'étend. Le vent caresse son visage. Instinctivement, elle ferme les yeux. Que de douceur dans l'air. Une main se pose sur son épaule. Elle ne sursaute pas.

- C'est Beyrouth, là-bas.

Samir est arrivé derrière elle. Il chuchote,

tellement le moment est grave et beau.

- Tu me suis ?

Il se colle immédiatement à elle. Son corps épouse parfaitement le sien. Il se presse contre elle. Elle sent son haleine anisée. Il a un peu chaud. Sa sueur est acide.

- Oui, je te suis, je te surveille.

Il l'embrasse dans le cou, elle sent le jasmin et il l'entoure de ses bras. Il l'enferme contre lui. Le désir rampe.

- Je te sens Libanaise. Depuis que tu es ici, tu as changé. On dirait que tu marches à tâtons, que tu te réveilles. J'aime te regarder, en fait je n'arrive pas à détacher mes yeux de toi. C'est fou....

Célia est bercée par sa voix. Elle parle à voix basse.

- Ton pays ressemble beaucoup à ma ville natale, Antibes sur la Côte d'Azur, en France. Ton pays est beau et enivrant. J'aime. Des souvenirs me reviennent... l'enfance, c'est si profondément enfoui en nous. C'est fort. On dirait que...

Sa voix tremble. Des larmes coulent sur sa joue. Sur les doigts de Samir, coule un liquide chaud et salé.

- Chou *habibi* ? Que se passe-t-il ?

- Rien, c'est l'émotion et le manque de sommeil, et ce sentiment de me sentir...chez moi avec un homme inconnu dans un pays inconnu. Tu sais je ne suis pas trop habituée à tout ça moi... Enfin...je suis encore fragile.

- Moi aussi je ne comprends pas trop ce qui m'arrive depuis que tu es avec moi, mais...je ne me suis jamais senti aussi puissant, aussi ...il cherche le mot...heureux. C'est inexplicable. Un bonheur fou.

Célia chuchote.

- Qu'est-ce ça veut dire abi, abibi ?

- *Habibi* avec un H. Célia. Ça veut dire... mon chéri et aussi... mon amour.

Ils restent silencieux tous les deux. Lui, l'encerclant par en arrière et elle se balançant tranquillement. Il respire ses cheveux. Il respire encore. Son odeur au Liban est un peu différente, ambrée. Au loin, une musique joyeuse fuse et s'élance vers le ciel.

Le silence éclate en mille morceaux. Célia et Samir ouvrent les yeux. Un rythme se forme, les gens se lèvent pour danser. Ils battent la terre avec leurs pieds et s'élancent haut dans le ciel. Leurs mains sont liées et ils ont formé un cercle. Le mouvement lascif des femmes, elles bougent leurs hanches et font virevolter un petit mouchoir avec leur main. Célia et Samir regardent amusés le spectacle des jeunes et des moins jeunes qui s'agitent sur la piste.

- Ils vont danser jusqu'au matin. Voilà, c'est parti.

- Et toi, tu ne dances pas ?

Il s'étire, la prend par la main et la tire vers lui.

- Parfois, de moins en moins récemment. En fait, je danse plus à Montréal qu'ici. Ce soir, j'ai sommeil. Cette nuit, je veux dormir à côté de toi, rugit-il.

Samir est nerveux au volant. Il n'arrête pas de bâiller. Il prend un virage trop brutalement. Ses yeux sont moqueurs, son ton arrogant.

- Ici, au Liban, c'est le chaos total; je peux faire ce que je veux. Tout est permis.

- Décidément, je suis en de très bonnes mains. Célia sourit dans l'obscurité. Mais je me sens en sécurité avec toi, aussi cocasse que cela puisse paraître.

Ils rient ensemble. Dans leurs yeux, la fatigue ne peut guère dissimuler la tendresse.

Cette nuit-là, dans la chambre noire, les fenêtres sont grandes ouvertes. Le vent soulève les rideaux. Au loin, la mer chante délicatement. Célia entend le palmier étendre ses feuilles vers le ciel.

La maison est imperturbable. La nuit, elle est différente, empreinte de sérénité. On dirait qu'elle s'est fermée comme une fleur. Célia a perdu toute envie de dormir. Samir se sert un whisky. C'est fou, il n'arrête jamais. Elle n'en boit jamais. C'est amer. C'est sa première nuit au Liban. Elle le regarde.

Samir la touche très doucement et très tendrement presque respectueusement. Ils sont nus tous les deux. Pour la première fois, il explore son corps. Elle a des hanches voluptueuses, un ventre ferme et rond, des cuisses tendues et des fesses arrondies. Il

aime surtout sa poitrine généreuse. Habillée, elle fait adolescente, effacée. Nue, elle est très charnelle. Il la touche en l'effleurant. Il caresse ses épaules, la douceur de son sein, le rosé de ses mamelons. Elle est pleine, sensuelle, femelle. Il aime. Il aime tout en elle.

À son tour, elle passe ses mains sur son dos, s'attarde sur ses épaules, mais évite son sexe. Elle est heureuse d'être près de lui, de pouvoir le toucher. Ses épaules sont larges, ses bras forts. C'est différent des fois précédentes. C'est la première fois qu'ils prennent le temps de se caresser. Entre eux jaillit l'excitation après chaque mouvement et le feu commence à circuler. Dans son cœur, Célia sent poindre la pulsion de l'amour. Entre ses jambes le battement s'intensifie.

Elle aime la courbe de son ventre. Elle adore promener ses doigts dans la touffe de poils qui orne son torse. Elle voit la veine qui bat dans son cou. Elle y appose longtemps ses lèvres. Elle se réfugie sur sa poitrine pour entendre son cœur battre sourdement. D'elle et pour elle. Il n'a pas besoin de parler. Elle comprend. La tension érotique entre eux est électrique. Il voit bien qu'elle est un peu maladroite. Il est si souvent avec des expertes du sexe. Il se laisse porter par leur énergie à tous les deux. Il lui demande de le prendre dans sa bouche, elle ne répond pas et détourne la tête.

- Je n'ai pas ton expérience Samir.

- Mon petit, ça n'a rien à voir avec l'expérience Célia, le désir c'est toute l'expérience dont tu as besoin... Le désir, le vrai, celui qui ne ment pas, celui qui circule dans notre sang comme le feu. C'est devenu si rare. Avec toi, on dirait que c'est magique. Dès que je pose les mains sur toi, le tourbillon démarre. Le merveilleux tourbillon du désir, de la vie, Ceyloul. Il n'y a pas une pilule, une drogue, un drink qui peut provoquer ce que tu provoques en moi.

Ses yeux brillent du désir fou qu'il a d'elle en ce moment. Quand il prononce ces mots, Célia se sent transpercée par un violent frisson. Tout son corps se tend, se dresse vers lui. Elle s'agenouille, le prend lentement dans sa bouche. Il est entièrement érigé, fier et lisse comme un bambou. Il la regarde les yeux en feu, mi-clos. Il domine comme il aime dominer; en

écrasant. Samir commence à respirer vite. Elle est à genoux devant lui et son dos commence à valser. Ses lèvres sont légères, sa bouche chaude. Il bouge un peu. Il lui tire les cheveux et lui tient la tête dans ses mains. Célia sent se répandre en elle la lave brûlante. Son ventre flambe. Il la guide doucement et lui indique le rythme qu'elle doit suivre. Quand il lui parle, sa voix est crispée, tendue.

- Regarde-nous, regarde-nous, Célia.

Ils se regardent dans le miroir devant le lit. Elle, à genoux la bouche pleine de lui, les hanches en train de tanguer; lui, debout, lui tenant la tête. C'est presque une agonie que de se retenir. Célia ne s'est jamais vue de cette manière. Elle aime le reflet que le miroir lui renvoie. Celui d'une femme, d'une courtisane, d'une maîtresse. Elle aime l'expression qui brille dans ses propres yeux. Lubrique, affamée, tendue et lascive. Elle aime son corps au reflet laiteux qui ondule. Tendrement, il lui dégage le visage et la couche sur le lit. Elle n'est plus qu'attente et vibrations. Leurs regards sont unis, indivisibles. Avant de la pénétrer, il est déjà en elle. Complètement. Il lui entrouvre ses cuisses tremblantes. Il y enfouit sa tête.

Ça fait longtemps qu'il n'a pas goûté à une femme. Son sexe est une forêt dans laquelle il s'enfonce. Il est ouvert, offert, doux, caché, profond, sucré et amer. Une vallée enchantée. Elle bouge ses hanches et ne peut s'empêcher de soupirer. Samir perd la tête. Il pénètre son antre sacré. Il la mange comme un fruit. Il la savoure lentement, voluptueusement, comme une fleur. Elle est salée. Célia se sent dévorée, parcourue voluptueusement par des lèvres avides et pénétrantes. Une langue exigeante. Elle se retient pour ne pas crier, mais n'y parvient pas. Elle qui est si réservée, si pudique en amour, la voilà livrée, ouverte, inondée de caresses. Elle soupire, elle hurle. Elle coule à flots. Il boit. Il respire de plus en plus vite. Il lui murmure :

- Avec toi Célia, c'est nouveau, j'ai envie de faire l'amour, de te faire l'amour, pas de baiser. Avec toi, je ne suis plus un robot, avec toi je sens, je vibre. Avec toi, je veux devenir une personne. Toi et moi : un souffle, un

corps, un cri.

Elle a envie de lui, tout de suite en elle. Elle le supplie. Cette odeur qu'elle respire sur ses lèvres, c'est la sienne, c'est la leur. Il la laisse attendre un peu. Il ne finit pas d'explorer ce corps qui s'embrase sous ses caresses, ces seins qui se dressent, ces cuisses qui s'ouvrent et cette ouverture libidineuse et voluptueuse qui n'attend que lui, qui est à lui. Lorsqu'il entre en elle, elle pousse un cri et il lit la merveilleuse tension du plaisir dans ses yeux. Elle s'agrippe à ses épaules. Il est sur elle, il la possède. Il bouge doucement. Il la regarde. Elle n'a pas fermé les yeux cette fois-ci. Ils se fusionnent corps contre corps, yeux dans les yeux. Elle va exploser, elle est prête. Il la tient fermement dans ses bras.

Célia sent les spasmes dans son bas-ventre démarrer doucement et ensuite s'accélérer. Elle gémit contre sa bouche lorsqu'une vague de plaisir la transperce et l'irradie des pieds jusqu'à la tête. Elle le laisse la sentir et la regarder en train de se tordre, de savourer ce plaisir qu'il lui donne. Il est si ému de cette union, il est si attentif à ce qu'elle ressent qu'à son tour il se laisse aller. Il crie contre son épaule. Il la mord sans s'en rendre compte. Une tache rouge sang. Il jouit en spasmes qui le transportent. Les pulsations d'un puissant orgasme le secouent. C'est merveilleux le plaisir envoûtant et convulsif qu'elle lui donne. C'est éblouissant leur plaisir à tous les deux. Cette énergie, ce courant qui les relie et les transfigure.

Célia vacille sous son poids. Elle est tout engourdie, éblouie par ce que son corps lui révèle : un bouquet de sensations, un torrent de plaisir, un axe de jouissance. Elle en veut encore. Elle guide sa main, ses doigts. Elle n'a plus de pudeur. Elle écarte ses jambes. Son corps lui parle. Elle crie de nouveau. Il la tient. Il la suit.

Au loin, on entend le bruissement du palmier. On dirait que l'odeur particulière des gardénias a envahi soudainement la chambre après leurs ébats. Ils sont terrassés. Ils flottent. Il est couché sur son ventre. Elle sue. Elle est encore ardente.

- Célia Carnoldi ...

Elle arrive à peine à balbutier :

- Oui.

- Je t'ai dans la tête, je t'ai dans le corps, dans le sang...qui es-tu ?

- Et toi, qui es-tu ? On dirait que nos corps se reconnaissent, nos âmes se parlent, je n'ai jamais vécu quelque chose d'aussi unique, d'aussi sublime. On dirait que je te connais depuis longtemps, on dirait que je te retrouve.

Elle n'arrive pas à finir sa phrase, des sanglots lui montent à la gorge.

Il ne sait pas quoi dire, quoi faire. Il la prend maladroitement dans ses bras. Elle poursuit.

- C'est ridicule cette marée de sentiments, alors que...

- Alors que...

- On se connaît à peine, on est si différents, si ...

- Et alors ? Célia, je n'ai jamais désiré une femme comme je te désire, je n'ai jamais senti le manque comme lorsque tu n'es pas à côté de moi. Je suis heureux, je suis vivant avec toi Célia. Je veux que ça dure. Je suis prêt à m'engager dans une relation et à t'être fidèle Célia. Pour la première fois, j'entrevois une relation et non pas une partie de jambes en l'air...pour la première fois Célia. Regarde-moi Célia. Pour la première fois, tu fais couler mon sang, tu fais battre mon cœur. Avec ton regard Célia, tu m'as redonné la vie. De dedans. Tout vient de dedans. D'ici. Il prend sa main et la pose sur sa poitrine.

- Samir.

- Célia. Au début, je pensais que c'était physique, maintenant, je me rends compte que ça vient de l'intérieur de tous les pores de mon corps, mon amour. J'en suis renversé. Tu as parlé d'âme, je n'y crois pas trop, mais il y a quelque chose qui bouge en moi. J'ai presque honte de l'avouer tellement c'est imprévu, mais c'est de l'amour.

- Samir, Samir. Ses doigts jouent dans ses cheveux. Samir, je suis remplie de toi. Ce sentiment est si fort mon amour, mais moi...moi je suis encore fragile, je le sens, je sors d'une histoire de cinq ans,

d'un épuisement professionnel, je viens de me retrouver...je ne sais plus. Et toutes ces émotions, c'est épuisant parfois, ça me vide. On dirait que je n'ai plus d'énergie.....

- Mais oui, tu en as plein, c'est le voyage, le décalage...ne t'en fais pas ma Ceyloul. J'aime que tu me parles. On va trouver une solution. L'essentiel c'est qu'on soit ensemble, non ?

- C'est vrai, tu as raison. Tu me rends si femme, si comblée, c'est comme une drogue, ça me transporte, ça m'élève... mais en même temps c'est si intense que j'ai peur...j'ai peur pour après...

- Après quoi ?

Célia a la voix entrecoupée.

- J'ai peur d'être si heureuse, si comblée et après...après plus rien, sans toi je ne pourrai pas...c'est trop beau...

Samir la prend dans ses bras. Il la berce un peu.

- Ce n'est pas ton genre d'avoir peur Ceyloul. Ce n'est pas ton genre. Tu possèdes cette merveilleuse capacité de t'émerveiller. Concentre-toi là-dessus. Ne laisse pas la peur envahir ton espace. Elle est si sournoise et si mesquine la peur. La peur, ce n'est pas pour nous Ceyloul. Laisse-la de côté. Elle n'est pas pour nous.

En parlant, il lui caresse doucement le cou, les épaules. Il lui gratouille le dos. Elle est sa femme, sa maîtresse, sa reine, sa sultane. Sous ses mains, il sent qu'elle se détend un peu. Célia s'endort dans ses bras, éperdue, le corps encore palpitant. Elle est bercée par le nous qu'il a prononcé.

Samir n'arrive pas à trouver le sommeil. Il allume machinalement la télévision, se sert un whisky et revient dans la chambre. Elle dort sur le ventre et lui offre son dos blanc. Ses cheveux lui couvrent une partie des épaules. Elle dort paisiblement. Il la regarde. Putain, il l'aime. Putain, quelle histoire imprévue !

Il boit. Il avale le liquide orangé. Cette petite, on dirait que quelqu'un le lui a infusée dans le sang, directement dans les veines. Cela fait des années qu'il ne s'est pas senti si allumé, si énergique. Cela fait des années qu'il n'a pas eu envie de faire l'amour comme il

le lui a fait, avec passion, presque en état d'ivresse, en transe. Il se sent jubiler. Il sent l'énergie circuler dans tout son corps comme un soleil orangé.

Il va dans son bureau, se sert un autre whisky. Ses mains fourmillent, sa tête bourdonne. Il est trois heures du matin. Il choisit un disque de Feyrouz: c'est une musique traditionnelle folklorique libanaise. Les chansons d'avant la guerre, les chansons de l'adolescence. C'est une grande dame de la musique. Il ouvre un tiroir et en sort un calepin et des crayons de couleur. Il s'installe devant sa table et allume la lampe de chevet. Sur ses doigts, sur ses lèvres, sur sa main l'odeur de Célia le transporte. Il adore cette odeur musquée, forte et envoûtante. Cette nuit, elle était plus forte que d'habitude. Il sourit. Habituellement, il demande aux filles de se laver deux fois. Il déteste l'odeur de leur corps et surtout de leur sexe; ça lui donne envie de vomir. De Célia, tout est bon, incompréhensible, inexplicable.

Spontanément, il commence à dessiner. Cela fait des années qu'il n'a pas touché au crayon. Maintenant, ce sont les jeunes stylistes qui lui soumettent des propositions. Cela fait une belle éternité qu'il n'a pas éprouvé cette envie viscérale de sentir, d'imaginer et de créer. Il repense à Célia, à son premier regard, à son sourire. Il se souvient de leur premier contact dans l'avion. La chanson est belle. Il vibre. Il boit encore quelques gorgées. Il commence par un croquis. Le crayon se crispe et épouse les courbes. Il trace nerveusement les traits. Il efface et recommence. Devant ses yeux se dessine un collier avec des grappes de cerises. Il sent l'énergie dans ses doigts, son esprit est enflammé. Il a une belle vision. Devant ses yeux se profilent le dos, la peau, la courbe du sein de Célia.

Il retrouve son doigté, sa passion. Les détails se précisent. Il est heureux. Il frétille, il conçoit. Le collier est entièrement monté de marquises de diamants ornées d'une série de paires de cerises rouge grenat arborant une tige verte en émeraude. La courbe est sensuelle, comme pour rappeler le bombé d'une hanche, le pourtour d'un sein. Il arrache la page et la met de côté. Il lisse le papier crème sous ses doigts

impatiens. Il tambourine et ferme les yeux. L'image se précise. Il dessine un pendentif double cerise, mais ajoute des diamants bruns sur le côté de la tige. La chaîne est fine, il rajoute des petites cerises à chaque intervalle de cinq centimètres. Il dessine le profil d'une femme et ensuite un autre. Deux séries de boucles d'oreilles se forment, pulpeuses et sensuelles. Une paire simple et une autre pour le soir : opulente et charnelle, en grappe de diamants et de rubis. Finalement, il esquisse deux types de bagues. Une, surmontée d'une cerise sur or jaune et une autre sertie de diamants, de rubis et d'émeraudes. C'est une vraie collection. Au bas de la page, il signe *Célia, à la passion, à la vie*. Il a tellement pressé sur son crayon que ce dernier se brise en deux lorsqu'il signe. Samir bâille, termine son verre. Il jubile. Il est vivant. Il exulte.

Célia dort profondément. Il s'allonge à côté d'elle. Il dégage ses cheveux. Elle est sereine, elle bouge un peu et se retourne vers lui. Sa peau est satinée. Le jour se lève. Il ferme les yeux et s'endort tout de suite.

## 9. L'autre

Célia plonge dans l'eau. Elle est glacée. Sa peau en est entièrement revigorée. Elle a découvert la piscine ce matin, de l'autre côté de la maison. Elle est propre, scintillante, fraîche et salée.

Samir dort encore. Comme il n'y a personne et qu'elle n'a pas de maillot dans ses bagages, elle nage en slip. Le mouvement la réveille. Le décalage horaire, la soirée d'hier, tout l'alcool qu'elle a englouti depuis qu'elle est avec lui s'estompent à chaque mouvement. À chaque battement vigoureux des pieds, les émotions virevoltent dans sa tête. Comment arriver à dominer tous ces élans ? Comment gérer ce courant de nouvelles sensations ?

En se réveillant, elle a trouvé à son chevet le croquis d'un splendide collier dessiné minutieusement et regroupant environ dix paires de cerises. Elles sont simplement magnifiques : bombées, ourlées, regorgeant de sensualité à peine retenue. Sur un autre feuillet, elle a découvert celui de boucles d'oreilles, d'une bague et d'un pendentif. Les cerises sont merveilleusement dessinées et agencées de pierres dont elle ne connaît pas le nom. Il se dégage de ces dessins un parfum de sensualité et de ravissement. Au bas, la signature. Elle lit : *Célia, à la passion, à la vie*. Elle frissonne. Elle caresse doucement le papier en pensant à cette première rencontre dans l'avion et à ce premier contact. Il a dessiné une collection entière. C'est vraiment extraordinaire. Il a créé.

Elle le regarde dormir. Il est nu sous les draps. Il est beau avec sa peau basanée, ses cheveux bouclés. Elle touche son épaule. Elle l'aime. Il dort profondément. Elle le sait maintenant, ce sentiment contre lequel elle se débat depuis le début, c'est l'amour, le vrai, le fort, l'intense, le foudroyant, l'inattendu, l'illogique. Celui qui n'obéit à aucune loi, celui qui assouvit, celui qui nourrit, celui qui la fait ployer, celui qui gouverne. Elle effleure machinalement un gros grain de beauté sur sa joue. Mille questions se pressent dans sa tête. Elle ne veut pas y répondre. Elle préfère vivre le moment. Célia sort de la chambre sur la pointe des

pieds. Elle a envie d'être un peu seule.

Elle n'arrive pas trop à croire ce qui lui arrive. Tout va si vite. Elle repense à l'étreinte de la veille avec des frissons. Elle ne s'est jamais sentie en si parfaite harmonie avec son corps. Machinalement, ses pensées voguent vers Yann. Avec lui, il y avait une belle complicité, un élan au début, certes, mais jamais cette fusion totale, cette folie des sens. Jamais ce désir fracassant, ce plaisir enivrant, envoûtant, obsédant et si complet. Jusqu'à maintenant, elle ne s'était jamais souciée de sa vie sexuelle. C'était banal et routinier, ce n'était pas une priorité. La voilà, en l'espace d'une semaine, devenue un arbre qui vibre, des branches jusqu'aux racines les plus profondes.

Célia frissonne et sort de l'eau. Elle se couche sur son dos et offre son corps aux rayons du soleil. L'air est suspendu sur la falaise. Le palmier est immobile par cette matinée glorieuse. Célia se prélasse langoureusement. La vue qui s'offre à elle l'enveloppe de quiétude et de sérénité. La mer est à ses pieds bleue et verte selon le vent qui la caresse. Il y a des rochers rouges qui narguent la montagne. Le paradis.

Lamia arrive discrètement avec un café et un plateau de croissants. Célia lui sourit et encore une fois se sent toute gênée d'être servie de cette façon. En peignoir, Célia déguste de délicieux croissants au thym et boit un jus d'orange fraîchement pressé. Quel bonheur de se trouver dans ce pays.

Hier, machinalement, en ouvrant le placard de la chambre d'amis, elle a trouvé une foule de vêtements féminins. Des maillots, des peignoirs, des robes du soir. Ils doivent appartenir à celle qui est venue avant elle ou celle qui est régulière. Il est entouré de femmes. Quel poids a-t-elle ? Elle ne le connaît même pas. Doit-elle lui faire confiance ?

Elle compose le numéro de sa mère qui est complètement affolée d'apprendre qu'elle est au Liban avec un inconnu. Célia a beau lui expliquer qu'elle le connaît bien. Sa mère hurle au téléphone. Les attentats, les bombes. Il va peut-être la kidnapper ou l'empêcher de quitter le pays. Célia raccroche en prétextant que le signal ne capte pas.

Sa mère a toujours le don de la contredire. Sacrée Claude. Elle a toujours peur et s'inquiète pour rien. Peut-être qu'elle a raison. Peut-être qu'elle devrait être plus prudente. Mais qui veut écouter sa raison quand le cœur frétille et que le corps palpite ? Elle a toujours été raisonnable, elle a toujours fait ce que l'on attendait d'elle. Maintenant, elle n'obéit qu'à une seule loi, celle du cœur, de son intuition.

Célia replonge dans l'eau. Elle nage vite et vigoureusement. Elle sent tous ses muscles se déployer. Quand elle émerge, une dame la dévisage. Ses yeux glissent sur ses seins sous l'eau. Célia se sent rougir devant le regard insistant, presque allumé. On dirait celui d'un homme. Elle se demande depuis combien de temps elle est là à la regarder nager sous l'eau. Elle est grande, d'un certain âge. Derrière ses lunettes, son regard est amusé, surpris. Elle parle la première.

- Bonjour.

- Bonjour, vous êtes ?

- Je suis une amie de Samir, enfin, mon nom est Célia.

- Enchantée. Je suis Myrna, la sœur de Samir, et elle poursuit :

- Avez-vous besoin de votre peignoir ?

Relevant son regard, Célia répond par la négative et sort de la piscine ruisselante d'eau devant le regard mi-ébahi, mi-admiratif de Myrna. Depuis qu'elle fait l'amour avec autant de fougue, elle se sent si sûre d'elle et de son corps. Il bouge, il est beau, il est ivre de caresses. Elle en est fière.

Myrna s'est installée sur une chaise longue, en face de Célia qui prend son peignoir et se sèche tranquillement. Elle semble avoir environ cinquante ou soixante ans. Célia n'arrive pas à lui donner un âge. Elle est bien ronde. Elle ne ressemble pas du tout à Samir. Elle a la peau très claire et des cheveux blonds coupés courts. Elle doit ressembler au père. Myrna se demande ce que Samir a ramené cette fois-ci. Une fois c'est une Polonaise, une fois une Russe, parfois des Égyptiennes. Elle parle rarement à ses copines, car elles disparaissent très vite. Célia se tourne vers elle.

- J'ai rencontré votre mère et votre sœur Nayla hier. Vous habitez toutes au Liban ?

- Oui, depuis environ dix ans. Avant, nous étions au Canada. La guerre finie, ou du moins en trêve, on ne sait pas par quel miracle nous sommes revenues au Liban. C'est comme si nous ne l'avions jamais quitté. Il faut dire que ma mère est plus heureuse ici. Elle est dans son élément, car elle ne parle pas bien le français ni l'anglais.

- Et Montréal ne vous manque pas trop ?

- Après avoir vécu dans les deux pays, j'ai pu constater que le Liban est le pays de nos émotions, le Canada celui de la raison...c'est un peu comme si j'étais mariée à un homme bien et que je suis amoureuse d'un voyou...

Célia éclate de rire ! Myrna amusée continue.

- La vie n'est pas fatigante ici et le climat est merveilleux comme vous pouvez le constater. Il fait beau tous les jours. On vit toutes agréablement, confortablement. Ceci dit en mettant en sus la situation politique. Quand on rentre au Liban, après des années à l'étranger, c'est la mémoire endormie qui se réveille. On renoue rapidement avec le pays comme si l'exil n'a jamais existé. On se retrouve. Et vous Célia ?

- Oh! Moi, c'est un peu particulier. Je suis Française il est vrai, mais je ne suis pas trop fidèle à mon pays comme vous l'êtes au vôtre. Je vis au Canada depuis huit ans. J'ai fait un programme d'échange lorsque j'étais étudiante et j'ai adoré Montréal. J'ai voulu y élire domicile pendant un temps et... voilà, le temps a passé. Mais je dois avouer que ça ne fait que deux jours que je suis au Liban et je m'y attache déjà beaucoup. C'est comme une fusion. Je suis en proie à beaucoup d'émotions depuis que je suis ici. Je trouve la nature très belle, touchante, presque sensuelle.

Myrna la regarde parler en admirant son long cou, ses belles mains, ses yeux qui s'animent. Elle ne la trouve pas particulièrement belle, mais elle a un charme fou dont elle n'est pas consciente. Sa simplicité est déconcertante. Aucun bijou n'orne ses mains ni son cou, aucun maquillage. Elle est parfaitement naturelle

sans aucun artifice.

-Myrna !

Samir les surprend toutes les deux. C'est avec beaucoup d'affection qu'il accueille sa sœur et que celle-ci l'embrasse. Célia remarque tout de suite leur complicité. Cette façon de se comprendre à demi-mot, de ne pas terminer les phrases, de se regarder profondément dans les yeux. Ils se complètent parfaitement. Ils sont liés. Frère et sœur.

Célia s'esquive pour aller se rhabiller. En courant sur les pierres chaudes, elle sent dans son dos le regard de Myrna la suivre et la transpercer.

La matinée paresse. Ils dégustent ensemble de délicieuses galettes au thym avec des tomates et de la menthe. Lamia apporte du café et des fruits et un pudding blanc au riz que Myrna a préparé. Il est couvert d'une sauce rosée. Célia apprend que c'est une confiture de pétales de roses. Elle mange et goûte à tout. À chaque bouchée, elle s'exclame : Miam... super... délicieux !

Elle se plaint de grossir en riant. Depuis qu'elle est au Liban, c'est bouffe sans arrêt. Samir la couve du regard, la prend dans ses bras, lui embrasse la main. Il lui prépare des petites bouchées. Myrna est surprise par tant d'attentions. Elle n'a jamais vu son frère se comporter de la sorte avec une femme. Elle le trouve détendu, souriant, rajeuni. Elle trouve Célia troublante, resplendissante. Autour d'eux flotte un halo de bonheur. Habituellement, il lui présente des petites poupées tirées à quatre épingles qui ne sont pas intéressées à soutenir une conversation. Celle-là semble si détendue et naturelle. On dirait qu'elle a grandi avec eux. Myrna se sent merveilleusement bien en sa compagnie. Samir s'éloigne lorsque le téléphone sonne. Myrna se tourne vers Célia.

- Ça fait du bien de voir Samir si heureux, si détendu.

Célia est tout de suite sur la défensive. Elle se ferme.

- Il n'y a rien entre nous...c'est récent. Enfin, je ne sais pas...

Elle s'arrête et bute contre les mots. Comment

expliquer qu'ils se connaissent à peine, qu'elle-même ne comprend pas ce qui se passe entre eux ? Impossible.

Samir revient vers elles. Ce soir, il y a le fameux Show des joailliers de Beyrouth. La collection qu'il présente est prête. Son équipe de Beyrouth a tout préparé. Toutefois, avant, il doit aller à l'agence pour la présentation d'une nouvelle campagne de publicité. Il demande à Célia si elle veut l'accompagner, mais elle se sent trop paresseuse pour quitter Jbeil. Myrna lui propose de rester avec elle, de la promener un peu dans la vieille ville. Ensuite, vers 14h, elles pourraient rejoindre Samir au centre-ville. Célia est conquise par l'idée et accepte d'emblée.

Lamia est revenue avec deux tasses de café fumant. Célia hume l'odeur.

- Le Liban c'est vraiment le pays des sens. Depuis que je suis ici, on dirait que je ne suis que saveurs, odeurs et sensations.

- Vous êtes aussi amoureuse, alors, forcément, ça doit fausser un peu les perceptions.

- C'est un sentiment bizarre qui gronde en moi comme un monstre déchaîné. Comme vous avez pu le constater, je suis un peu confuse à ce sujet.

Ses yeux s'embrouillent. Myrna l'observe discrètement. Les émotions de Célia sont à vif. Elle le sent. Mais que fait-elle avec Samir? Il va la détruire ou la changer. Le café terminé, Célia va chercher son sac pendant que Myrna discute avec Lamia.

Myrna conduit lentement une jeep. Les routes sont étroites, sinueuses, bordées de végétation sauvage. L'auto ronfle à chaque tournant. La mer longe amoureusement la côte. Célia admire l'architecture des maisons de pierres millénaires. Certaines fenêtres sont taillées dans la pierre et parées de volets en bois. C'est ravissant. Le coiffeur fume devant la porte de son salon en attendant les clientes, le boulanger inspecte ses galettes, une jeune fille ouvre les portes de sa boutique. Les deux femmes sont silencieuses. Myrna stationne l'auto. Célia parle la première.

- On sent l'histoire ici. C'est incroyable ! Elle nous saute au visage et nous entoure. On ne peut pas

l'ignorer.

- Oui Célia. Ici, c'est le vieux Jbeil, le souk, le marché. Je pense que nous sommes dans la plus vieille ville au monde, fondée 5000 ans av. J.-C. Qui n'a pas frôlé ce sol ? Cananéens, Phéniciens, Égyptiens, Mésopotamiens, Gréco-romains, Byzantins et j'en passe.

Célia est fascinée par la ruelle où elles ont pénétré. Le sol est orné de galets de mer, lui explique Myrna. Les commerçants étalent leurs marchandises. Les arbres, de chaque côté de la rue, sont si hauts que leurs branches se rejoignent pour former une sorte de pergola gigantesque ornée de petites fleurs blanches qui dégagent un parfum odorant.

- On dirait des mains qui prient, murmure Célia.

Elle parle à voix basse tellement l'endroit est empreint de grâce et de mystère. Malgré la guerre, le pays dégage une énergie incroyable. Une énergie de joie et de bonheur. Elles se promènent, déambulent au fil des boutiques colorées. Plusieurs marchands saluent Myrna. Célia s'arrête et veut acheter un petit drap piqué. Myrna marchande en arabe. Elle rit devant la mine étonnée de Célia alors qu'elle a fait baisser le prix de moitié.

- Ici, tout se marchande. Il ne faut pas oublier. Le Liban c'est le berceau du commerce.

Une vraie journée de vacances. Le bout de la rue est atteint. Célia aperçoit au loin un bâtiment difforme et gris. Elle entend du bruit et les cris d'enfants. Elle fait quelques pas. Myrna ne la suit pas.

- C'est quoi ? Une école au bord de la mer ?

- Non, répond doucement Myrna ce n'est pas un endroit pour les touristes, enfin personne ne le remarque, c'est ... c'est un orphelinat.

Célia s'est approchée de la grille rouillée. C'est sûrement l'heure de la récréation. Les enfants portent tous des tabliers bleu délavé et rapiécés. De près, on peut voir que leurs chaussures sont si usées qu'elles tombent en lambeaux. Insouciants, ils courent partout et se pourchassent. Ils poussent des cris joyeux. Il y en a un qui s'approche et qui sourit à Célia. Il a les joues rouges, les cheveux bouclés bruns. Comme il est

mignon ! Elle lui tend la main. Il lui touche les doigts et prononce des mots qu'elle ne comprend pas. Elle regarde Myrna qui semble bien amusée.

- Il demande si vous êtes une fée.

Célia est émue. Elle lui sourit et hoche la tête. Il saute de joie et tape des mains. Il se rue en criant vers ses amis. À ce moment-là, une dame d'un certain âge sort dans la cour et entrevoit Myrna qu'elle salue de loin avec véhémence.

- Madame Namour, Madame Namour *Ya ahlan ya sahan*<sup>1</sup>

Myrna lui confie qu'elle est obligée désormais de la saluer, car c'est la directrice. Un café s'impose, naturellement. Ici, refuser un café peut froisser.

Les deux femmes franchissent le portillon rouillé et pénètrent dans la cour. Les enfants accourent et les accompagnent jusqu'au bureau. Célia apprend que le petit bonhomme se nomme Simon et qu'il a trois ans. Il est si attachant avec son regard vif et innocent qui va droit au cœur. Il est joyeux. Il parle tellement vite. Sa voix est aiguë. Célia lui tient la main dans la sienne : elle est menue, fluette et fragile. Elle se demande pourquoi il est là. Une fille mère ? La guerre ? Qu'importe. Il est vivant. En circulant dans les couloirs austères, Célia ne peut s'empêcher de remarquer, avec un serrement au cœur, l'état de délabrement des locaux. Une odeur nauséabonde d'humidité flotte dans l'air. La directrice parle un français teinté d'un fort accent. Elle roule les R. Elle lui vante les bonnes actions de Myrna et sa grande implication dans la vie des enfants.

- C'est notre bienfaitrice. Que feraient tous ces enfants sans ses donations? Je ne peux pas l'imaginer.

Installées dans le bureau, les deux femmes discutent d'un nouveau menu à la cafétéria et des activités pour la fête de Noël. Célia laisse son regard errer sur les murs vides et les couloirs gris. Les enfants sont rentrés en classe. La cour est désormais silencieuse. À nouveau, Célia pense au petit bonhomme et à sa joie qui a éclaté devant elle. Elle pense avec nostalgie à sa condition d'orphelin. À son doigt brille la

---

<sup>1</sup> Bienvenue en arabe

bague Promesse. La nausée lui coupe le souffle. C'est trop injuste. Elle regarde la directrice.

- Excusez-moi, Madame, mais ça fonctionne comment pour les donations ?

La Directrice est un peu surprise par la question directe de Célia. Avant de lui laisser le temps de répondre, Célia fait glisser la bague et la lui tend.

- Elle doit valoir beaucoup. Je vous la remets pour les enfants.

Rapidement Myrna intervient et vient repêcher la bague sur la table devant le regard de plus en plus étonné de la directrice.

- On en discutera après Célia. Elle regarde discrètement sa montre et rajoute.

- D'ailleurs, nous devons partir pour Beyrouth.

Elles sortent hâtivement par la cour déserte. Myrna est troublée et a emboîté un pas rapide.

- C'est un beau geste Célia, mais, inapproprié vu les circonstances. Comment vous expliquer ? Je suis un peu désolée de vous avoir prise au dépourvu, mais vous comprenez, il s'agit d'une pièce d'une valeur de 20 000\$, au moins. Vous vous rendez compte de la tentation de cette dame ? On ne fait pas de donation de cette manière ici. Dans ce contexte, on achète des biens tout de suite. Vous comprenez, ici, on ne donne pas de l'argent. Les gens pourraient se servir avant les enfants, vous comprenez ? C'est humain.

- Mais c'est injuste !

- Bien sûr, mais c'est humain. La tentation, si vous savez. Ici on fait semblant que l'on ne manque de rien, il faut préserver la façade. Si vous voulez faire une donation Célia, on en reparlera, mais pas de cette façon. C'est un beau geste par contre.

- C'est une pierre qui ne sert à rien à mon doigt alors que ces enfants ont besoin de tellement de choses.

Célia s'est arrêtée. Sous le soleil, ses tempes battent fort. Son regard est tendu.

- Je n'ai pas pu résister...cette misère, cette odeur, ces enfants...

- Je comprends Célia. Si vous voulez aider, on trouvera un moyen efficace qui rejoindra les enfants. On en discutera.

Les deux femmes avancent tranquillement vers l'auto. Célia pose la main sur l'épaule de Myrna.

- Merci. Je vous admire beaucoup.

- Avec Samir, il gaspille beaucoup. Pourquoi ne pas donner pour une bonne cause ? Il y a eu beaucoup d'adoptions ces dernières années, c'est un bon signe. On essaie de leur trouver des foyers et quand ils reviennent nous voir, après quelques années, la joie de les savoir tellement aimés c'est notre meilleure récompense.

- C'est merveilleux ce que vous faites.

- Oui et on va essayer d'ouvrir un centre pour les femmes, surtout celles qui subissent de la violence, mais c'est difficile de changer les mentalités.

- Ici ?

- Oui. Il y a beaucoup de choses cachées au Liban, beaucoup. Vous ne pouvez pas voir ça la première fois... Il n'y a pas que de beaux paysages ici Célia. Si vous saviez... les camps de réfugiés sont bien à l'abri de nos regards. Depuis que je suis revenue vivre au Liban, je lutte lentement, mais je fais avancer des causes. Mon séjour au Québec m'a changée. Sur place, je n'étais pas consciente, mais lorsqu'on revient au Liban on se rend compte combien on a changé. Je suis devenue plus pragmatique et plus portée sur les besoins des autres, moins individualiste.

Soudain, Myrna regarde l'heure et se rend compte qu'il est déjà midi. Il faut aller rejoindre Samir. En marchant, Célia lui a frôlé plusieurs fois l'épaule et lui a serré les mains. Cette jeune femme la trouble. Elle la surprend et l'émerveille. On dirait un fleuve d'émotions et de sensations. Comment ne pas s'y attacher ?

Célia avance perdue dans ses pensées. Cette visite, le regard des enfants, leurs rires et leurs cris joyeux malgré la misère et la pauvreté, l'a profondément bouleversée. Pourtant ce n'est pas la première fois qu'elle est confrontée à la misère et à l'injustice. À Jbeil, elle a senti un déclic, un appel. Elle aurait aimé participer à l'organisation de la fête de Noël ou du menu de la cafétéria. Elle serait prête à donner de son temps. Il y a tellement d'amour à partager, tellement de ressources à mobiliser. Elle est convaincue, elle reviendra rendre

visite aux enfants. Elle fera quelque chose pour eux. Quel clivage avec le monde dans lequel Samir la plonge. Deux réalités aux antipodes l'une de l'autre.

La Jeep fend les routes minuscules avant de prendre l'autoroute. On sent la fraîcheur de l'air. Les gens n'ont pas l'air pressés d'arriver vers leur destination. Il y a des marchands ambulants sur la route qui vendent des fruits et des légumes. Il y a des femmes habillées en noir. Célia dévore des yeux. Myrna l'observe à la dérobée.

On approche de Beyrouth. Les rues sont à nouveau de plus en plus étriquées. Célia sursaute à chaque tournant. Myrna rit de sa frayeur. Ici, on doit foncer Célia sinon on va poireauter jusqu'au lendemain. Elle passe chercher Samir devant un immeuble cossu. Il l'embrasse, il est volubile. Il parle, mais ni Célia ni Myrna ne disent rien.

Ils s'arrêtent devant une église flanquée d'une magnifique mosquée. On dirait les mille et une nuits. Samir est excité à l'idée de lui montrer le centre-ville de Beyrouth.

- Tu vois comme c'est beau. Tout a été reconstruit après la guerre. Ici on est au cœur de la ville. Avant, j'avais ma boutique un peu plus au nord. J'ai déménagé il y a quatre ans. Je ne le regrette pas. En été, ça bourdonne, ça ne désemplit pas; les touristes du Golfe sont mes meilleurs clients. Ils achètent sans compter.

Les cafés-trottoirs sont bondés de monde. Des femmes sont assises sur les terrasses avec des lunettes de soleil très chic. C'est très huppé comme ambiance que ce centre-ville, entièrement rebâti au cœur de Beyrouth. Des jeunes filles pianotent sur des portables à côté d'hommes moustachus qui fument le narguilé. Les jeunes hommes draguent. Il y a des pots gigantesques regorgeant de fleurs aux couleurs vives. Myrna les dépose devant un édifice luxueux en marbre. En lettres dorées, on peut lire HAYEK. Célia la remercie et lui fait un signe de la main. Samir insiste pour qu'elle reste, mais elle décide de retourner à la maison, chez elle.

Samir pousse une porte vitrée. Les vendeuses

l'accueillent avec des cris de joie. Elles sont très jeunes, bronzées, jolies et perchées sur des talons aiguilles. Elles portent des robes très courtes. Célia est restée près de la porte et le regarde voltiger, joyeux, de l'une à l'autre. On les entend papillonner autour de lui. Il est flatté. Il a son regard d'aigle, il a bombé le torse. Il la présente. Il lui fait visiter la boutique. Les plafonds sont très hauts, les présentoirs en verre illuminés par une lumière jaune. C'est très impressionnant pour Célia de se retrouver dans cette boutique. Elle trouve l'ambiance feutrée et raffinée. En effet, on y respire le luxe discret et non pas le tape-à-l'œil. Elle le lui dit. Ses yeux brillent, il est fier. Il lui avoue, il repère et engage les meilleurs talents, les plus chers.

Samir lui montre les différentes pièces. Il y a la collection Feu qui est la plus récente. Célia est séduite par la forme exquise d'une bague en or jaune dont émerge une pierre rouge orange. Impact immédiat et chaleur intense. Elle remarque le magnifique collier qui est présenté. Il est composé de grosses grappes de pierres orangées et turquoises suspendues à un fil jaune épais. Le mélange des couleurs et des matières est détonant. La superposition des formes lui confère un aspect opulent, une forme hybride. Quel beau travail. Célia se demande qui porterait ce genre de bijoux dans la vie de tous les jours. Elle se tourne vers Samir.

- C'est particulier, il n'y a pas de vendeurs ici?

- Samir sourit. Non, ici ce sont les hommes qui achètent les bijoux, alors quoi de mieux que de toutes jeunes femmes appétissantes ?

Célia hoche la tête perplexe.

- Elle est où la collection Farouche ?

Il lui pince la joue. Elle se rappelle. Il l'emmène vers un stand recouvert de velours rouge. Sur des écrans noirs sont posées les pièces de la collection. Célia est éblouie par un collier monumental en or jaune monté sous forme de tresses fines se terminant par des pierres jaunes, rouges, vertes et bleues de grosseurs différentes et asymétriques. Un bouquet de couleurs, une poignée de ravissement. Les pierres sont rondes, brillantes et admirablement taillées. Samir ouvre le boîtier. Il en sort le collier. Il le pose sur le cou de

Célia. Il est lourd, il est beau.

- Tu aimes ?

- C'est très beau, mais tu me connais. Je ne pourrai jamais le porter. Il est majestueux, mais épique.

- Peut-être les boucles d'oreilles ?

Il lui présente délicatement les boucles d'oreilles. Elles sont imposantes, sauvages, frémissantes de sensualité. Célia ferme les yeux et essaie d'imaginer une beauté espagnole, brune, musclée, au sourire large et aux yeux profonds portant cette collection.

- C'est très réussi Samir, je sens la femme andalouse, la passion, le soleil et surtout le drame.

- Le drame ?

- Oui la passion mène au drame non ?

Samir la devine tendue, un peu nerveuse.

Les vendeuses épient leurs gestes et leurs mouvements. Il ne peut pas trop lui parler. Il lui fait une petite pression sur sa main, question de lui faire sentir qu'il est là, près d'elle. Il change de sujet et l'entraîne vers un autre kiosque. Samir lui explique patiemment tout le travail du joaillier. Le dessin, le sertissage, le polissage. Il observe sa réaction, suit son regard. Elle s'étonne devant une broche antique, admire un bracelet ciselé et une bague en forme de dôme.

- C'est vraiment très beau Samir. C'est un domaine tout à fait nouveau pour moi.

- Si tu veux, tu peux travailler avec moi.

- Tu es drôle.

- Non, vraiment, tu as un MBA, je peux te nommer Directrice du développement des affaires.

- Non...pas de MBA pour le moment, s'il te plaît. Ce que je fais me suffit, tu le sais.

Célia est pensive. Elle pense au croquis du collier de cerises. Elle lui en parle. Il s'agite. C'est vrai il a oublié de lui en parler. Il est excité. Ça fait longtemps qu'il ne s'est pas senti si enflammé par un nouveau projet. Il a apporté le croquis ce matin. Il l'a montré à son chef d'atelier. Il lui dit que c'est elle qui a inspiré toute la collection. Il le sent, ça va être un best-seller.

Célia sourit tendrement. En parlant, elle se sent observée par les vendeuses qui la toisent de loin.

- Elles sont jalouses, elles veulent toutes être à ta place.

Célia secoue la tête.

- Mais moi, je n'ai rien demandé, je ne veux rien.

Samir est fou de joie. Il est heureux de lui montrer son domaine. Il lui demande de choisir quelque chose et de le porter immédiatement. Il est comme un enfant dans un parc de jouets. Ses yeux sont remplis d'entrain. Célia hoche la tête. Elle n'a pas envie pour le moment. Ils quittent tranquillement la salle de montre et se dirigent vers le bureau.

La salle de conférences est grande. Les meubles sont en cuir rouge. Il y a une énorme table en marbre blanc au milieu. Il n'y a pas de murs, mais des vitres. La ville s'offre devant eux. C'est beau. C'est moderne. Célia admire la rue pavée, les restaurants aux terrasses remplies. On dirait qu'elle se trouve à Rome. C'est fou ce que c'est beau Beyrouth !

Samir présente Célia à son équipe. Il aurait aimé qu'elle soit mieux habillée et mieux coiffée. Elle a beaucoup de potentiel. Il va lui parler ce soir. Les gens ont l'air sympa. Tout le monde est bien vêtu comme dans les magazines de mode. Les filles sont maquillées, bronzées, belles, impeccables. Pas un cheveu de déplacé, pas un cil de non recourbé et des lèvres pulpeuses, charnues presque obscènes. Rien n'est laissé au hasard. Il y en a une en particulier qui a une silhouette parfaite. Elle la dévisage avec un dédain non déguisé. Il n'est pas sorcier de deviner qu'elle est un peu amoureuse de Samir. Célia n'a pas retenu son nom.

La réunion commence. Ils parlent de chiffres et de placements publicitaires. Le café est servi avec des petits biscuits. Célia s'ennuie. Elle se lève et fait signe à Samir qu'elle va revenir dans une heure.

C'est ravissant Beyrouth. Animé, grouillant, sophistiqué, moderne et traditionnel. Elle se trouve en plein centre. Dans son cœur. Au loin se dessinent des immeubles jaunes, blancs, et orangés. Il y en a de très modernes flambants neufs et d'autres plus vieux, délabrés. Il y en a même qui sont troués. Sur la façade elle entrevoit des entailles comme après le passage

d'une maladie sur la peau. Indélébile, le passage de la guerre à certains endroits. Célia se souvient vaguement des reportages à la télé, il y a dix ou douze ans. La guerre du Liban a défrayé la chronique pendant plus d'une décennie.

Célia déambule en souriant. Devant elle se pressent des dames impeccablement habillées, coiffées et arborant des bijoux magnifiques en plein après-midi. Elles se promènent suivies par des jeunes filles métissées en uniforme qui portent les emplettes. Ce sont les bonnes qui suivent leurs maîtresses pour faire les courses de midi. Très particulier. Elle passe devant une boutique de vêtements, un café-trottoir, une boulangerie, une pâtisserie, un coiffeur. Elle sourit et les gens lui rendent son sourire. L'air est propre et frais, le soleil chaud. Les gens sont gentils, affables. Personne ne semble stressé.

Il y a un escalier interminable aux marches très larges. Des plantes sauvages poussent à chaque extrémité. L'odeur de la camomille, de la menthe et du thym s'y mélangent. Incroyable, presque féérique en plein centre urbain.

Célia respire les odeurs dans l'air. Elle descend allègrement, les cheveux au vent. Ce qui est fascinant, c'est qu'il y a des maisons qui bordent l'escalier de chaque côté. Elle entrevoit une fenêtre, un balcon, des rires, une odeur d'oignons que l'on fait revenir. Elle entend la télé tonitruante et des éclats de voix. La vie qui coule.

Soudain, elle se fige. Au loin, une silhouette menue, habillée en noir s'avance vers elle. En s'approchant, elle distingue une vieille dame avec un foulard sur la tête. La dame la salue et lui pose une question en arabe. Célia hoche la tête et sourit timidement. La dame s'approche d'elle. Elle a un visage chiffonné, des yeux hagards. Elle dégage une odeur surette. Elle marmonne : *mjénin... mjénin...mjénin*. Célia ne comprend pas et aimerait l'aider, mais elle ne saisit pas trop ce qu'elle veut. La vieille dame s'éloigne en maugréant. Troublée, Célia poursuit sa descente.

Au pied de l'escalier, il y a une rue très passante et beaucoup de circulation. Elle essaie en vain de

traverser au vert, mais les voitures filent à toute allure. Quel vacarme que ce bruit de klaxons ! Il y a une dame qui a sorti sa chaise et qui s'est installée sur le trottoir. Elle sirote un café. La rue est devenue son spectacle. Célia lui sourit, mais elle hausse les épaules agacée. Un jeune passant lui fait un clin d'oeil et lui murmure quelques mots en arabe. Amusée elle relève ses cheveux. Elle le trouve beau. Il est brun et très typé. Sa chemise est ouverte. Autour de son cou une chaîne en or avec une série de médailles.

Le téléphone vibre. Elle n'a aucune idée de là où elle se trouve. À l'autre bout du fil, elle entend son rire. Samir lui demande de lire le nom de n'importe quelle pancarte autour d'elle. Il arrive cinq minutes plus tard, au bord de sa Maserati. Il a relevé ses manches. Il a chaud. On est en octobre et, à Beyrouth, c'est encore l'été.

- On va manger chez des amis à la montagne à Beit Meray. C'est à quinze minutes d'ici. Tu vas faire la connaissance de mon meilleur ami Paul et de sa femme Roula. Célia reste pensive.

- Dis-moi, Samir... *mjenin*, qu'est-ce que ça veut dire en arabe Jé, jéniin ?

- *Mjénin* ? Ça veut dire fous. Pourquoi ?

Célia regarde au loin, perdue dans ses pensées. Elle repense avec nostalgie aux enfants orphelins dans la cour d'école et au luxe tapageur du centre-ville de Beyrouth. C'est vraiment le pays de tous les contrastes. Comme les façades des immeubles entrevus en ville, le moderne et le rustique, l'opulence et la misère se côtoient à chaque instant, à chaque tournant.

La route est belle. Samir se faufile vite. Il conduit avec une seule main. Célia se demande comment il arrive à le faire. À chaque moment, elle pense entendre le crissement des pneus et le bruit d'une vitre brisée. Passés les embouteillages de Beyrouth, Samir a emprunté un chemin minuscule bordé de précipices. Les tournants sont vifs, mais il semble savoir parfaitement où il va et ce qu'il fait. Des autos les doublent dans les virages. Célia s'accroche. Samir rit de sa peur.

- Ici au Liban, Célia, on vit dangereusement à

tout moment. C'est pour cette raison que les gens sont si excités. C'est une drôle d'ambiance que je ne vois qu'ici. Les gens ont une urgence de vivre intensément. Tout est intense. La guerre peut nous tomber dessus du jour au lendemain alors il faut vivre le moment présent, et à fond. C'est la loi libanaise.

- Tu as raison. On dirait que c'est leur dernière journée sur terre, ils veulent en profiter. Mais c'est quand même merveilleux de vivre de cette manière. En urgence.

- On ne comprend le Liban que lorsqu'on y séjourne.

- Absolument. Il y a une énergie incroyable dans ce pays. Chaque endroit est différent, la ville est trépidante, la mer langoureuse et la montagne, simplement magistrale, digne, spectaculaire. Il se dégage quelque chose de majestueux ici, Samir. On dirait que les arbres de pin vont parler. C'est un pays très particulier. Il colle à la peau. Je ne pense pas que l'on puisse rester indifférent au Liban.

- On reviendra pour plus longtemps, il y a de si beaux endroits à découvrir. Le sud et le nord, et des petits villages merveilleux dans la montagne. Chaque fois que je viens ici, je pense m'installer pour toujours, mais il se passe toujours quelque chose qui m'en empêche et puis, entre nous, j'aime bien ma vie nomade. Il se tait et la regarde... Mais, maintenant, on dirait que ma vie est en train de changer.

Célia a retenu "on reviendra". Que va-t-il leur arriver? Cette histoire aura-t-elle un dénouement ? Que de questions qui se pressent dans sa tête! Samir pense subitement à Éлиза qui n'est jamais venue avec lui au Liban, qu'il n'a jamais voulu inviter au Liban. Éлиза, il ne sent aucune émotion. Il devrait peut-être lui donner signe de vie, mais elle est habituée à ses brusques départs et à son comportement avec elle. Ils traversent un petit village. Les maisons bordées de pierres, entourées de terrasses de fleurs sont désertes par cet après-midi. Il y a des restaurants aux vérandas vides qui attendent les clients. L'air est frais et vif. On devine Beyrouth au détour des tournants. La mer la borde amoureusement. Beyrouth est blanche et fière, dressée

au bord de la Méditerranée, telle une déesse. Ils montent, ils montent. Célia se laisse bercer. Samir conduit bien, il connaît chaque tournant.

- C'est mon meilleur ami, Paul. Il est architecte. Sa femme est professeure de français. Il a deux enfants de dix-neuf et de seize ans, je pense. Je suis le parrain des deux. Tu vas les aimer, ce sont des gens comme toi : authentiques.

Célia ne dit rien. Son cœur frétille. Sa perle est gorgée d'amour.

Samir arrête l'auto devant un immeuble en pierres bâti parmi une forêt de pins. Le jardin, à l'entrée, est superbe. Au milieu, il y a une belle fontaine qui chante. Tout autour, des fleurs magnifiques se prélassent au soleil. L'endroit respire la quiétude, le calme et la volupté.

Comme il n'y a pas d'ascenseur, panne d'électricité instantanée, ils gravissent les escaliers.

Au premier étage, une dame les salue. Samir passe en trombe. Amusé, il répond par un signe de la main. Elle tend le cou pour voir qui l'accompagne. Ici, au Liban, il n'y a rien de privé. Au deuxième étage, il attire Célia contre lui. Il respire vite, son regard est intense, profond. Sa voix est forte. Sur la route passe bruyamment un camion. La voix de Samir gronde fort. Un courant de braise. Dans l'ombre de l'escalier, il lui tient le visage entre ses mains.

- Célia, chez Paul et Roula je n'ai jamais emmené une fille, une femme. Tu es la première, parce qu'il n'y en avait aucune qui comptait. Célia, il faut que tu comprennes, avant toi il y a eu plein de femmes, mais aucune n'a compté pour moi. Aucune n'a provoqué ce que tu as provoqué Célia. Tu les éclipses toutes, Célia. Je ne sais pas comment tu fais ou qui tu es, mais tu as tout effacé Célia, tu as tout fait renaître.

Célia colle son front au sien.

- Samir...

Il est grave. Il poursuit.

- Avant, elles ne comptaient pas. Aujourd'hui, il y a toi Célia. Il y a toi. Personne n'est comme toi. Ça a l'air fou surtout pour moi. Enfin, ce que je veux dire c'est que je tiens à toi, c'est que je ressens des choses

nouvelles que je ne connaissais pas. Je pense, je suis...je suis amoureux fou de toi, Célia.

Célia ferme les yeux un instant et les rouvre. Son émoi est palpable empreint d'une douceur ineffable. Elle lui prend la main et la pose sur son cœur. L'alchimie entre eux est instantanée. Leur sang bat au même rythme. Son regard est magique, tendu, lumineux. Il le porte tout entier. Elle ne peut pas parler. Il faut qu'il comprenne, qu'il sente ce qu'elle essaye de lui exprimer. En une seconde, le temps et l'espace sont suspendus, attentifs et complices. Il la prend dans ses bras. Elle est si légère. Ils rient doucement tous les deux dans la pénombre de l'escalier comme deux enfants qui partagent un secret pour la première fois. Célia murmure.

- Regarde, ma bague Promesse a tenu sa promesse.

Le regard de Samir se pare d'étincelles. Il est debout sur la rive, prêt à embarquer.

- Oui et ?

- Elle brille, elle frétille, elle t'aime à la folie, à la déraison, à la vie, mon amour.

Il rit fort maintenant. Un rire tonitruant, un rire puissant, un rire d'homme heureux. Ils grimpent main dans la main les escaliers jusqu'au troisième étage. Ils arrivent haletants devant la porte, les yeux remplis de complicité, de rire et de folie. Il lui tient la main. Il ne veut plus jamais la lâcher.

## 10. Le Bonheur

C'est Roula qui les accueille. Elle est gracieuse, très brune avec des cheveux relevés en queue de cheval. Elle embrasse Samir et serre la main de Célia. Elle a un regard franc, étincelant de malice. Elle semble réjouie de la rencontrer. Paul est assis au balcon. Il fume un narguilé. Il se lève tout de suite pour saluer son ami. Il est grand avec des yeux bleus. Il serre la main de Célia. Il est étonné. Franchement, il ne s'attendait pas à ce petit bout de femme si réservée, si discrète, si souriante. Une petite étoile. Elle brille.

Célia et Samir s'installent avec Paul. Roula leur sert un verre d'arak et leur annonce avec entrain que le taboulé vient d'être mélangé. Célia lui demande naturellement si elle a besoin d'aide. Cette dernière lui fait un signe avec la tête. La bonne arrive avec un plateau truffé de petits plats colorés.

- Ici au Liban, on est très gâtés de ce côté, Célia.

Samir a engagé la conversation avec Paul. Ils parlent politique. Le ton monte, les esprits s'enflamment. Roula regarde Célia et se détend.

- Je suis si contente de faire votre connaissance. Samir, on le connaît depuis... vingt ans. Oh! Mon Dieu, qu'est-ce que je raconte ? Trente et plus. C'est incroyable, ça ne nous rajeunit pas. Nous sommes tous les trois des amis de classe. Paul et moi, nous nous sommes mariés et Samir est resté notre ami à tous les deux.

Célia est conquise par la sincérité qu'elle dégage. Elle se sent immédiatement à l'aise.

- Depuis si longtemps, c'est quand même tout un exploit ! C'est merveilleux et incroyable une amitié qui survit. Célia hésite un peu et fonce. J'aimerais vous demander... il était comment Samir ?

Roula éclate de rire.

- Samir. Ah! Samir, il était fou. Il voulait tout le temps conquérir le monde...rien n'était assez pour lui. Il avait de l'énergie comme personne d'autre. Il pouvait veiller toute la nuit et ensuite aller passer ses examens. On l'appelait la dynamo. C'est si loin et proche ces souvenirs-là, mais je le revois devant moi... incroyable,

cette énergie !

- Qu'aimait-il ?

- Il aimait dessiner, il aimait les filles, il aimait beaucoup le monde du luxe. Forcément. Beaucoup. Il faisait des croquis des filles et il était populaire. Il était très rusé aussi. Les histoires qui lui arrivaient n'arrivaient jamais à personne. C'est un vivant à cent pour cent. Il nous a toujours épatés. C'est sûr, le succès et l'argent c'est venu plus tard, mais nous ça ne nous a pas impressionnés Célia. Il reste notre ami. On a gardé la même simplicité. Parfois, je vois sa photo dans des magazines ou sur une pub. On se dit c'est notre ami, c'est tout. Et toi ? On se tutoie, c'est plus sympa non ? J'ai l'impression de te connaître depuis longtemps. Célia, c'est italien ?

- Mon père est d'origine italienne. Ma mère est Française. Je vis à Montréal. Je connais Samir depuis une semaine.

- Quoi ? Roula sursaute. Une semaine seulement ? Quand vous êtes entrés, j'avais l'impression que... vous formiez un couple depuis longtemps. Une drôle d'impression, si je peux me permettre, presque de l'ivresse vous deux ensemble. C'est beau à voir vraiment. Entre nous, je n'ai jamais vu Samir si... détendu, si naturel, si lui-même comme au temps d'avant : le temps de la jeunesse, le temps de l'insouciance, le temps d'avant la gloire et la richesse.

Célia baisse les yeux. Elle sourit.

- C'est particulier, en effet.

Elles regardent toutes les deux en direction des deux hommes qui fument en silence. Ces deux-là n'ont pas besoin de parler, ils se comprennent à demi-mot.

- *Yalla*, viens, dit Roula, nous allons fumer avec eux le narguilé.

Célia s'est lovée contre Samir. Il lui tend le tuyau. Il lui explique patiemment comment il faut fumer et expirer l'air ensuite. Célia inspire et expire. C'est bon. Le tabac est parfumé. Elle aime bien. Mais c'est fort, ça lui fait tourner la tête. Ce qu'elle aime, c'est surtout poser ses lèvres au même endroit où il a posé les siennes. Paul lui explique.

- On fume rarement le narguilé seul. On le

partage. Il unit. Il détend. Moi, à la fin de la journée, j'aime fumer avec Roula. C'est notre rendez-vous quotidien devant cette belle vue.

En effet, la vue est envoûtante, presque irréelle. La montagne se dresse devant eux sans aucune obstruction. En fait, c'est une montagne ou une grande colline ? Qu'importe ! Il flotte dans l'air une sérénité et une quiétude qui colle à la peau. C'est Célia qui brise le silence dans lequel tous les quatre se sont tranquillement enlisés.

- Et la guerre, dans toute cette beauté ? On dirait qu'elle n'a jamais existé.

La question de Célia résonne dans le silence. C'est Roula qui répond à Célia.

- Tu sais Célia, dans notre région qui s'appelle le *Maten*, il n'y a pas eu beaucoup de bombardements, mais certains villages ont été carrément rasés, effacés de la carte, pillés et des populations entières déplacées. Ce sont des souvenirs terribles pour nous Célia. Cette guerre, cette longue guerre civile de dix-sept ans, nous voulons l'oublier, nous voulons enterrer à jamais son souvenir. Paul continue.

- Il y a des parties dans Beyrouth qui sont entièrement détruites, mais, bien sûr, on n'y retourne jamais. On ne fait pas visiter non plus.

Célia se tourne vers Samir. Son regard est voilé, lointain.

- Pour nous trois Célia, c'était l'année du Bac, l'année de nos dix-huit ans, lorsque la guerre a éclaté en avril 1976. Tu te rappelles Paul ? Au début, nous étions soulagés de savoir que l'école était fermée. On ne prenait rien au sérieux, ni les routes fermées, ni les bombardements, ni les rapt. C'était au début de l'été; on voulait continuer de vivre comme avant. Insouciant. Beyrouth a été divisée, l'Est chrétien et l'Ouest musulman. Nos copains de classe, nos amis, on a appris leur religion à ce moment-là.

- On réclamait notre droit de vivre, l'été de nos dix-huit ans, renchérit Roula. On a continué d'aller au club et à la mer comme si on la défiait cette guerre. Des semaines entières tapis dans les abris, comme des rats.

Paul se lève. Sa voix est rauque. Il regarde au loin.

- On pensait que c'était temporaire, que nous avions simplement un mois de congé. On a passé les épreuves du Bac dans une salle sous les bombardements, on nous a brûlé nos résultats et tout le monde a passé. Les amis ont commencé à quitter le pays vers la France, le Canada. La guerre s'est étendue, les copains ont commencé à rejoindre les factions de quartier. Il y a eu des morts et des blessés...et puis on a réalisé l'ampleur du cauchemar.

Samir heurte la table et renverse les olives par terre.

- C'est si loin tout ça et pourtant, il suffit d'en parler pour que tout me revienne. C'est lourd. Ça fait longtemps. On va changer de sujet, *please*. Ce soir j'ai un gros show et il faut être en forme.

Ils ne parlent pas. Ils sont perdus dans leurs souvenirs. Soudain, Roula commence à fredonner une chanson. Elle rit. Elle se tourne vers Célia.

- Je ne peux pas m'en empêcher Célia, je suis si heureuse de t'accueillir. Cette belle ambiance, tous les quatre ensemble, me donne envie de chanter et d'exprimer ma joie. *Késik*, à ta santé Célia!

Samir et Paul échangent un regard complice. Ils tambourinent sur la table. L'ombre de leur conversation a disparu.

- Roula, Roula!

Cette dernière prend une profonde respiration, avale une gorgée d'arak et commence à chanter. Sa voix s'élève forte, pure et profonde. Célia se sent au bord des larmes. Elle aurait tellement aimé comprendre cette plainte, cet appel. Elle a fermé les yeux. L'alcool lui monte à la tête et l'étourdit. Pendant un instant, Célia se demande où elle est. La pression sur sa main la ramène sur terre. Samir a fermé les yeux et fredonne doucement contre elle. Il lui chuchote.

- C'est une chanson traditionnelle folklorique Célia. C'est un poème de Khalil Gibran. Tu connais ? Célia secoue la tête. Elle fait vibrer les cordes de mon cœur, Roula, en la chantant.

Le tabac et l'arak la rendent vacillante. Elle

soupire et glisse. Sur son épaule, elle sent le bras de Samir qui la tient fermement. Le bonheur. C'est le bonheur que d'être tous les quatre ensemble devant cette vue magnifique, ce chant qui s'élève et qui implore la nature, Dieu. Célia se dit que si elle meurt aujourd'hui, elle aura au moins frôlé l'extase une fois, sans aucun artifice. Ses paupières sont lourdes. Son âme la tire vers un ravissement insoupçonné. Un instant de grâce. Elle est devenue toute légère. Son cœur vibre. Elle n'a jamais réagi à un pays de cette manière, bouleversée par sa tendresse, par sa sensualité. Ses pensées vont du côté de Montréal, vers ses amis, vers son travail. Elle pense à Yann qui vit désormais à Québec et qui bûche comme un dingue, elle pense à sa mère avec qui elle ne parle que pour échanger des banalités.

Comment leur expliquer tout ce qui la traverse ? Comment leur traduire tout ce qu'elle vit depuis qu'elle a rencontré Samir ? Un courant de joie pure; un amour insoupçonné, une source d'extase inépuisable et intarissable. Célia se sent forte, puissante, portée par le plus fort des sentiments.

Elle ouvre les yeux. Au fond des paillettes en or virevoltent. Samir. Il a tout provoqué. Tout vient de lui.

## 11. Déclat

Au retour, Célia somnole un peu dans l'auto malgré les virages violents et les coups de frein sporadiques. Elle n'est pas habituée à boire autant d'alcool en plein après-midi. En plus, le narguilé la rend complètement étourdie. Elle veut rester dans sa bulle, dans cette bulle de bonheur dans laquelle elle a pénétré, pour la première fois de sa vie. Elle a envie de rester seule, de s'allonger, de dormir et de rêvasser ou de simplement faire sa flemmarde.

Samir parle avec son gérant de Paris. Il est de mauvaise humeur les ventes sont en chute libre. On parle d'une récession mondiale. Il travaille tout le temps. Il ne s'accorde jamais un moment de répit. Le portable grésille constamment. Lorsqu'ils arrivent à la maison, il est agité. Il gesticule.

- Célia, ce soir, c'est le show des joailliers. La réception a lieu à l'hôtel Phénicia. C'est à Beyrouth. J'aimerais bien te voir coiffée, maquillée et habillée, comme il faut. Célia se sent indolente et paresseuse. Elle entend à peine ce qu'il lui dit.

- J'aimerais bien dormir tôt, je suis fatiguée...

- Pas à Beyrouth, Célia. *Yalla*, tu dormiras à Montréal.

Devant sa moue, il continue.

- J'ai commandé trois robes. Va voir dans la chambre. Un coiffeur et un maquilleur seront là à dix-huit heures. Tu vas briller ce soir. Après tout, c'est toi la vraie Célia. La nouvelle collection circule et semble plaire beaucoup. Ton nom va résonner partout dans la maison Hayek. Regarde !

Il est excité. Elle se demande s'il est humain. Il ne se fatigue jamais. Il lui montre les croquis. C'est vrai que la collection est belle, étincelante, éblouissante. Les pierres rouges et blanches se marient si bien! Célia flotte, pensif et absente. Son cœur bat vite, elle n'est pas fatiguée, mais elle sent les symptômes familiers se manifester lorsqu'elle est nerveuse : les battements s'affolent dans sa poitrine, sa gorge se serre et se noue. La porte se ferme. Tout va trop vite. Elle se sent toute molle. Dans son cœur rôde pernicieusement la tension.

Les mèches brunes tombent sur le sol. Célia s'observe muette dans le miroir. La coupe dégage sa nuque, les reflets de couleur mettent en valeur ses yeux pers. C'est la première fois qu'elle colore ses cheveux. Le coiffeur lui fait jurer de toujours garder cette couleur. Il serait prêt à aller la lui faire à Montréal. Il est drôle, il l'a fait rire. Pendant qu'il parlote, elle s'épie. Elle ne s'est jamais vue de cette manière. Elle est imposante, moins cachée, moins bohème, on dirait plus présente, à vif. Ses pommettes sont saillantes, sa bouche plus ronde. C'est un jeu, elle va le jouer jusqu'à la fin. Maintenant c'est au tour de la maquilleuse. C'est une jeune fille au T-shirt tellement serré que Célia a peur qu'il ne lui explose en plein visage. Elle analyse sa peau, elle lui pince les joues, lui tire les paupières. Elle prend très au sérieux ce qu'elle fait. Ensuite, elle applique avec soin couche après couche des crèmes teintées, des poudres. Elle corrige, s'éloigne, hoche la tête et recommence. Elle la garde assise pendant plus de trente minutes.

Lorsqu'elle lui présente le miroir, Célia se regarde sans se voir. Elle n'arrive pas à saisir que ce reflet dans le miroir, c'est bien elle. Elle ne se reconnaît pas immédiatement. Ses yeux sont ourlés de noir, ses paupières sont fardées à l'extrême. Son teint est sublime, caramélisé et sa bouche a presque doublé de volume. Elle est devenue une vamp. C'est un masque parfait. Malgré le reflet très flatteur dans le miroir, elle sent bien que ce n'est pas elle, un clown déguisé. Elle se demande pourquoi elle a accepté. De nouveau, elle se ravise. Sur le lit il y a trois robes. Elle choisit sans hésiter la rouge et arrache l'étiquette. Célia enfille le tout et se glisse dans les escarpins noirs à talons hauts. Il a bon œil. C'est exactement sa taille.

Samir est sur le pas de la porte, silencieux. Elle ne le voit pas clairement. Elle sent sa fougue. Elle se retourne lentement. Dans les yeux de Samir, l'étonnement et ensuite l'admiration. Il siffle.

- WOW, quel beau travail !

- Tu me reconnais ?

- Je te reconnaîtrais n'importe où, par instinct.

Tu es spectaculaire, je savais que tu allais choisir la

robe rouge. Te voilà comme un diamant brut que l'on vient de polir. Et cette robe ! Porter des talons te va à merveille. Tu es...tu es à la hauteur. Il va falloir le faire plus souvent.

Célia sursaute. À la hauteur de quoi ? Tout d'un coup elle a envie de faire ce qu'elle veut : de dormir si elle en a envie, d'aller se promener dans la rue, de bouquiner, de préparer une tarte aux abricots, de faire des choses simples.

Elle commence à se sentir irritée et impatiente. Samir est agité. Il ne remarque pas que son regard est moins joyeux, que son sourire a disparu et surtout qu'elle est extrêmement irritée. Ce soir, elle se sent un peu piégée. Ce soir, elle ne se sent pas bien, mais il faut être à la hauteur. Célia sent la pression. Samir ne semble rien remarquer. Il arrive près d'elle. Il piaffe d'impatience.

- Célia. Il ne te manque que ceci pour m'accompagner ce soir.

Il sort de sa poche un écrin et lui dévoile un pendentif en forme cerise avec une chaîne montée en diamants.

- C'est le prototype de la collection qui porte ton nom. On l'a préparé cet après-midi à l'atelier. Ils viennent de me le livrer. Regarde la finesse du travail Célia. Le fermoir est complètement invisible. Avec son doigt, il caresse la cerise. Célia se sent frissonner. Il a un tel pouvoir sur sa sensibilité. Célia est étourdie. Tout va si vite. Mon Dieu, il l'a dessiné hier. Il lui ferme le collier en déposant un baiser sur sa nuque. C'est un baiser rapide, distrait. Elle a envie de lui. La cerise est entièrement recouverte de minuscules pierres rouges. Sa tige est verte. Le mélange des deux couleurs est explosif. Elle admire le travail si fin. Sur elle, le pendentif s'arrête avant la naissance des seins. Il brille de mille feux. On dirait qu'il va la brûler.

- C'est ta collection Célia. C'est toi qui l'as créée, ce n'est pas moi. Tu te rends compte Ceyloul ? Il est ivre de joie. Il est une vraie turbine d'énergie.

La voiture fend la route. Samir conduit nerveusement comme un aigle au volant. Cela fait plus de deux ans que Célia n'a pas porté de hauts talons,

mais elle se débrouille. Elle joue le jeu.

Les compliments sont intarissables. Les femmes la regardent sans cacher leur jalousie. Les hommes lui sourient de loin, mais n'osent pas s'approcher. Elle est accompagnée du lion. Il est complètement déchaîné. Il ne laisse personne parler, prend toute la place, bombe son torse et rit à gorge déployée. Il hèle, raconte une blague, discute politique, s'enflamme, crie, hurle. On dirait qu'il est partout à la fois.

Le spectacle commence. Célia est séparée de Samir qui doit siéger sur un comité. Le défilé est bruyant. Les filles outrageusement maquillées et très provocantes. Des épaules dénudées, des seins à peine dissimulés et une démarche hyper sensuelle. À les regarder se déhancher comme des tigresses, Célia oublie de remarquer les bijoux. C'est le tour de la marque Hayek. Célia cherche le regard de Samir. Il est trop loin d'elle. Les mannequins sont filiformes et blondes. Elle se demande pourquoi. Les bijoux sont flamboyants, mais la musique choisie est tonitruante et empiète un peu sur le rythme de leurs pas. C'est dommage ! Célia bavarde poliment avec son voisin de table qui vient d'Arabie saoudite. Il lui vante la beauté du Liban et surtout le charme de ses femmes. Il est très brun, avec une barbichette bien taillée. Célia est mal à l'aise. Il lui touche le bras.

Les flashes fusent de partout. Les caméras des principales chaînes de télévision sont sur place. De temps en temps, Samir la regarde avec avidité comme si elle était devenue son objet, son jouet. Malaise. Il est passé à côté d'elle. Il a chuchoté – Je t'adore, mais la prochaine fois la robe plus courte et sans culotte ! - Il pense lui faire plaisir peut-être ? Il est devenu complètement fada ou bien il a toujours été comme ça...elle ne sait plus. Elle se trompe peut-être. Célia se ferme. Elle est devenue quoi ? Une chose ? Ses pieds la font beaucoup souffrir, sa peau est à vif.

Il s'envole. Il virevolte. Il est animé d'une énergie incroyable. Les femmes marivaudent autour de lui. Elle a la gorge nouée. Il parle à une femme blonde, il l'embrasse derrière l'oreille. Elle se demande qui elle est. La femme blonde regarde dans sa direction.

Pourquoi ?

Célia avale du vin blanc glacé, elle goûte aux hors-d'œuvre savamment présentés. Elle fume même deux cigarillos sur la terrasse. Elle est étourdie. Sa tête tourne. La fatigue ne se détecte pas derrière son visage savamment maquillé, mais elle la sent, pernicieuse, s'immiscer le long de son corps et se débattre dans sa poitrine. Elle sait très bien comment elle s'invite, comment elle s'annonce, comment elle se répand dans son corps, sournoisement.

Elle s'avance vers la mer. Il y a des balustrades énormes. Ce soir, il y a beaucoup de vent et la mer est houleuse. Elle est complètement déchaînée. Célia se penche un peu et l'entend gronder. Elle est devenue une tache rouge devant la mer. Une tache de sang. Son niveau d'énergie est à zéro. Elle a la tête qui tourne. Elle répond n'importe quoi à son interlocuteur et se dirige vers la salle de bains.

En se lavant les mains devant le miroir, Célia se regarde. Avec dédain, Célia fixe la robe griffée qui la drape comme une reine; les cheveux savamment peignés, la frange parfaite qui encadre le visage. Ses ongles manucurés. On dirait une perruche. C'est elle ce clown ? Un profond dégoût lui monte à la gorge et une rage incontrôlable la secoue. La répugnance et la nausée lui sautent au visage. Elle ne peut pas lutter, elle ne veut pas dissimuler. Elle ne se retient pas, elle ouvre la porte d'une toilette et vomit.

Tout son corps est secoué par des soubresauts. C'est quand même aberrant, fou. Complètement illogique. Tout ce monde qu'elle voulait éviter la rattrape. Toutes ses valeurs se sont effondrées. C'est bien elle cette poupée de luxe ? Il ne manque plus qu'elle se plie à ses quatre volontés. Il est en train de la transformer en quelques jours. Que sont devenus ses rêves, ses aspirations pour une vie moins matérialiste ? Ce matin, dans la cour de l'orphelinat, elle a vu la pauvreté et la misère, elle a senti la joie des enfants. Ce soir, dans cet hôtel, avec tous ces gens-là, c'est le luxe dédaigneux, l'arrogance et la débauche. Ce n'est pas pour elle. Ce n'est pas elle.

Célia tire la chasse d'eau. Le bruit de l'eau la

calme. Elle respire tranquillement. Déjà, elle se sent mieux. Elle fait glisser ses talons hauts et pousse un soupir de soulagement en posant ses pieds nus par terre. Elle retrouse légèrement sa robe. Il est très facile de sortir de l'hôtel. Au loin, la soirée bat son plein. Elle marche dans la rue, les passants la dévisagent étonnés. Célia marche droit devant elle vers la corniche, en face de l'hôtel. Elle traverse la rue. Elle ne doit rien à personne. Elle est libre. Elle s'en balance de tout. Tout. Personne ne peut l'emprisonner et il ne va certainement pas la contrôler. Personne ne va lui dicter quoi faire ou quoi dire. Personne et surtout pas au nom de l'amour. L'amour. L'émotion lui monte à la gorge.

Au début, Samir ne s'est pas aperçu de son absence. Ensuite, il l'a cherchée partout. Aucune trace. Il a pensé à leur premier rendez-vous et comment elle s'était enfuie. Mais ici, c'est différent, elle ne connaît personne. Il a dû se contrôler et attendre la fin de la soirée. Il a fallu faire semblant que tout allait bien jusqu'à la fin de l'événement. Il ne savait plus quoi penser. Sa tête crisse et son cœur s'affole. Samir est devenu comme un fou. Elle a disparu, elle s'est volatilisée. Il a pensé à un caprice. Non. Il est retourné chez lui. Personne. Sa brosse à dents est encore à sa place. Dans la chambre, il y a encore ses habits dans l'armoire et son sac sagement rangé. Dans le tiroir, à côté du lit, son passeport. Rien. En lui, la fureur, la rage, l'énervement, l'angoisse, le vide insupportable pesant comme une ancre. Ensuite monte l'amour. L'amour s'impose et envahit tout. L'amour qui naît du ventre, l'amour électrisant qui explose. L'amour qui plie, qui fait souffrir; l'amour qui implore, l'amour invaincu, l'amour glorieux. L'amour. Le grand et l'invincible, le vrai, l'insoutenable, l'illogique et l'explicite. Mais où est-elle ? Pourquoi ?

Il prend sa voiture, mais il a beau la faire ronronner, il ne la trouve pas. Aucune trace de Célia. Volatilisée. Il est trop orgueilleux pour demander aux gens du village s'ils l'ont vue.

De retour chez lui, il s'assoupit sur la balançoire. Elle va sûrement revenir, elle ne peut pas partir de cette

manière. Il se réveille en sursaut à deux heures du matin. Cet étau dans sa poitrine. Il panique. Il appelle Myrna. Il lui fait part de la disparition de Célia.

Au téléphone, Myrna le rassure. Elle reviendra, c'est sûr. Elle n'aime pas la voix rauque de son frère au bout du fil. Elle n'aime pas cette voix de noyé. Cela fait des années que Samir ne s'est pas permis de se livrer de cette façon. Quel pouvoir cette fille a-t-elle sur lui ?

Myrna s'est habillée en vitesse. Elle sort dans la nuit. Elle se demande où pourrait être Célia. Elle ne connaît personne. Son instinct lui dit qu'elle est au bord de l'eau. Elle a senti combien elle aimait la mer. Le trajet vers Beyrouth se fait rapidement à cette heure avancée de la nuit. Elle conduit doucement le long de la corniche. Elle est inquiète. Une jeune fille qui disparaît de cette manière, ce n'est pas normal. Elle a compris que Célia ne se plie pas aux règles. Elle est différente de toutes les autres. Les restaurants sont vides, les terrasses fermées. Il y a très peu de circulation. Patiemment, ses yeux fouillent. Là-bas, on dirait, malgré l'obscurité, elle a aperçu une tache rouge sur le sable.

Elle stationne l'auto, enlève ses chaussures et marche tranquillement sur le sable tiède. La journée a été chaude et le sable a conservé toute la chaleur.

Célia est assise par terre. Elle regarde vers la mer. Myrna ne voit que les pourtours de son visage. Elle ne peut pas deviner l'expression dans ses yeux.

- Vous savez, ce n'est pas très prudent de rester ici ainsi habillée.

Célia ne bronche pas, mais, dans un mouvement de rage, se débat et arrache la robe et la jette au loin. Elle reste à grelotter en soutien-gorge et en culotte. Myrna se lève tranquillement, va chercher la robe et la dépose délicatement sur les épaules de Célia. Décidément, elle a du caractère cette petite. Elle ne dit rien. Elle attend que Célia parle

- Comment m'avez-vous trouvée ?

La voix de Célia est saccadée. Myrna sent

l'orage se profiler à l'horizon. La tempête.

- Que se passe-t-il *ya habibte*<sup>2</sup>

Sur ces mots Célia éclate en sanglots. Elle pleure, les mots s'entrechoquent. Entre deux hoquets, Myrna saisit.

- Cet homme... cet inconnu, ce pouvoir qu'il a sur moi.... Je ne comprends pas, je veux m'enfuir, mais je ne peux pas...je veux partir, retrouver ma liberté, mais je suis attachée à lui, il m'ensorcelle, il m'envoûte...mon corps tremble quand il s'approche de moi et voilà, je suis devenue son jouet. Moi, moi qui aspire à autre chose. Je me déteste, je me hais pour tout ça...vous comprenez, c'est tout ce que je veux éviter pour le moment....mais je... je l'aime. Comment est-ce que je peux l'aimer? Je le connais à peine...je ne sais plus...

Myrna la berce comme on berce un jeune enfant. Les larmes de Célia collent sur ses joues et coulent le long de son cou. Elles sont tièdes et salées. Myrna se sent traversée par la plus belle des douleurs et par la plus puissante des sensations. Tout le long de sa colonne vertébrale naissent et courent des frissons. Un désir pernicieux, refoulé, fait surface. Quelle tentation que ces épaules dénudées, que ce corps ferme livré à ses mains. Elle lui caresse doucement la nuque pour la calmer. La peau de Célia est divinement douce et légèrement parfumée. De la soie. Les mains de Myrna n'osent pas s'aventurer plus loin.

- Viens, ma petite, viens on va aller chez moi. Je vais juste avertir Samir que tu es saine et sauve. Il était fou d'inquiétude.

Elle la soutient jusqu'à l'auto. Au loin, sur l'autoroute, les voitures filent à toute vitesse. L'appartement de Myrna n'est pas loin. Célia s'accroche à elle. Elle se rend compte à quel point elle est encore fragile.

Arrivées chez Myrna, les deux femmes parlent à peine. Myrna lui fait couler tout de suite un bain chaud. Célia jette ses habits par terre et défait les bijoux. Elle est grande, musclée et belle. Elle plonge dans l'eau

---

<sup>2</sup> Ma chérie en arabe

tiède et parfumée. Myrna a tamisé la lumière. Elle est derrière elle. Elle lui prend le visage dans ses mains, relève les cheveux avec un clip. Elle la démaquille soigneusement. Sous ses doigts, la peau devient rosée. Célia a fermé les yeux. La main de Myrna glisse maintenant le long de sa nuque, lui masse un peu les épaules et arrête hésitante à la naissance des seins qui se hérissent. Myrna continue, guidée par une force vive qu'elle n'arrive pas à contrôler. Dans l'eau tiède, ses mains sont douces et pénétrantes sur les épaules et la gorge de Célia.

Les doigts de Myrna sont d'une incroyable légèreté. C'est avant tout de la douceur, ensuite une énergie torride. La peau de Célia se réchauffe, pétille, et brusquement ses sens se réveillent. Elle a l'impression qu'elle est tombée dans un état second. Célia fait semblant de dormir et ne dit rien. Elle est presque inconsciente, bercée par un mouvement imperceptible et intérieur. Les mains audacieuses de Myrna vont maintenant se promener sur son ventre. Célia se sent engourdie. Les caresses sont insistantes et son corps est enflammé. Les deux femmes sont silencieuses. Toutes les deux sentent la magnifique tension du désir. Célia se laisse caresser, mais ne donne aucune caresse en retour.

Elle ferme les yeux et se laisse aller à ce merveilleux toucher, envahissant et pénétrant. Elle lui permet de parcourir la douceur de ses seins, la soie de ses hanches et la fermeté de ses cuisses. Myrna poursuit sa valse discrète et n'ose pas l'effrayer en s'aventurant plus loin. Cela fait des siècles qu'elle ne s'est pas sentie attirée vers quelqu'un de cette façon. Sauvage. Imprévisible. Animale. Les caresses sont si discrètes et si intenses en même temps. Elles sont si inoffensives et si osées à la fois. Elles sont pénétrantes, douces, empreintes de tendresse. Célia est au bord des larmes. C'est si particulier comme sensation. Un courant intense. Myrna parle avec ses mains. Elle parle d'un amour naissant. Elle parle d'un amour impossible.

Célia a les nerfs en compote. Elle fait semblant de dormir, mais elle sent bien le regard de Myrna la

parcourir et Myrna sait très bien qu'elle ne dort pas. Célia lui est reconnaissante pour ce moment si intime. Et puis, Célia ouvre les yeux, fait un geste vers Myrna. Elle pose sur ses lèvres un timide baiser. Cette dernière sursaute, se lève et quitte la salle de bains.

Myrna fume une cigarette sur le balcon. Elle a fait un café, pour se calmer les nerfs. Le jour se lève. La petite est si douce, si belle, si gentille, si différente des arrogantes qu'elle a réussi parfois à ramener chez elle. Ce secret c'est pour elle. À son âge, ressentir des émotions si intenses c'est si imprévu, si particulier. Elle serait prête à tout risquer. Elle se sent revivre lentement, se recréer de l'intérieur. Cela fait si longtemps. Une sensation bâillonnée, un plaisir inassouvi, refoulé.

Célia est venue la rejoindre enveloppée d'une serviette. Sa peau sent la rose. Au loin, on entend quelques voitures qui s'essoufflent. Il flotte dans l'air une admirable odeur de jasmin. Célia est contre Myrna. Elles ne disent rien. La balançoire chante.

- Merci, dit Célia.

Célia ferme les yeux et s'endort. De la rue monte le bruit des klaxons. Célia se réveille en sursaut. Au loin, un voisin a allumé la télévision. Quelle proximité. Elle regarde l'heure il est six heures du soir. Elle a le vague sentiment d'avoir dormi pendant des heures. Elle est dans une grande chambre et les stores sont baissés. Sur la commode, il y a des photos d'une famille. Elle reconnaît le regard de Myrna.

Cette dernière est assise dans le salon. Ses traits sont tirés. Elle lit une revue qu'elle dépose nerveusement.

- Célia, vous êtes réveillée.

Célia s'approche d'elle et prend ses mains qu'elle porte à ses lèvres. Myrna les retire nerveusement.

- La bonne est là... Les enfants sont réveillés.

- Merci pour hier.

- Vous vous rappelez?

- Oui, vous m'avez aimée avec tellement de douceur. La douceur, l'émotion.

- Ça doit rester entre nous Célia. Ça ne vous choque pas ?

- Non, mais je dois avouer que je ne m'attendais pas du tout.

- C'est la première fois ?

- D'une certaine manière, oui

- Merci Célia. Vous êtes... Vous êtes bouleversante. On dirait une boule de feu, d'émotions à vif. Je comprends Samir. Mais ça doit rester entre nous. Vous en êtes consciente, pour notre réputation à toutes les deux. Vous comprenez, j'ai deux enfants, une fille à marier.

Myrna est nerveuse. Comme toujours, comme d'habitude. Si une seule rumeur fuse, elle est détruite. Ce lourd secret elle le portera jusqu'à la tombe. Cette attirance pour les femmes, elle l'a souvent refoulée, niée. Personne n'a jamais rien soupçonné. Il faut que ça reste comme ça. Avec Célia c'était imprévu et sublime à la fois. Célia se lève.

- Où est Samir ?

- Il vous attend chez lui. Qu'allez-vous faire ?

Myrna la dépose devant la porte avec un serrement de gorge. Elle lui effleure la main et dépose un baiser sur sa joue. Elle la laisse la quitter. Célia veut lui dire quelque chose, mais n'y parviens pas. Quels mots pourraient exprimer ce qu'elle ressent ? Déchirée, confuse, allumée.

La vie lui offre des cadeaux imprévus. Elle les accepte. Elle doit avouer, elle vit des rencontres foudroyantes depuis son retour de Paris. Tout arrive en même temps. Elle passe d'une petite vie tranquille à de grands bouleversements, des expériences intenses.

Célia ne sonne pas. Elle passe par le jardin. Elle est guidée par l'odeur de sa cigarette. La nuit est tombée. Au loin brillent les petites lumières du port. Il n'a rien allumé. Elle ne distingue que le mouvement lent de la balançoire qui va et qui vient et le bout rouge de la cigarette qui s'allume et qui s'éteint. Il y a une musique aigrette qui remplit le silence, sans entrain, une mélodie triste. Elle marche doucement sans faire de bruit. Elle porte des sandales de plage prêtées par Myrna et une robe trop large pour elle. Dans un sac, elle a mis la robe rouge et les bijoux. Elle veut tout lui rendre.

Il a senti sa présence. Comme cet idiot de cœur s'emballe ! Il se dit, elle n'est rien, rien. Il ne va même pas se lever pour elle. Il est furieux. La rage. Il écume. Il s'étouffe presque. Pour qui elle se prend ? Il est irrité. Depuis sa disparition, hier et pendant la nuit son corps était empoisonné, énervé, impatient, fou sans elle.

L'abandonner de cette façon, lui, Samir Hayek, en pleine soirée, cela ne s'est jamais produit et ça ne se reproduira plus. Il va l'écraser, l'humilier, la faire ramper à quatre pattes et la ramener à Montréal. La jeter. Elle se prend pour qui ? Elle n'est rien, moins que rien. Il lui a fait une faveur en l'invitant chez lui. Une faveur. Il se lève. Elle est debout devant lui. Elle le regarde, à la Célia: sans vaciller, directement, sauvagement, passionnément. Il est tétanisé. Il tombe à genoux devant la robe horrible qu'elle porte. Il lui prend la taille et y enfouit son visage. Il pleure. Il pleure. Il est complètement incrédule. Depuis hier, il est comme hébété, fou, malheureux. Elle est revenue, il revient à la vie. Elle est dans ses bras c'est tout ce qu'il désire.

Elle lui caresse les cheveux. Il murmure quelque chose qu'elle ne saisit pas. Elle chuchote : c'est bien de pleurer Samir : quand on pleure, on est sauvé. Elle l'aide à se relever. Regarde-moi Samir. Il refuse de se lever. Il ne veut pas. Il ne peut pas. Il la tire sauvagement vers lui. Elle s'agenouille à côté de lui. Visage contre visage.

- Regarde-moi Samir.

- Toi, je t'aime, toi je t'écrase, toi je te désire, toi je te fracasse, toi... toi sans qui ma vie n'a plus aucun sens...pourquoi tu me tortures ? Que veux-tu ? Dis-le-moi. Tu veux que je t'épouse ? Je le ferai tout de suite. Tu veux de l'argent, je t'en donne. Mais reste, reste, reste avec moi Célia...

Il gémit dans son cou. Son souffle sur elle est ardent. Une douce musique intérieure démarre. Elle n'appartient qu'à lui. Un plaisir renouvelé. Célia reçoit son poids d'homme sur elle. Elle ne sait plus quoi faire. Quoi dire. Sa confusion est à l'extrême. Tout doucement, délicatement, son cœur se greffe au sien.

C'est naturel, comme un aimant cherche le métal et s'y accroche. Il reprend.

- Pardonne-moi mon amour, je ne sais pas, je ne sais pas aimer... toute ma vie a été consacrée à mon travail et tu as surgi avec tes yeux pétillants, ton regard, ton rire, ton insouciance. Tu as surgi, carrément surgi et tout s'éveille en moi. Tu es là et je suis heureux. Je ne comprends plus rien. On dirait que mon âme te reconnaît...c'est plus fort que moi. Je ne sens pas ce genre de choses habituellement. Tout est nouveau pour moi. Pardonne-moi, *hayété, habibté*. *Sorry, sorry*. Elle l'arrête tout de suite. Elle pose sa main sur sa bouche. Son souffle est chaud, avide de sa peau.

- Je t'ai déjà dit. Je ne veux rien, rien, rien de toi. Ce sentiment est plus fort que nous Samir et... Nous sommes si différents toi et moi ...ce... ce... cet amour-là, on dirait qu'il nous est tombé sur la tête, transfusé dans le corps. Il va falloir s'habituer à gérer... à gérer tout ça. Hier Samir, hier ce n'était pas contre toi, c'était contre moi. Je n'ai pas pu supporter...je ne peux pas accepter que tu m'habilles, que tu me dictes comment me maquiller... c'est plus fort que moi, je ne peux pas dissimuler. J'ai éclaté. Mon premier instinct, depuis longtemps, c'est partir, fuir. C'est irrationnel dans ma tête.

Elle le berce et elle pleure en même temps. Ses genoux sont écorchés par l'ardoise. Elle le garde contre elle. Sa tête est lourde.

- J'ai choisi de vivre ma vie ... et toi... et tout ça, je ne sais plus quelle est la bonne décision quelle est la mauvaise. Tout ce que je sais, c'est que je suis vivante depuis que je te connais Samir. Je vibre, je suis ouverte. Tout ce que je sais, c'est que je t'aime. Je t'aime.

Il saisit son visage entre ses mains. Il a fermé les yeux. Il prend sa bouche avec violence. Il l'ouvre sauvagement, il la mord. Il lui fait mal. Il l'aspire, il la dévore. D'un mouvement brusque, il rapproche son ventre du sien. Célia vient de remarquer qu'il porte les mêmes habits que ceux de la veille. Sa barbe a poussé et lui égratigne les joues. Il relève la robe. Ses mains sont impatientes, fébriles. Il prend sa main et la dépose

sur son sexe raidi.

- Tu as vu l'effet que tu me fais ? Dix prostituées ne me font pas cet effet et toi, tu apparais avec la robe de ma sœur, mal fagotée et regarde...chuchote-t-il dans son oreille.

Célia sent son désir poindre dans son ventre. Une délicieuse sensation que cette chaude marée qui envahit son sexe. Elle est tout d'un coup plus attentive à la musique qu'il écoute. Elle l'enrobe entièrement. La voix est écaillée, triste, envoûtante.

- Qu'est-ce que tu écoutes ?

- Une chanson qui parle d'un amour sublime. C'est ma chanson préférée, elle s'appelle *Inta Omri*, tu es ma vie.

Elle ne dit plus rien et se contente d'écouter le rythme sensuel qui pénètre dans les pores de sa peau, s'insinue dans son ventre et fait onduler ses hanches. C'est fort. Il lui caresse les cheveux, ses doigts s'attardent derrière son oreille. Il laisse des sillons de feu partout où il la touche. C'est divin. Réveil. Lentement la vibration intérieure frétille et s'enclenche. C'est une lente et puissante tornade qui monte du ventre vers le cœur. La sève de vie se met en branle.

- En fait, je l'ai écoutée un soir où je pensais à toi. Au tout début, après l'avion...Célia. J'ai eu envie de l'écouter en me saoulant et c'est ce que j'ai fait ce soir-là. Je ne suis pas n'importe qui, tu le sais, c'est difficile pour moi.

Célia aime le rythme lent et latent avec les violons qui fusent. Ses hanches frémissent. Elle se lève et le pousse vers la balançoire. Il se laisse faire. Elle s'assoit, à califourchon sur lui. Elle se frotte contre lui. Elle le regarde dans les yeux. Elle sent son corps se brancher au sien et sa respiration s'accélérer.

Les doigts de Célia glissent sur son dos, sous sa chemise. Il frissonne. Il sent la douce chaleur à leur passage. Elle repasse de nouveau et l'étincelle est allumée. On dirait que son dos est devenu un champ d'énergie qui flambe chaque fois qu'elle le touche. Il se sent tiré par quelque chose de surréal. Il ferme les yeux. Le toucher devient de plus en plus doux. Presque des effleurements, un déluge de tendresse, un bouquet de

fleurs odorantes. Célia sent déferler la rivière entre ses jambes. Son cœur bat sourdement et ses pulsations tourbillonnent. Il doit le sentir. Il le sent.

- Traduis-moi ce qu'elle chante.

La voix de Samir est ambrée, sensuelle, entrechoquée par le rythme de son désir.

- Ici, elle dit : goûte à l'amour avec moi, goûte une goutte à la fois. Tout ce que j'ai vécu avant que tes yeux ne se posent sur toi, mon âme est perdue, pourquoi on me l'enlève ?...Tu es mon âme, ma vie ...*Inta Omri*.

Samir lui murmure les paroles dans l'oreille. On dirait qu'ils sont hypnotisés tous les deux par la voix de la chanteuse et le rythme de la musique. Il lui arrache sa robe. Elle tombe par terre comme une marionnette désarticulée. Elle ne porte pas de soutien-gorge. D'un mouvement brusque, avec ses deux mains sur ses hanches, il la tient haletante contre lui. Son sexe exigeant perce son entrejambe. Il caresse l'espace entre les deux seins. Un sillon de satin. Sa poitrine est dressée et voluptueuse. Ses mains se promènent sur ses hanches et dans le bas de son dos. Elle a fermé les yeux. Elle a basculé dans cet espace où ses caresses la plongent. Un espace sacré, divin, à eux deux. Un espace où leurs âmes dansent et leurs corps chantent.

- Et ici ?

Il traduit.

- Tes yeux me ramènent à mes jours passés, ils m'ont appris à regretter le passé et ses blessures. C'est du temps perdu et il ne compte pas pour moi. Tu es ma vie.

Célia bouge de plus en plus contre lui. Elle est électriée par son désir. Férocement, il pénètre en elle. Elle ravale son cri et ses larmes. Il est dur, il est violent, il est exigeant. Il l'envahit. Il la remplit. Elle flambe. Sa respiration est de plus en plus saccadée sur elle. Ils oscillent ensemble au bord du plaisir latent. Elle est devenue tellement tendue, une corde raide. Sa voix tremble, elle bouge avec le violon, elle monte et elle descend.

- Et maintenant Samir ?

Il chuchote. Sa voix s'entrechoque au rythme de son plaisir. Elle est inaudible, un souffle.

- Ce n'est que maintenant que j'ai commencé à aimer ma vie...

Ils ne peuvent plus parler. Ils sont emportés par le feu dévorant de leur union. Elle crie dans la nuit. Son ventre collé au sien tremble plusieurs fois. Elle a mal de lui. Elle ne veut plus jamais s'en détacher. Sous ses mains, elle n'est qu'une ondée de sensations. Elle l'aime. Elle continue de gémir parce que c'est trop fort, c'est trop beau, cette bête, cet animal tapi sous sa peau nommé plaisir. Il la rapproche de lui brutalement. Il lui fait mal. Il la pousse fort. Ses mains sur ses hanches sont possessives. Ses ongles se plantent dans sa chair. Son plaisir gronde sourdement avant d'exploser. Il reste en elle. Il l'embrasse encore dans le cou et remonte vers son visage. Il lui dit qu'elle est belle douce et si attirante. Il aime son grain de beauté au-dessus de sa lèvre, il aime son odeur surtout après l'amour. Elle dégage un parfum de femelle si sensuel. Célia frémit encore. Son ventre s'ouvre et se ferme en spasmes sporadiques et glorieux. Elle est sa femme. Célia lui dit qu'elle ne comprend pas...elle ne comprend pas ce qui lui arrive ni toutes les émotions qu'il provoque en elle, mais elle va vivre ce moment comme le plus beau des présents.

Dans la chambre, elle s'est allongée sur le lit, songeuse, perdue dans ses pensées, bercée encore par leur énergie mélangée et unie. Il ne peut pas se détacher d'elle. Il la regarde dans les yeux. Il lui caresse le cou, les épaules, le dos. Elle est immobile et se laisse caresser divinement. Ses yeux ont revêtu cette teinte verte. Elle est engourdie, gorgée, pleine comme la lune, repue. Elle ferme les yeux et s'endort dans ses bras. Il n'ose pas respirer, il ne veut pas la réveiller. Tendrement, il lui couvre le ventre avec un drap. C'est un geste que sa mère faisait tous les soirs. Elle avait toujours peur qu'il ne prenne froid par le ventre.

Par la fenêtre, pénètre l'odeur insistante et sensuelle des gardénias. Délicatement, il sort sur le balcon, hume le parfum et pose tendrement son regard

sur la plante florissante. Il en cueille deux, trois fleurs, passe ses doigts sur leur pétale velouté. Il les dépose sur la table de nuit à côté de Célia. Il sait qu'elle aime leur odeur. Il sait qu'elle sera bercée cette nuit par leur doux effluve.

Il va prendre son bain. Depuis hier, il ne s'est pas changé ni rasé. Quand elle a disparu, il est resté immobile. Il n'a jamais connu ce sentiment de vide, d'impuissance, de rage et de profond engourdissement. La dépendance, la première fois.

Pendant qu'il prend son bain, il laisse la porte ouverte pour pouvoir la regarder dormir. Il se couche contre elle. Il se sent apaisé, comblé, presque dans un état de béatitude. Célia bouge un peu et sourit. Son visage est rayonnant, calme et serein. Toute sa vie, il a recherché ce sentiment. Celui d'être simplement à sa place, celui d'être aimé, celui d'être lui-même, celui de pouvoir aimer en retour. Il le trouve avec elle. Il n'a rien à prouver. Il vient de s'en rendre compte. Elle se donne à lui et ne demande rien en retour. Elle lui offre son amour. Elle l'aime à lui. Il arrive à se montrer tel qu'il est, comme il est. Cette plénitude qu'il ressent, ce sentiment d'amour sacré, cette fusion, cette impression de toucher à quelque chose de surréel l'envahit de la tête aux pieds, tel un axe de lumière.

Elle fait irruption dans sa vie, au moment où il s'y attendait le moins. Pour la première fois, il réalise qu'il n'a plus peur. Il n'a plus peur de perdre l'argent ou de ne pas en faire assez. Célia est là, à côté de lui. Mais qui est-elle ? Pourquoi cette fusion charnelle si intense, cette osmose mentale comme si en réveillant son corps cette passion fait bouger son âme ? Comment expliquer l'ineffable ? Samir ferme les yeux et se laisse finalement aller à un sommeil profond teinté de l'odeur des fleurs sensuelles.

## 12. Carrefour

Célia se réveille en douceur. Le lit est tiède et la chambre encore obscure. Samir. Sa place est vide, mais encore chaude. Elle est nue. Elle s'étire, elle a si bien dormi. Elle se lève, s'enveloppe d'un drap et part à sa recherche. Elle s'en doutait bien. Il est assis dehors sur la terrasse, sur la balançoire. Leur balançoire. Il fume. Il boit un café. Son visage s'illumine quand il la voit arriver. Il est encore chiffonné. Il n'a pas beaucoup dormi. Le cœur de Célia se serre. Cette différence d'âge entre elle et lui, c'est la première fois qu'elle en prend conscience. Elle en voit les signes sur son visage pour la première fois. Il la regarde avancer, lui fait une place à côté de lui. Ses yeux brillent. Il est heureux.

- Bonjour mon soleil !

Son visage est radieux. Il lève les bras vers le ciel.

- *Hayété*, viens à côté de moi. Reste à côté de moi.

Il fait bon. Le soleil hésite encore. Au loin, un coq chante. Lamia a posé un plateau avec le café fumant et des galettes. Le matin paresse. Célia caresse le muret et regarde vers la mer.

- Tu n'as pas beaucoup dormi toi...alors que moi je ne fais que dormir.

- J'ai des idées merveilleuses. Tu m'inspires Ceyloul. Je veux glorifier l'amour, la femme. Je pense à des formes rondes, polies, sensuelles, à des pierres brillantes et opulentes, à des agencements ludiques et arrogants, à des publicités spectaculaires. Mon cerveau est complètement déchaîné. J'arrive à peine à gérer tout ce qui me vient à l'esprit.

- Tant mieux Samir, tant mieux ! Son regard va vers la mer douce et paisible par ce matin d'octobre.

Elle pousse un profond soupir.

- C'est fou, mais j'aime ce pays, je l'aime comme si c'était le mien.

- Cela se voit. Tu es si belle depuis que nous sommes là. Ton visage rayonne, Ceyloul. *Metel el Amar*, ça veut dire belle comme la lune.

- C'est joli comme expression. Dis-moi quelle femme ne serait pas belle dans un cadre pareil. Je suis une fille du Sud, j'aime l'air de la mer, mais c'est aussi tout ce que nous vivons. C'est si intense... c'est si fort, c'est si bon cet amour et elle le regarde directement. Elle n'a plus peur de le dire. Cet amour me remplit, m'infuse de chaleur et de lumière. Merci Samir, merci de me redonner ma place, ma sensualité de femme. Merci de m'aimer comme tu le fais. Je n'ai plus peur tu sais. Je prends tous les risques, je veux vivre cet amour.

Il ne dit rien. Sa main se pose sur ses lèvres et descend le long de son cou. Célia poursuit.

- Les paroles de ton Égyptienne, hier, c'était tellement beau Samir. Ce n'est que maintenant que j'ai commencé à aimer ma vie, que c'est vrai pour moi.

Elle boit son café contre lui. Le drap a glissé sur ses seins blancs, elle se recouvre maladroitement. Il lui caresse le cou et la naissance du dos. Quand il pose la main sur elle, il ne peut plus s'en détacher.

- Samir, j'ai des choses qui m'attendent à Montréal. Je dois rentrer.

- Mais on rentre demain. Et après ?

- Après on reste ensemble. Tu as envie ?

- Chacun dans son appart et on se voit.

- Non, tu déménages chez moi. Je prends tout en charge. Tu sais avec moi c'est tout, tout quoi.

- Samir, je ne peux pas, je ne veux pas, je veux ma vie d'avant. J'aime ma vie, je ne veux pas la changer. C'est la vie que j'ai choisie.

- T'as pas besoin de travailler... ni de faire la cuisine pour les autres. Maintenant tu es avec moi. Je paie tout. Tu es avec Samir Hayek, pas avec n'importe qui. Tu ne peux pas continuer à faire ce que tu fais.

Célia se lève, s'avance vers la mer. Tout d'un coup, son dos se raidit, ses épaules se voûtent. Elle respire. Il y aura de la résistance. Pourtant, c'est si simple !

- Samir, tu n'as pas compris.

- Non ! Il est furieux. Ses yeux flambent, sa bouche se déforme.

- Je n'accepte pas, non je ne peux pas te perdre.

Célia pourquoi tu résistes ?

- Mais ce n'est pas une question d'accepter ou pas. Je veux ma liberté. Je veux, je ne sais plus ce que je veux. Je pense quelque chose et je fais le contraire. Tu me rends nerveuse...J'aimerais juste prendre un peu plus de temps Samir. Je ne suis pas prête tout de suite. Avant-hier, je me suis dégoûtée moi-même, je ne peux pas, je ne veux pas être une poupée de luxe Samir, ta poupée de luxe. C'est contre mes principes et mes aspirations. S'il te plaît, comprends-moi, essaie. Je suis en train de trouver ma voie, de me rebâtir et... Bing, Bang, Samir. S'il te plaît, n'essaie pas de me contrôler, de me manipuler, de m'imposer tes choix ou tes points de vue. Même si cet amour est très fort, bouleversant, il est également très fragile. Il faut que tu comprennes Samir, je ne veux pas dépendre de toi et de ton argent. J'ai tout ce qu'il me faut. Peut-être que pour toi ce n'est pas assez, mais pour moi c'est l'abondance. Il faut respecter mes choix de vie Samir. Il le faut. C'est primordial pour moi, pour mon épanouissement. Il faut que tu saches dès maintenant. Je ne porterai pas de hauts talons, je ne me maquillerai pas, je n'enfilerai pas des robes griffées. Il faut m'accepter comme je suis. Je ne ferai pas d'opérations. Es-tu capable de continuer à m'aimer telle que je suis, sans vouloir me changer en une image que tu as dans ta tête ?

Samir est debout, il la regarde. Elle ne peut pas supporter son regard. Il est dur. Il l'intimide. Il n'est pas habitué à ce qu'on lui dise non. Il a fait son plan. Il ne comprend pas sa réaction, mais il est attentif à ce qu'elle lui dit. Il ne veut surtout pas prendre le risque de la perdre. La perdre. Il faut l'écouter même si c'est dur à admettre. Ses yeux sont moins furibonds. Il se calme.

- Alors, on fait quoi Célia ? C'est quoi ton plan ?

- Il n'y a pas de plan Samir. C'est une relation, pas un *business deal*. Sa voix est douce, remplie d'espoir. On prend un jour à la fois. C'est déjà assez compliqué comme ça, mon amour. As-tu déjà vu des personnalités plus différentes que les nôtres, deux mondes si opposés ? Retournons à Montréal et on

verra. Un jour à la fois, surtout pas de pression.

Il lui prend le visage dans les mains et la serre contre lui.

- Ok. Je t'écoute, bien que je ne comprenne pas ta réaction à mon offre. Je ferme mon téléphone. Je suis en congé avec toi. On va faire une fête ce soir, mais avant on va se promener. Habille-toi.

Le soir, Samir donne une grande fête. Il invite des amis, des clients et des fournisseurs. Il est heureux. Il veut le montrer. Célia lui propose de l'aider. Il éclate de rire. Il répète : ici, c'est le pays du service. Tout se prépare pour toi. Tu verras, ce soir.

Vers neuf heures, la maison vibre au son de la musique orientale. Il y a des garçons habillés de blanc qui servent des hors-d'œuvre. Des tables ont été installées face à la mer. Il y a des montagnes de nourriture, du riz et un gigot d'agneau. L'odeur des grillades grésille dans la nuit.

Nayla, Myrna et Georgette font partie de la fête. Samir lui a présenté plein de cousins, de cousines, des amis, des connaissances. Elle flotte. Sa mère lui a téléphoné tout à l'heure. Elle a poussé un soupir de soulagement quand Célia lui a annoncé son départ du Liban prévu pour le lendemain. Célia ne comprend pas pourquoi sa mère est si inquiète de la savoir au Liban. Ne le sent-elle pas ? Sa fille est au paradis. Pourquoi une mère ne peut-elle pas sentir ce genre de choses ?

Célia parle, rit, hoche la tête. Elle porte une magnifique robe noire qui dévoile tout son dos. À son poignet est attaché un sublime bracelet en émeraudes et diamants. Tout le monde veut le toucher et l'admirer. Autour d'elle se déploie la lumière. Elle est devenue une étoile, une étoile polie d'amour.

Il parle avec ses amis. Il raconte des blagues, il écoute des conversations, il salue, il serre des mains et au fond de lui la musique intérieure chante et l'océan est déchaîné. Ses amis le trouvent plein d'entrain, reposé, flamboyant, mais changé, transformé, comme porté par une nouvelle énergie. Grandiose. Il est en train de renaître.

Au début de l'après-midi et avant de passer confirmer la commande chez le traiteur, ils sont allés à

pied jusqu'à la vieille citadelle, en face de la mer. Derrière la maison, du côté de la piscine, il lui a montré un raccourci. Ils ont dévalé les marches d'un escalier taillé dans la pierre. Ils se tiennent par la main. Samir a enfilé un jeans et une très belle chemise de lin blanc. Elle flotte au vent comme un drapeau. Il est flamboyant, beau comme un dieu sur cette terre historique. Ses yeux noirs sont magnétiques, ses cheveux bruns et bouclés volent. Comme les marches sont très étroites, il la porte parfois dans ses bras pour la faire passer. Il en profite pour l'embrasser tendrement. Le vent s'engouffre dans leurs cheveux, mais il est si doux qu'on dirait un frôlement. Au loin, la plage les berce. L'escalier est tellement exigü qu'à leur passage les fleurs entrent dans leurs yeux. Il les écarte. Elle le suit.

Ils sont arrivés au bas de l'escalier. La vieille citadelle de la mer, millénaire et alanguie au soleil, s'offre à eux dressée nonchalante sur les rochers. La mer est somptueuse. Une nappe de velours qui soupire en ce début d'après-midi. Les quelques bateaux qui y sont amarrés voguent tranquillement. C'est une vraie carte postale. Les cheveux de Célia battent au vent.

Ils s'attablent pour prendre un café. Les chaises en bois sont peintes en bleu. C'est rustique et chaleureux. Sur le mur sont accrochés des filets de pêcheur. Le restaurateur connaît Samir. Il l'accueille à bras ouverts et leur offre une corbeille de fruits. Célia déguste le cantaloup, les pêches et les raisins. Samir est détendu, heureux. Il la regarde dévorer les fruits. Il ne lui lâche pas la main. Désormais, il la veut à côté de lui. Il ne peut plus se passer de sa présence. Elle est radieuse, belle et sereine.

Le café sent bon. Elle ne dit rien. Ils sont heureux. Célia est comblée. Elle a oublié sa vie à Montréal et ses responsabilités. Elle se sent nostalgique à l'idée de quitter ce pays si attachant. Elle sait que c'est un pays dont elle ne se détachera pas. Il est si intimement lié à son histoire avec Samir.

De retour à la maison, ils sont tous les deux distraits, dans la lune. Malgré le café, ils ont sommeil, mais le temps presse, il faut s'habiller, se préparer. Célia soupire. Pourquoi ne peut-il pas rester tranquille ?

Elle aurait bien opté pour une soirée calme sur la terrasse. Il va falloir apprivoiser le silence, surtout celui dans la tête. Il ne sait pas, il est continuellement dans l'action. Elle lui apprendra.

Dans la chambre, avant de s'habiller, il lui montre un merveilleux bracelet serti de pierres vertes et blanches. Les pierres sont taillées directement dans le métal. Autour, de chaque émeraude se dessine un mouvement de rose ou de fleur. L'or est gris perlé et sablé. Le bracelet est large avec un fermoir discret qui se fond dans le métal. On dirait une pièce antique, un bijou royal. Elle l'interroge du regard. Il lui explique que ce sont des émeraudes et des diamants et que c'est le premier bracelet qu'il a dessiné et fabriqué. Il ne l'a jamais vendu. C'est son porte-bonheur. Il aimerait qu'elle le porte ce soir.

- Tout ce que j'ai est désormais à toi.

Célia sursaute.

- Non je ne veux pas. Tout ce que je veux que tu me donnes est dans tes yeux et dans ton cœur.

Pensive, elle poursuit.

- Il ne faut pas me gêner avec cette histoire d'argent. Cela viendra tout corrompre entre nous. Je le sens. Je le sais.

Il ne comprend plus.

- C'est le monde à l'envers. Tu n'es pas très exigeante.

- Je t'ai expliqué...je ne veux rien devoir à personne. Je ne veux pas accepter et ensuite entendre tes récriminations... C'est moi qui paie !

- Je ne ferai jamais ça.

- Oui, tu le feras. Tout le monde le fait à la moindre dispute...je le sais Samir. S'il te plaît, ne sois pas fâché. Tu te trompes, je suis très exigeante : non pas concernant les choses matérielles, mais celles du cœur.

Célia caresse le bracelet. On dirait de la dentelle.

- Pourquoi cette fascination pour les pierres Samir ?

Pour le montant d'argent qu'elles représentent, pour l'argent que je fais chaque fois que je les monte.

- C'est légal tout ça ?

- Mais bien sûr...l'art c'est de trouver les pierres à bon marché, de les monter et de les vendre au triple ou au quadruple. C'est ça mon business. Attends.

Il se lève et va chercher dans le tiroir une boîte en bois. Il jubile. Il sort de la boîte une pierre blanche, et lactée.

- Regarde, c'est la pierre de lune, on va la chercher au Sri Lanka. Tu vois comme elle est belle et lumineuse !

Célia se penche et passe son doigt sur la surface de la pierre.

- C'est onctueux, aussi doux qu'un sein de femme.

Samir éclate de rire.

- Pas mal Ceyloul, voici le grenat.

Il lui met dans sa paume une pierre rouge, irisée et flamboyante. Célia ferme les yeux. - Je sens le centre de la terre, la passion...

Samir lui caresse la joue. Le grenat c'est effectivement dans la croûte terrestre que nous allons le chercher.

- Tu connais celle-là ?

Célia admire la couche orangée...elle secoue la tête.

- C'est l'ésoтите. Elle n'est pas connue, mais elle représente le soleil. C'est pour des bijoux d'été, on la porte sur une peau bronzée. J'ai des pierres précieuses et semi-précieuses. Par contre Célia, la plus belle, la plus magique, la plus précieuse, celle qui est taillée sur 57 facettes et qui il est le plus pur des minéraux, tu sais quelle est cette pierre ? Célia secoue la tête. Non, elle n'a aucune idée. Il lui caresse sa bague Promesse. C'est le diamant Célia. Est-ce que tu savais que seul un diamant peut tailler un autre ?

Célia est fascinée par la beauté de la pierre incolore, acidulée, aux reflets incandescents.

- Et pour trouver ces pierres à bon marché ?

- Le secret Ceyloul, c'est dans le flair. Le sens du business ma chérie, c'est inné. Surtout pour nous, descendants des Phéniciens. Ce que j'aime, aussi des fois, c'est introduire de nouvelles pierres au-delà des

grands classiques. C'est nouveau, innovateur, avec des pierres qui ne sont pas connues, comme celles que je t'ai montrées.

- Pour la collection Cerise ou Célia – elle sourit - j'ai pensé que ce serait peut-être intéressant de rejoindre un public plus jeune, les 16-25 ans qui ne porterait pas des diamants ou des rubis, tu sais, quelque chose de léger, dérivé de la même collection. Une cerise croquée sur un fil en cuir. C'est si jeune, il me semble.

Samir ne dit rien. Il est pensif.

- Pas mal Ceyloul. Rajeunir la marque, trapper la mère et la fille en même temps. Je n'ai jamais pensé à aller vers ce public, car elles n'ont pas trop d'argent à dépenser à cet âge. Mais les parents en ont. Ce que tu dis n'est pas bête. Enfin, Mademoiselle MBA, merci.

- Question de diversification Samir.

Il lui tend le bracelet. Son regard a changé. Il est légèrement voilé. Ses pupilles sont dilatées.

- Je ne m'ennuie pas avec toi Ceyloul.

Célia fait tourner le bracelet entre ses mains. Elle est nue sous la serviette. Elle sort du bain. Sa peau est encore toute humide. Elle enfle le bracelet. Samir l'aide à le fermer, car il a un fermoir de sécurité. Elle se débat un peu. Sa serviette tombe par terre.

Il adore l'effet des pierres sur son poignet, sur sa peau qui a changé de couleur au Liban. Sa couleur blanche est devenue légèrement cuivrée. Il le lui dit. Il est debout derrière elle. Elle est debout devant le miroir. Il l'enlace par en arrière. Ses épaules sont rondes, ses seins bougent. Il ne peut pas rester à côté d'elle sans que ses sens s'emballent et se déchaînent. Le courant entre eux est instantané, immédiat. Le ciel et la terre, le feu et l'eau.

Dans le miroir, délicatement, elle voit les mains brunes et velues de Samir se promener sur son ventre blanc. Elles sont lestes et légères. Sensuelles et exigeantes. C'est magique. Elles caressent son ventre et descendent un peu, effleurent presque religieusement et tendrement l'entrejambe. Avec son doigt, il la lui entrouvre. Célia est fascinée par son propre reflet dans le miroir. Il lui murmure. Je veux goûter à ton miel.

C'est chaud, un peu salé, il lui fait goûter un peu. Elle suce son index. Il bande terriblement dans son dos. Elle se sent merveilleusement bien. Indolente et chaude. L'excitation, entre ses jambes, fourmille et bat comme un cœur sur le point d'exploser.

Samir se presse contre elle. Son désir lui transperce le dos. Sa respiration est rapide. Il laisse transpirer un grognon de plaisir. Bien qu'au comble de l'excitation, Célia a envie d'autre chose. Même si sa pulsation bat sourdement dans son ventre, elle change de cap. Elle l'enlace. Aujourd'hui, elle veut aller plus loin du corps. Aujourd'hui la femme va guider.

Célia se retourne vers lui et attire sa tête vers elle. Elle lui caresse doucement la nuque. Elle le berce doucement, le calme. Son corps est parcouru de frissons merveilleux, d'une douce chaleur. Il ferme les yeux. Il se laisse aller contre ce merveilleux courant de tendresse qu'elle lui ouvre et se laisse guider. Célia joue dans ses cheveux, s'attarde sur son front. Il est engourdi, elle aussi. Il est devenu lourd comme un enfant qui s'endort bercé par les bras de sa mère. Il se sent merveilleusement aimé, lové et protégé dans une bulle. Célia le porte contre elle. Elle a aussi fermé les yeux, transie par tant d'amour. Il circule entre eux. C'est merveilleux. Une boule d'énergie. Contre elle, Samir respire, boit et goûte au bonheur de ressentir avec son cœur. Contre elle, il est bien, si bien. Ils n'ont besoin de rien faire d'autre, leurs corps se parlent sans se pénétrer. Ils se laissent envelopper par cette énergie bienfaisante chaude et vibrante. L'amour se suffit à lui-même. Il se nourrit de leur énergie fusionnée. Elle ouvre les yeux. Elle ne sait pas combien de temps ils sont restés enlacés. Le miroir leur renvoie leur image. Elle est encore chancelante. Sa bouche tremble. Elle a l'impression d'avoir pénétré dans une autre dimension. Plus rien n'existe à part elle et lui. Des larmes coulent silencieusement le long de sa joue. Elle ne s'en rend même pas compte. Elle balbutie presque.

- Merci Samir, merci pour tout, mon amour.
- Dis-le-moi encore.
- Merci Samir.
- Non, répète-moi, mon amour. Répète-le-moi.

- Mon amour, mon amour, mon amour.

Elle est renversante, les yeux égarés, les cheveux collés contre la tempe. Il aime la voir ainsi. Perdue, troublée et troublante. À sa merci. À lui. À lui, exclusivement. À lui.

- Ceyloul, tu me dis merci...c'est à moi de te remercier, mon amour. Il faut que tu restes avec moi. Célia. Il le faut. C'est trop fort ce qui se passe entre nous.

- Parfois on n'a même pas besoin de tout faire. Ma peau parle à la tienne, c'est sublime.

- C'est la première fois que je me sens si complet, si heureux, si repu et pourtant...

- J'ai lu une fois que l'orgasme ce n'est rien, rien. C'est peut-être vrai. Il va falloir apprendre à parler sans parler, à s'ouvrir à des sensations nouvelles, se laisser emporter... Il va falloir apprendre à partager et à aimer l'amour. C'est nouveau, c'est différent, c'est pour nous. Toi et moi, moi et toi.

Ils restent un moment silencieux. Chacun perdu dans ses pensées. En s'habillant, Célia admire le bracelet. Il est lourd. Elle a peur de briser les pierres, car elle a parfois des mouvements brusques. Sa bague Promesse brille de mille feux. Il avait raison. Elle a pris goût aux pierres. On dirait qu'elle y verse son âme, son énergie, une partie d'elle-même.

Elle a choisi une robe noire moulante. Elle se maquille à peine. Aucun besoin. Juste un rouge à lèvres. Elle a l'impression que tout son corps est entouré de lumière. Elle sent que son cœur va exploser. Elle est inondée d'amour, gorgée de plaisir. Ce soir, elle pourrait mourir, mourir d'amour et de plaisir. Son corps lui révèle des sensations insoupçonnées. Avec lui, elle est pleine. Avec lui, elle est comblée. Entièrement en harmonie, parfaitement en osmose.

Son téléphone sonne. Sa mère lui parle et pose plein de questions. Célia est loin, loin dans sa réalité. Elle arrive à peine à parler. Sa voix est légèrement pâteuse. Elle ne veut pas qu'on la réveille. Elle est dans sa bulle. Elle rassure sa mère. Oui, elle quitte le Liban demain matin et elle va lui parler à son arrivée à Montréal.

Pour une fois, Samir est tout habillé en blanc. Il est très beau. Elle le lui dit. Il est narquois et taquin. Il est fier, il est à la limite de l'arrogance. Les invités sont en retard. Samir lui explique que c'est coutume au Liban. Sur la terrasse, en face de la mer, les garçons serveurs s'affairent. La nuit est tombée, ils ont allumé des flambeaux.

Dans la cuisine, Georgette supervise le travail du chef. Elle voit Célia debout devant la porte. Elle lui fait un petit signe de s'approcher d'elle. De la marmite, elle lui fait goûter une feuille de vigne. Hum, c'est délicieux ! murmure Célia en sentant la viande farcie fondre carrément dans sa bouche.

- Ça, c'est moi qui a préparé, pas le cuisinier.

- C'est divin. Vous avez mis des épices si fines. J'aimerais bien noter la recette.

Georgette n'écoute pas ce que Célia lui dit. Elle regarde son visage. Cette fille a quelque chose de particulier. Ce soir, elle a le visage d'une madone. Pur, éblouissant, transcendant. Elle doit être vraiment quelqu'un de bien pour dégager autant de lumière autour d'elle.

- Viens.

Elle l'entraîne à côté de la table et ouvre un meuble dans le mur. Elle en sort un minuscule cadre en argent et une photo en noir et blanc. C'est la photographie d'une famille. Un homme moustachu, une femme et deux enfants. La femme porte un bébé dans ses bras. Célia écarquille les yeux. Oui, ce sont Myrna et Samir. Ils sourient insouciant. Samir a des cheveux bouclés, de grands yeux. Il doit avoir sept ou huit ans. Georgette murmure à voix basse. Elle cherche ses mots.

- C'est avant la mort de mon mari, Joseph. *Allah yerhamo*<sup>3</sup>. Une famille normale. Après, c'était difficile pour nous tous, mais on a survécu. Myrna a quitté l'école pour m'aider, et Samir, Samir a voulu tout faire pour oublier ce temps-là. Il a tout misé sur sa réussite professionnelle et *el massaré*<sup>4</sup>, il en a fait, mais

---

<sup>3</sup> Que Dieu reçoive son âme en arabe

<sup>4</sup> L'argent en arabe

c'est assez, je lui dis, mais il veut continuer. Il a besoin de quelqu'un de bien à côté de lui. Quelqu'un comme toi. Il a l'air heureux avec toi. *Tabaan*<sup>5</sup>, moi j'aurai préféré une Libanaise, comme nous. Ne te fâche pas. L'essentiel pour une mère, c'est de voir son fils heureux.

Elle regarde ses mains et les frotte l'une contre l'autre.

- Dans la vie, tu vas voir. On fait ce qu'on peut, *ya Habibté*. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a ici, dans la tête.

Célia regarde cette femme touchante qui se livre à elle si naturellement. Spontanément, elle la prend dans ses bras. Georgette lui murmure.

- Il faut être patiente avec lui. C'est un bon gars. Il a l'air vraiment heureux avec toi. Je suis sa mère, je sens ces choses-là même si mon garçon approche de ses cinquante ans. Au fait, tes parents ils font quoi ?

Célia lui confie que sa mère vit en France, à Antibes et qu'elle possède un restaurant. Elle n'a pas de frère ni de sœur, mais beaucoup de cousins et de cousines. Ses parents se sont séparés lorsqu'elle avait huit ans. Son père est mort il y a cinq ans. Il était directeur d'une banque. C'est lui qui a choisi son nom, Célia, car il est d'origine italienne. Elle a une demi-sœur qu'elle aime beaucoup et qui a quatre ans de moins qu'elle. Son nom est Amélie. Georgette l'observe tendrement.

- Si c'est sérieux, fiancez-vous à l'église, c'est mieux pour toi.

Célia détourne les yeux amusée par la remarque.

Samir la cherche partout. C'est par hasard qu'il débarque à la cuisine et qu'il trouve sa mère et Célia en grande conversation. Il ne dit rien. Il observe la manière dont sa mère tient les mains de Célia. Fermement. Elle est accrochée à elle.

La soirée bat son plein. Myrna trouve Célia au détour de la table des desserts. Elle est drapée d'une très belle robe noire, seyante et ajustée. Elle est légèrement maquillée. De loin, on dirait une jeune femme. Quel contraste avec la première impression. Elle

---

<sup>5</sup> Évidemment en arabe

est accompagnée d'une autre dame qu'elle lui présente, une cousine germaine. Célia fait la conversation poliment et répond aux questions dont la mitraille la cousine en question.

Myrna ne parvient pas à détacher ses yeux de Célia. Elle détonne par rapport aux autres. Une simplicité déconcertante. Myrna a du mal à cacher son admiration, son élan. Pendant que la cousine se sert des petits gâteaux, elle entraîne Célia un peu à l'écart.

- J'ai rarement vu Samir comme ce soir. Il est calme. Et toi, Célia, tu es...tu es franchement rayonnante. Mon Dieu, qu'est-ce qui vous arrive ?

Célia lui prend les mains. Myrna, gênée, tente en vain de les retirer. Son cœur saigne. Il faut encaisser le coup. Ne rien laisser paraître. Comme toujours, comme d'habitude.

- Merci Myrna. On a décidé de tenter une chance ensemble. On va voir à Montréal.

Myrna ne dit rien et se contente de replacer maladroitement une mèche de cheveux derrière l'oreille de Célia. Son doigt frôle sa joue. Jusqu'à maintenant, elle n'a jamais été jalouse de son frère. Tout cet argent, ces succès fracassants, un après l'autre. C'est la première fois qu'elle l'envie. Elle donnerait tout pour être à sa place aujourd'hui. Tout. Elle est triste. Mais il ne faut pas le montrer. Garder le masque. La société libanaise est impitoyable.

Les derniers invités quittent. Célia et Samir sont devant la porte, la main dans la main, en train de les saluer. Soudés et indivisibles.

### 13. La poussière

Le matin, tout va très vite. Samir fait des appels téléphoniques. Il est inquiet. On parle d'un ralentissement économique. Mauvais timing pour la boutique de Montréal. Il a jeté un coup d'œil ce matin à son portfolio et les actions sont en chute libre. Il n'est pas encore trop inquiet, mais c'est un signal d'alarme. À Montréal, dès son arrivée, il va devoir effectuer des transferts de fonds. Célia se sent nostalgique. Elle est triste en fermant les volets de la chambre. Elle s'est attachée à cette merveilleuse maison. Ils y ont passé leurs premiers jours ensemble. Ils se sont aimés. Qui sait si un jour elle reviendra, s'ils seront toujours ensemble...

Le taxi attend devant la porte. Samir est impatient. Son visage est fermé. Le taxi démarre en trombe sous un soleil éclatant. Les paysages défilent. Elle a désormais des repères familiers. Elle pense avec nostalgie à Myrna et à l'orphelinat. Elle aimerait tellement faire quelque chose pour ces enfants. Célia envisage déjà organiser une campagne de levée de fonds pour leur envoyer de l'argent. Elle va essayer d'en discuter avec Samir. À l'aéroport, il y a beaucoup de monde. Impassible, Samir fend la foule. Amusée, elle le suit. Il a mis ses lunettes noires. Ils sillonnent à travers les files comme à l'arrivée, aucune file d'attente. Les gens le regardent, certains le reconnaissent, le saluent maladroitement.

Il lui tient la main. De temps en temps il la lui serre. Il passe à la boutique hors taxe et achète plein d'affaires. Des parfums, des écharpes et une montre. Il lui demande si elle veut quelque chose. Elle sourit et tient à payer elle-même l'achat d'un livre, la biographie de Khalil Gibran. La chanson fredonnée par Roula l'autre jour c'était un de ses poèmes. Elle veut apprendre à mieux le connaître. Leur guide les installe dans un salon privé. On leur sert une limonade et un café ainsi qu'un plateau de desserts libanais. Célia admire la présentation vertigineuse et impeccable des pistaches, des noix et des amandes finement agencées. On dirait une petite pièce d'art. Quel souci pour le détail, pour une

présentation parfaite. Célia laisse fondre le petit carré dans sa bouche et jette machinalement un coup d'œil à sa montre. Il reste environ quarante bonnes minutes avant le départ. Elle dit à Samir qu'elle aimerait aller s'acheter une revue, et qu'elle sera de retour dans dix minutes. Il hoche la tête distraitement, il a un conflit avec les dates d'affichage des publicités à Paris avant les fêtes de Noël et du Nouvel An. Il faut régler le tout avant le décollage ou l'escale de quelques heures à Paris.

Elle prend l'escalier mécanique. Il y a des femmes voilées qui rient, des familles nombreuses qui avancent, des enfants qui pleurent, des jeunes femmes perchées sur des talons démesurés qui courent et des hommes d'affaires en complets sombres qui se côtoient. Les gens parlent fort. Il règne dans le hall toute l'effervescence du départ. Au kiosque de journaux, Célia hésite. Elle aimerait bien ramener une revue libanaise. Elle en choisit une ou deux et c'est au moment de payer, au moment où elle fouille dans son porte-monnaie, qu'elle se fige. Un son, un bruit sourd et infernal gronde des entrailles de la terre. Les comptoirs vibrent. Elle perçoit le grondement et ensuite le sifflement. La dernière chose dont elle se rappelle c'est du regard effrayé de la jeune caissière. Après, plus rien. Le bruit monstrueux, la poussière, le néant.

Samir sursaute. C'est une grosse déflagration. Les murs tremblent et immédiatement l'électricité est coupée. L'aéroport est bombardé. Pourtant, rien dans le paysage politique ne laissait présager quelque chose de semblable. Putain de journaux. Célia. Il s'éclaire avec l'écran de son téléphone, ouvre la porte et se précipite dehors. Le spectacle qui s'offre à ses yeux lui fait réaliser que les choses sont beaucoup plus sérieuses qu'il ne le pensait. Les grondements se poursuivent irraisonnées, incontrôlables.

Dans l'obscurité fusent des cris stridents. Il y a des gens qui courent, qui hurlent et qui chancellent. Le chaos total. Mon Dieu, mon Dieu, se dit-il en essayant de se faufiler parmi la foule, quelle histoire! Il doit se couvrir le visage. La poussière est partout. Elle est tellement fine, elle s'infiltré dans ses yeux, dans sa

gorge et le fait tousser. En dévalant un escalier, une femme s'accroche à lui et lui demande ce qui se passe. Il ne répond pas, son cœur bat sourdement. Célia. Célia. Célia.

Il sait exactement où est le kiosque. Il est en bas, à côté de la piste. Célia. Plus il avance, plus l'odeur de soufre devient insoutenable. Des débris jonchent le sol, des gens sont affalés par terre, des cris sourds, des plaintes s'échappent, mais il continue son chemin. Il a besoin d'un miracle, il le sait. Instinctivement, bien qu'il ne soit pas croyant, il répète, mon Dieu, Mon Dieu, *Ya Rab dakhilak* <sup>6</sup>garde-la moi. Il ne sait pas s'il y aura d'autres bombardements. Il s'en fiche. Il doit la retrouver. Des soldats ou des officiers de la sécurité de l'aéroport essaient de l'arrêter en lui expliquant qu'il ne peut pas aller plus loin, car les portes en verre ont volé en éclats. Il hurle en arabe. Il est comme un fou. Il est enragé. Il pousse le soldat et fonce. La poussière a tout envahi. C'est le néant, le chaos, en quelques secondes. Où est son amour ? En un instant, tout a basculé. Il tousse, il protège son nez et sa bouche avec la manche de sa chemise. Le kiosque est méconnaissable. La poussière, le verre, les débris de pierres ont tout recouvert. On dirait qu'un ouragan est passé par là. Un enfant gît inconscient. Une main sort du tas de sable. Samir sent ses tempes bourdonner, la sueur ruisselle sur son front.

Célia, Célia. Il crie comme un fou. Il n'a jamais prononcé son nom avec autant de rage. Il est le premier à arriver sur les lieux. Il est le seul.

À côté de la caisse, il entrevoit sa ballerine noire. Elle ne doit pas être loin. En effet, il la trouve à deux pas, couchée sur le sol : ses longs cheveux bruns lui cachent le visage, les pieds nus, elle est entièrement recouverte d'une fine couche de poussière blanche.

Il ne la touche pas tout de suite. Il s'approche. Les bombardements au-dessus de sa tête se poursuivent et se rapprochent. La sirène retentit assourdissante. Un appel est lancé. La sécurité de l'aéroport demande à tout le monde de descendre dans

---

<sup>6</sup> Mon Dieu, je t'en supplie en arabe

l'abri A, à gauche de l'escalier du premier étage. Ceyloul.

Son pouls. Il le sent. Elle est vivante, c'est l'essentiel. Elle est inconsciente. Il a peur qu'elle ait une fracture, il ne sait pas quoi faire. Il la retourne doucement. Il pleure. Ses larmes glissent silencieusement sur son visage. Elle ne bouge pas. Son amour. Un filet de sang rouge coule le long de son front. Peut-être que ce n'est pas grave. Il écarte ses cheveux et découvre une grosse entaille ouverte. Mon amour. Il tremble. Il prie un Dieu qu'il n'a jamais prié. Il ne répète qu'une seule phrase : *Ya Rab*, laisse-la moi encore un peu.

Le bruit des bombardements est de plus en plus proche.

- Ceyloula, réveille-toi mon amour, réveille-toi !

Il la soulève délicatement. Il lui embrasse les mains, le front, essuie le sang qui coule de son front avec sa manche. Le sang est rouge vif, tiède et visqueux. Elle est chaude, elle est vivante. Elle est lourde. Il ne veut surtout pas faire de mouvements brusques. Rapidement, il repêche son sac.

Il a calé sa tête contre sa poitrine. Il avance parmi la foule en délire. Il est très calme. Contre son cœur, le sang de Célia coule. Il imprègne sa chemise, se colle contre sa peau et s'infiltré le long de son dos. Son objectif est de sortir de l'aéroport et de retourner à Beyrouth, l'emmener vers un hôpital. Il se demande si toutes les régions sont bombardées ou uniquement l'aéroport. Aucune façon de le savoir. C'est la panique dans le hall. Il sort de l'aéroport. C'est le silence total, le désert. Plus de foule, plus de trafic. Tout le monde s'est terré dans les abris. Le soleil a l'air complètement aberrant par une journée pareille. Le ciel bleu n'a plus aucun sens.

Derrière lui, autour de lui, le bruit assourdissant recommence. Pilonnage.

Un taxi s'approche. L'auto file à toute allure sur l'autoroute déserte. Le paradis, en quelques secondes, a basculé. Il la tient dans ses bras. Il ne pense à rien, ses tempes bourdonnent. Le chauffeur lui parle. Il n'entend rien, il ne voit rien. Contre lui, Célia est

chaude. Elle est inconsciente, elle est blessée, elle saigne abondamment sur lui, contre lui, en lui. Il répète inlassablement contre son oreille en chuchotant : reste, reste un peu. Je viens de te trouver. Je t'aime, tu es toute ma vie. Toute ma vie. Reste Célia. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

## 14. De l'autre côté

C'est un trou. Il est profond, il est noir. Elle tombe, elle dégringole. Elle n'a plus aucun repère. Elle a le vertige. Au loin, très loin, elle entend des sirènes elle sent qu'on la soulève. Elle flotte sur un nuage. Elle nage, elle plane, elle survole la terre. Sur son visage, la brise est douce et chaude. Son cœur est rempli de gratitude et d'amour. Elle est légère et vaporeuse. Elle est béate de bonheur.

Ses paupières sont lourdes; elle peut à peine les entrouvrir. Ce goût de sang dans sa bouche. On la secoue. La terre tremble. Elle s'efforce de s'accrocher, mais elle tombe, elle glisse. Elle se débat dans l'éther. Elle essaie de bouger les bras pour s'accrocher, mais ne parvient même pas à déplacer le bout de ses doigts. Elle est gelée, engluée, complètement paralysée. Un sentiment de vide l'envahit. Elle sombre, elle tente de parler, mais sa bouche est pâteuse. Sa tête pèse une tonne. Ses yeux sont des boulets immenses qu'elle ne peut pas déplacer. La lumière blanche, elle vient d'où ? Elle brille si fort. Célia frissonne. Contre elle, l'amour. Elle voit défiler des images devant ses yeux. Des bouquets de lavande, des tartines à la confiture d'abricot et un vélo rouge. Elle se rappelle d'un certain Noël chez sa grand-mère, il y a longtemps. Il a fait si froid qu'il a fallu dormir avec des manteaux et des bottes. Elle a un fou rire incontrôlable. Les images se succèdent. On dirait un écran de cinéma. Elle entrevoit un visage qu'elle ne reconnaît pas. Une femme. Pourquoi pleure-t-elle ? Et puis, elle parle à un enfant qui ne la comprend pas parce qu'elle ne sait pas parler arabe. Elle entend *habibi*. C'est quoi ce mot bizarre ?

Elle dort. Elle flotte. Elle se réveille. Elle vacille. Elle bouge comme dans un cocon. C'est blanc, tout doux et tiède. Elle est bien enveloppée. Elle baigne dans une atmosphère chaude et moelleuse, blanche et jaune. Elle se sent si bien, lovée dans le cœur de l'amour, bercée par la chaleur, portée par une main invisible, une énergie bienfaisante. On dirait que son corps est devenu léger, inexistant, évaporé,

incandescent. Et puis, au loin, une vision floue se précise. Elle voit son papa. Son petit papa qu'elle adore. Ses yeux scintillent. Autour de lui flotte une lumière apaisante. Il fait un geste de la main. Il lui dévoile un jardin merveilleux aux fleurs multicolores. Un jardin verdoyant. Elle sent l'odeur intense des rosiers, c'est vif et envoûtant. Ensuite, il lui dit, sans parler, sans bouger les lèvres, qu'il l'aime et que c'est son jardin et qu'elle peut y rester autant de temps qu'elle le désire. Il lui dit qu'il veille toujours sur elle. Une bouffée d'amour. Célia est touchée, elle pleure. Elle va jouer dans le jardin merveilleux de son père. Quel âge a-t-elle ? Elle ne sait pas. Elle se retourne et le cherche, il a disparu. Mais où est-elle ? Que fait-elle ? Elle regarde ses mains, elles sont devenues transparentes. Elle se voit dans un ascenseur. Elle discute avec quelqu'un. Elle crie: non je ne veux plus, je ne peux plus. Elle porte un complet blanc. Elle est belle, élégante, soigneusement maquillée. Elle est fatiguée, triste. Il n'y a aucune étincelle dans son corps. Elle est atone, vide, morte. Et ce poids sur ses épaules. On dirait qu'elle va se briser.

Ensuite, il y a un visage. Son visage. Il prend toute la place sur son écran. La chaleur dans sa poitrine est intense. Un soleil qui frétille et qui s'étend. Elle aimerait tendre la main et le toucher. Comme il est beau. Ses yeux noirs sont profonds et doux. Un lac. Elle s'apaise, elle se calme. Elle est remplie de sa lumière. Son cœur bouge et s'ouvre à la vie. Il parle, mais elle ne comprend pas. Il n'a pas de corps, juste une tête qui flotte dans l'espace. Il dit Célia, mais elle n'entend pas, elle peut juste lire sur ses lèvres. Elle aime cet homme, son cœur bouge dans sa poitrine. Elle tend la main vers lui. De sa main coule une lumière translucide. Elle baigne dans la béatitude. Elle ne sait pas combien de temps elle reste dans cet état. Et puis soudainement, c'est la chute, le vertige, le tourbillon. Elle gémit. Elle n'arrive pas à émettre de son. Sa tête lui fait mal, elle ne peut même pas la tourner. Elle est couchée sur le dos. Mais où ? Pourquoi ? Elle entend la voix de sa mère. Il faut se lever, aller à l'école. Elle a trop dormi. Elle ouvre les yeux.

Sa mère est penchée sur elle, mais au lieu de la gronder son regard est inquiet, triste. Pourquoi ? Elle n'est pas en retard. Elle referme les yeux. Cette douleur dans la tête, cette peau qui tire. Elle s'enfoncé. De nouveau, la vision s'interpose. Elle est assise sur une falaise, en face de la mer. Le vent caresse doucement ses cheveux. Elle touche son ventre, son front. Sa peau scintille. Elle est devenue une déesse. Elle porte une robe longue qui flotte dans le vent. Elle ouvre les bras et respire. Ses cheveux sont dénoués et longs. Le vent la soulève, elle se laisse porter. Elle est si légère, elle ne pèse rien. Elle n'a plus de corps.

Elle se réveille en sursaut. Elle ne sait plus si elle rêve ou si elle est vraiment assise au sommet d'une colline verdoyante. Autour d'elle, des enfants. Il y en a tellement. Une foule. Ils courent, ils rient. Elle est là et pas là en même temps. Célia s'endort. Dans son sommeil, elle perçoit le bruit des klaxons et une conversation à voix feutrée. Elle ouvre les yeux. Une forme floue s'avance vers elle. Célia essaie de distinguer le visage, mais tout est gris. On dirait que c'est sa mère. Claude.

- Ma... Ma... Maman...

- Ma chérie, ma chérie, tu te réveilles.

Sa tête est trop endolorie. Elle est épuisée. Le sommeil la tire. Elle ferme les yeux et se rendort. Ensuite, elle a mal à la tête. Sa main n'obéit pas. Elle veut se gratter la tête, mais n'y parviens pas. Elle est où? Elle a soif. Elle se sent au bord du gouffre. C'est le jour ou la nuit ? Elle touche le drap, il est doux. Mais où est-elle ? Où est la falaise, où est la mer ? La nuit, elle rêve d'un homme qui la hante. Il est brun, habillé en blanc. Il lui dit des choses qu'elle ne peut pas entendre. Elle lui touche le visage. Elle brille, elle l'aime. On la soulève, on la porte. On la touche, on la pique, on l'oblige à ouvrir la bouche. On la ramène à terre. Elle se débat. Il n'y a que lui qui compte. Il n'y a que lui. Elle est apaisée par sa présence. La lumière lui chatouille les yeux. Elle ouvre les yeux. Elle a le vertige. Quelqu'un lui tient la main. Sa tête est si lourde à porter. Comme le soleil est doux et chaud ! Elle sourit. Un jeune homme habillé en blanc lui pose

des questions. Elle fait un effort pour pouvoir comprendre, mais ce bruit dans sa tête, ce bourdonnement incessant...

Ses yeux font le tour de la pièce. La chambre est belle et grande. Tout est blanc. Par la fenêtre pénètre un soleil glorieux. Il flotte une douce brise. Les rideaux dansent. Sa mère est venue tout de suite se pencher sur elle. Elle essaie de sourire. Claude pleure, elle essaie furtivement de cacher ses larmes. Elle a le visage tiré, fatigué, inquiet. Pourquoi est-elle à Antibes et pas chez elle à Montréal ? Non, sa mère parle lentement. Elle n'est pas à Antibes. Elle est encore au Liban.

Liban. Sa mémoire se réveille d'un coup, en un éclair. C'est violent comme un court-circuit. Le choc. Samir. Son nom ravive des souvenirs, des émotions. Samir, sa peau, ses mains, sa voix. Tout lui remonte à la gorge. La maison sur la falaise. Beyrouth, Jbeil, le Liban. Samir, ses yeux flambent, son cœur vibre à une vitesse folle. Elle n'entend plus ce qu'on lui dit. Elle ferme les yeux. Elle essaie de prononcer Samir, Samir, Samir, mais aucun son ne sort de sa bouche. C'est lui. C'est lui qu'elle aime. Sa tête est si lourde. Elle entend sa mère qui l'appelle, mais le son s'affaiblit. Elle sombre.

C'est la nuit. Célia ouvre les yeux. Elle entend les klaxons; les phares des voitures balayent le mur de sa chambre. À côté d'elle, sur un lit de camp elle entrevoit une forme. Une touffe de cheveux dans la pénombre.

- Maman... Maman...

La forme bouge et se dresse d'un bond. Le visage de sa mère est proche du sien. Elle lui tient la main.

- Tu es réveillée, ma belle ?

- Oui...on est où ?

- À Beyrouth...

- Toi, à Beyrouth ? Pourquoi ? Il me semble que je suis partie...oh! Comme c'est dur de faire l'effort de se souvenir, je suis toute confuse maman, aide-moi.

- Tu ne te rappelles pas ma chérie ? L'aéroport, toi et ...toi et cet homme...ce Samir.

- On est partis oui, mais je ne me rappelle pas de l'avion.

- Il y a eu une explosion mon amour, tu as été touchée à la tête, mais grâce à...

Célia s'affole. Elle va s'étrangler. Sa respiration est bloquée. Les mots s'entrechoquent.

- Samir ? Samir ? Lui ?

- Il est sain et sauf, il n'a rien eu lui, rien, c'est toi qui a été touchée, toi la Française et lui le...

Célia n'écoute plus. Il est vivant. Elle tourne la tête contre le mur. Claude continue de parler, mais elle n'écoute plus. Il est vivant.

Le matin elle a réussi à manger quelques bouchées de son petit déjeuner. Elle a demandé un miroir. Bon ça va, elle se reconnaît malgré le gros pansement sur son front. Elle a maigri, son teint est cadavérique, sous les yeux elle a du bleu. Mais c'est elle, Célia.

À dix heures, sa mère est sortie de la chambre. Il est entré dans la chambre. Lui aussi a maigri. Il a des cernes mauves sous les yeux. Il ne dit rien. Il la regarde. Elle ne l'a jamais vu si vulnérable.

Le regard de Samir la transperce toute entière. Ils sont à nouveau liés. Il lui dit qu'il souffre depuis ce matin fatidique, son regard lui dit combien il a eu peur de la découvrir gisante, inconsciente sur le sol. Comment ils sont arrivés devant la porte de l'hôpital, comment il a mordu sa lèvre jusqu'au sang en attendant le diagnostic. Avec ses yeux, il lui dit qu'il l'aime et qu'il l'aimera toujours.

Célia est si faible. Elle pleure. Elle commence à réaliser ce qui lui est arrivé. On dirait qu'elle est une autre personne, on dirait qu'elle joue dans un film. Toute la réalité lui semble soudainement une fiction.

Il est près d'elle, mais il ne la touche pas.

- Je suis désolé, désolé de la tournure des événements. C'est un désastre.

- Ne te sent surtout pas responsable Samir. J'ai eu de la chance. Elle sourit. Peut-être que le Liban voulait me garder un tout petit peu plus longtemps. Non, c'est un miracle. Regarde je suis vivante. Merci la vie.

- Tu es incroyable. Tu parles d'un miracle, tu as raison. C'est toi la miraculée. Tu tournes tout en positif. Incroyable, cette façon de regarder la vie Ceyloul. C'est typiquement toi.

Samir se détend et sourit depuis la première fois depuis une semaine. Il a eu si peur. Pour la première fois depuis si longtemps, il a prié. Il a prié pour elle.

Elle ne peut pas parler longtemps, mais son sourire est vaillant.

Il vient tous les jours avec des bouquets de fleurs énormes que l'on doit mettre dans les corridors, car Célia est un peu allergique au parfum des fleurs depuis l'accident. On les distribue dans les autres chambres. On lui dit d'arrêter d'envoyer des fleurs, mais il n'écoute personne. Il est fou de joie. Elle est vivante. Son cœur frétille. Il est reconnaissant au monde entier. Au travail, les ventes décollent, les campagnes de novembre, d'avant les fêtes, battent leur plein. À Beyrouth, les panneaux publicitaires ont envahi les rues de la capitale. Il y a des tournées de kiosques dans les grands hôtels. Montréal et Paris emboîtent le pas bien que les campagnes soient moins spectaculaires. L'autre jour, il a compté. Il a plus de soixante employés. C'est quand même incroyable cet empire qu'il a construit seul. Maintenant, il y a Célia.

Les boîtes de chocolat et de dragées jonchent la table de nuit et débordent. Personne ne les ouvre. Sur la table il y a aussi des boîtes entières de biscuits, de brioches, de galettes que Georgette et Myrna lui ont apportées. Elles viennent la voir tous les jours. Myrna lui tient la main et la lui masse. Ça lui fait du bien. Elle la regarde avec beaucoup de tendresse. Célia envoie avec elle du chocolat pour les enfants, les enfants de l'orphelinat.

Une fois, Myrna est arrivée avec un grand jeune homme brun. Célia a éclaté de rire. C'est Samir en plus jeune et en plus svelte. Elle lui présente Marc, son fils de dix-sept ans. Célia discute avec lui du système universitaire français et canadien, car il aimerait aller poursuivre ses études hors du Liban.

Sa mère ne comprend pas comment Célia s'est lié avec ces gens-là en si peu de temps. Elle ne le cache pas, elle n'aime guère ce Samir, elle n'aime pas les Arabes. Ce sont tous des voyous. Il faut voir combien ont essayé de la voler à Antibes. Entre Samir et Claude, il y a un froid et une politesse déguisée. Ils s'évitent. Samir a tout essayé, mais Claude le rejette. Elle ne veut pas du tout lui parler et elle protège féroce ment Célia.

Célia écoute sa mère palabrer contre le Liban sans lui répondre. En revanche, lorsque cette dernière lui parle de Samir, elle l'arrête tout de suite. Claude n'a jamais vu Célia si faible physiquement et si forte moralement. Sa fille, sa fille unique. Elle ne l'a jamais comprise. Cette révolte qu'elle a portée en elle longtemps et qui a éclaté ces dernières années. Elle était tellement fière d'elle. Cadre supérieur en entreprise à vingt-neuf ans. Et après la révolte, l'effondrement. Elle ne comprend toujours pas.

Quand Samir arrive, Célia est heureuse comme une fleur que l'on arrose et qui boit le soleil. Ils parlent peu. Il la regarde, elle sourit. Il lui tient la main, lui caresse le front.

Il se rend compte qu'il l'aime amaigrie, pâlotte, fatiguée, fragile, mais si forte. Elle lui dit tout bas qu'il lui manque et qu'elle a avec lui les plus beaux moments de sa vie. Il l'aide à faire ses premiers pas.

L'aéroport a rouvert après trois jours de combats. Célia a appris que sa mère est arrivée de Nice dans un des premiers avions à atterrir à l'aéroport de Beyrouth après les bombardements. La situation est désormais stable. Néanmoins, beaucoup de tension règne entre les partis politiques. Chaque soir, à la télévision, les politiciens s'affrontent et prolifèrent des menaces réciproques. La vie a repris son rythme. Les Libanais sont habitués. Ils ont vite oublié et les activités normales ont rapidement repris. Samir lui raconte que les restaurants sont bondés comme d'habitude et la circulation infernale.

Aujourd'hui, lorsque Samir arrive, elle est installée dehors sur le balcon. Claude lui a posé un châle en laine sur les épaules. On lui a enlevé les

bandages. Son visage est pâle. Ses cheveux sont peignés sur le côté gauche pour dissimuler la plaie.

Célia regarde au loin. Elle doit lui annoncer.

- On a décidé de rentrer en France demain.

Il ne dit rien. Il regarde au loin la cime d'un pin.

- C'est qui on ?

- Maman et moi. J'ai besoin d'un mois de convalescence, a dit le médecin.

- C'est ça ce que tu veux ?

- Oui Samir, je veux reprendre mes forces.

- Je peux t'envoyer n'importe où dans le monde, dans le meilleur hôtel.

- C'est ça que tu ne comprends pas Samir...Je ne peux pas accepter. Je ne veux pas que tu paies la facture de l'hôpital. S'il te plaît. Ça me concerne.

- Célia, pourquoi tu me traites comme un étranger ? Tu es tout pour moi. Laisse-moi ce plaisir.

Elle parle doucement en le regardant.

- S'il te plaît Samir, laisse-moi à l'aise, laisse-moi être qui je suis, n'essaie pas de m'imposer quoi que ce soit. Surtout pas en ce moment. C'est important pour moi. Je te l'ai déjà dit, je te le répète, je ne veux rien devoir à personne. Ne sois pas inquiet pour moi. J'ai les moyens. J'ai vendu un condo il y a deux ans, alors...

Il est touché dans son orgueil. Il se sent repoussé. C'est la seule personne qui compte à ses yeux et elle refuse sa générosité.

- Le plus important, en effet, c'est que tu reprennes tes forces. Il faut que tu comprennes Célia, je ne fais plus de différence entre toi et moi. Ce qui est désormais à moi est également à toi.

Célia secoue la tête.

- Merci. Merci Samir. Mais moi, je n'y crois pas. Aujourd'hui tes intentions sont pures et bonnes mais je sais, je sais, à la première dispute tu vas ressortir l'histoire du fric. Je ne veux rien de personne. Je veux compter sur moi. C'est mon choix. Je veux la paix.

Il lui caresse la main. Il regarde au loin. Elle va partir. Elle va le quitter.

Le soir, tout le monde est passé lui dire au revoir. Sa valise est rangée. Pour la première fois,

elle a renfilé ses jeans et son T-shirt. Elle flotte dans ses habits. Elle n'a pas réalisé combien elle a maigri. Elle porte sa bague Promesse et sa perle autour du cou. Elle rit avec Myrna et Georgette et les embrasse tendrement en leur promettant de revenir. Claude est de bonne humeur. Elle participe à la conversation. Elle pouffe de rire. Elle n'arrive pas à croire que le cauchemar est terminé et qu'elle quitte demain ce pays qu'elle a tant détesté. Elle ne comprend pas Célia. Pour sa part, elle hait le Liban. Ce pays, avec ses embouteillages monstres, l'odeur des grillades qui flotte partout et cette mer polluée dont ils s'enorgueillissent tous.

Avant de partir, Myrna lui offre une très belle icône de la vierge Marie. Derrière on y lit, en lettres dorées, Orphelinat de Jbeil avec un numéro de téléphone. Samir est gentil, courtois, poli, mais absent, loin d'elle. Il l'embrasse tendrement sur la joue. Elle sort avec lui dans le corridor. Célia est crispée. Dans son cœur, le même souffle. Elle l'aime. Il l'attire contre lui. On dirait une petite fille.

- Ceyloul, je vais te revoir dans une semaine, en allant à Paris.

Célia ne se sent pas très forte. Elle a des larmes aux yeux et dans sa poitrine son cœur se dégonfle.

- Tu ...Tu m'aimes encore un peu ?

Samir la prend par la main. Il en a marre de cette chambre d'hôpital et du regard embusqué de Claude.

- Viens

Il y a un balcon dans le salon des visiteurs. Un jeune homme se ronge la lèvre inférieure avec un bouquet de ballons. Ils sortent. C'est le soir. Beyrouth s'apaise. Les voitures ne sont pas nombreuses. Célia respire longtemps l'odeur de cette ville à laquelle elle s'est tellement attachée.

- Je n'oublierai jamais que c'est à Beyrouth que j'ai pu renaître

Il lui caresse les cheveux tendrement.

- Pourtant, je ne me sens pas forte, je ne me sens plus moi-même.

- C'est normal avec ce qui est arrivé et avec ce qui t'est arrivé. Tu es une survivante.

Elle fait volte-face. Ses yeux sont déroutants de tendresse.

- Tu te rappelles Samir?

- Les plus beaux jours de ma vie avec toi, Ceyloul.

- C'est fini ? Sa voix tremble un peu.

- Comment ça peut finir...ça ne fait que commencer.

Il l'attire contre lui. Il l'embrasse sur les lèvres longtemps, doucement. Leurs langues se mêlent. Elle se serre contre lui. Elle a le vertige, mais elle veut continuer à l'embrasser. C'est comme avant. Elle est trop faible. Il la soutient.

- Je suis toujours là Ceyloul. Reprends tes forces.

Célia se détend. Son cœur frétille. C'est tout ce qu'elle voulait entendre. Sa joie se répand dans son corps.

- Peut-être que ce n'est pas vrai, mais c'est tout ce dont j'ai besoin pour le moment.

Samir lui prend le visage entre les mains.

- Pourquoi tu doutes Célia ? Je ne joue pas. Je veux que tu restes avec moi. Je t'aime.

Célia tremble.

- Moi aussi, je t'aime. Je te porte dans mon cœur.

Il la prend dans ses bras. Il sent sa fragilité. Il a un nœud dans le cœur. Samir ne lui dit pas qu'il est triste de la voir partir sans lui. Il ne lui dit pas qu'il déteste sa mère qui est négative et raciste. Il ne lui dit pas qu'il est allé souvent à la messe pour prier pour elle. Il ne lui dit pas qu'il a parlé à Myrna de l'orphelinat et qu'il a fait une donation en son nom. Il ne lui dit pas que la maison est vide, sans âme, depuis qu'elle est partie. Il ne lui dit pas que la nuit il se réveille en sursaut et qu'il la cherche. Il ne lui dit pas l'essentiel.

## 15. Loin de tes yeux

L'avion décolle avec fracas. Par le hublot, Beyrouth offre ses immeubles blancs et ses avenues grouillantes. Très vite, c'est la mer qui saute au visage, qui prend toute la place, qui engloutit tout. Beyrouth, c'est déjà fini.

Des larmes coulent sur les joues de Célia. Elle sanglote. C'est un arrachement que ce départ. Elle a tellement aimé ce pays malgré l'accident. On dirait que toutes les veines de son cœur se rompent au moment de quitter le Liban. Le mouvement brusque du décollage, elle le vit comme un déracinement comme une plaie béante et douloureuse. Sa cicatrice lui fait mal. Et Samir, si distant le dernier jour, si absent.

Claude marmonne. Elle lui tend une bouteille d'eau et un comprimé orange. Célia l'engloutit sourdement. Elle avale ses larmes et sa peine.

- Quelle délivrance ! On vient de quitter ce pays maudit. Loin des yeux, loin du cœur ! J'espère que cette histoire farfelue se termine maintenant. Non, mais regarde-toi. Tu es un fantôme. Il faut reprendre tes forces, ma puce. Il faut oublier. Il faut effacer. Quand je pense, ma fille, ma fille unique qui a failli mourir dans ce trou.

Célia ne répond pas. Maudit ? Au fond de son cœur, elle sait qu'elle y a vécu ses plus beaux moments et si c'était à refaire, elle le referait sans hésiter. Elle effleure sa cicatrice. Elle est encore un peu douloureuse et légèrement enflée. Oui, si c'était à répéter elle choisirait de revivre chaque minute. Pourquoi vivre une longue vie tranquille ? Quelques jours de bonheur intense et d'extase c'est amplement suffisant. Samir. Elle prononce son nom et immédiatement la chaleur se répand dans son ventre. Ses mains, son odeur, sa façon si singulière de lui caresser la nuque, de la regarder, de la toucher et de la combler. Son âme l'appelle. La pilule l'a engourdie. Le sommeil est proche. Entre ses paupières mi-closes, elle détaille le profil de Claude à côté d'elle. Toujours sur ses gardes, toujours sur la défensive. Au fond, sa mère ne l'a jamais comprise

Samir n'a pas voulu aller à l'aéroport. Il fume sur la terrasse. On dirait que ce n'est plus le même paysage qu'hier. On dirait que les couleurs sont moins vives et que la mer est moins attirante. D'ailleurs, il ne fait pas très beau aujourd'hui. Dans la chambre, sa valise est prête. Il quitte pour Montréal demain matin.

Il fait des plans. Si tout va bien avec Célia, il aimerait l'épouser et peut-être vendre un ou deux appartements, travailler moins, prendre le temps. Il verra avec elle. Il est temps qu'il ralentisse un peu. Avec elle. Elle est partie, mais elle vit en lui. Il se sent connecté à elle dans chaque fibre de son corps. Il l'aime. Il n'a jamais connu ce sentiment de vide intense et de certitude fusionnés de cette manière. Avec elle, tout est nouveau.

Il est impatient. Il revient d'une réunion avec son équipe de Beyrouth. Beaucoup d'argent sera investi cette année. Ils ont besoin de son feu vert pour les nouveaux projets de placement médias. Il n'arrive pas à se concentrer. Un rien l'irrite. Il a quitté en pleine réunion.

La maison est déserte. Il tourne en rond comme un lion dans sa cage. Il a appelé Samar. Elle est arrivée tout de suite, maquillée, coiffée, habillée comme si elle allait à une soirée. Après un café, elle s'est tout de suite attelée à la tâche. Elle sait très bien ce qu'il veut. Elle travaille bien, mais le plaisir de Samir est automatique et sans aucune émotion. Il lui demande comment va sa mère. Elle ajuste une mèche. Il lui donne une liasse de dollars. Il ne se rend même pas compte qu'elle est partie.

Beyrouth vibre. Les restaurants sont bondés. Il est transformé en statue de pierre, il ne sent plus rien. Le soir, il dîne avec des amis. Il flirte avec une jeune fille qui est impressionnée par son nom et par ses boutiques. Elle est fraîche et si brune. C'est son style de fille, chaude et attirante légère et sexy. Il boit beaucoup. Il mélange la vodka, le whisky, l'arak et le champagne. La nuit, il conduit dangereusement. Il prend les virages à vif, il prend des risques. Les voitures en sens inverse klaxonnent, il entend des insultes. Il a envie de passer chez Paul et Roula.

Il a reçu un message de Célia. Elle est bien arrivée, elle est chez sa mère. Elle a retrouvé sa chambre d'enfant.

Sur le balcon, avec Paul, ils fument un narguilé et boivent de l'arak en silence. La vue est grandiose. Une montagne encercle l'autre. L'air est frais. Paul parle le premier.

- Il faut bien qu'un jour tu passes à l'église mon vieux. Moi, je suis prêt depuis longtemps à être ton témoin.

- Je ne sais pas d'où sa mère a surgi. On était si bien sans son poison. Elle me déteste, elle influence Célia.

-Vous n'êtes plus des gosses. Parle-lui et réglez cette affaire. Tu l'aimes, oui ou non ?

Samir ne répond pas tout de suite.

- Ce n'était pas prévu, mais oui. Je l'aime.

Paul éclate de rire.

- Ce n'est jamais prévu ce genre de choses. *Yalla*, fais-nous ce plaisir. Je ne t'ai jamais vu aussi heureux Samir. Le jour où vous êtes venus, tu étais, tu étais ivre de joie. Elle est très bien. Tu seras heureux avec elle, car si jamais elle t'épouse, c'est vraiment par amour. Roula et moi, nous avons vu tout de suite, elle n'est pas du tout attachée à l'argent, mon vieux, et de nos jours, c'est rare.

- Tu as raison, Paul, c'est une jeune reine.

- Juste, avertis-moi un peu à l'avance pour que je puisse maigrir un peu. Il lui fait un clin d'œil; tu sais pour les photos, c'est pour la postérité.

Ils éclatent de rire tous les deux. Roula est arrivée. Elle embrasse tendrement Samir.

- Ce n'est pas la même chose sans ta Célia. On s'habitue à elle si vite. Elle est incroyablement attachante.

Samir lui rend son baiser.

-*Inchallah* Roula, qu'on se réunisse de nouveau bientôt.

Le lendemain, l'avion décolle en trombe. Il était un peu nerveux en arrivant à l'aéroport. Il n'a pas regardé vers le kiosque à journaux. Son cœur battait sourdement. C'est trop récent cette vision d'elle par

terre, les yeux clos. Il a fermé les yeux. Elle lui manque. Il a envie de la sentir proche. Il se rappelle de ses yeux, de son rire, de son odeur, de sa lèvre qui tremble quand il lui fait l'amour. Sa peau est à vif. Il saigne de l'intérieur.

Il commande un whisky. Sa tête s'embrouille. C'est ce qu'il veut. Il ne veut plus rien sentir. Il ne veut plus penser à rien. Il en a marre. On dirait qu'il est devenu handicapé sans elle. Ce n'est pas bien. Il se rend compte combien il est devenu dépendant d'elle en si peu de temps.

À Montréal, il retrouve rapidement sa vie habituelle. Décousue et instable. Intense et sans contenu. Il reprend son rythme. Il voit Éliza plusieurs fois par semaine. Elle lui prépare à manger, l'accompagne dans les soirées. Lorsqu'il claque des doigts, elle s'exécute comme d'habitude.

C'est différent. C'est mécanique, c'est automatique, c'est comme un mouvement du corps sans sentiments et sans émotions. Un picotement, un resserrement et un mouvement. Rien de plus. C'est comme avant. Avant Célia.

Il a repris ses habitudes. Il joue au Poker les vendredis et perd des milliers de dollars chaque fois. Il s'en fiche. Il flotte, il n'est plus dans l'instant. Il a de la difficulté à se concentrer. Il est irrité et irritable. Il n'est plus le même qu'avant. Avant Célia. Elle est puissante Célia. Elle a une vraie emprise sur lui. Même de loin elle est omniprésente.

Il lui parle plusieurs fois par semaine. Il la sent loin de lui, distante. Il n'est pas allé la voir à Antibes. Il ne sait pas, il n'a pas envie de voir sa mère et Célia est encore trop faible pour aller à Paris. Il a prétexté d'être retenu à Montréal. Elle n'a rien dit, à part un long soupir.

De son côté, Célia sent le fossé se creuser entre eux. Elle lui parle de sa vie tranquille à Antibes. Elle a revu des amis d'enfance. De temps en temps, elle accompagne sa mère au restaurant. Là, elle aime bien l'ambiance cordiale du bistrot. Le cuisinier lui apprend de nouvelles recettes, les clients bavardent avec elle. Elle passe le temps, car au fond elle s'ennuie

mortellement.

Et puis, il y a des journées où il est très occupé et où il oublie d'appeler. Plus elle lui manque, plus il baise à droite et à gauche avec la première qui ouvre ses jambes, avec la première qui suce. C'est fou combien les femmes sont devenues faciles et insignifiantes. Il se sent abattu, vieux, usé. Il se déteste, il est malheureux et il ne laisse rien paraître. Tout continue comme avant, à part cette tristesse omni présente, ce poids dans son cœur.

Il est immobile, il ne sait pas quoi faire. Il n'est pas habitué à ce sentiment. Il se cherche. Il ne comprend plus rien.

Début novembre, la publicité pour la promotion de la nouvelle collection bat son plein à Paris, à Montréal et à Beyrouth, simultanément. C'est la première fois qu'il fait ce genre d'approche en marketing. C'est une campagne qui coûte très cher. Il a beaucoup investi dans ce projet. Très vite, les ventes atteignent des chiffres record. La collection plaît, envoûte, séduit et fait rêver.

Les trois boutiques sont en rupture de stock. Il a des commandes pour le pendentif, les boucles d'oreilles et la bague par milliers. Il a écouté Célia et il a sorti une ligne plus jeune qui coûte beaucoup moins cher. C'est un succès immédiat, fracassant. Il a recruté des sertisseurs supplémentaires à la boutique de Beyrouth. La collection est sélectionnée pour un prix à Genève en mars. Il est content. Il a envoyé à Célia des articles de presse, des reportages. Elle répond poliment. On dirait qu'ils ont perdu cette complicité qui les liait. On dirait qu'ils n'arrivent plus à se lire, à se comprendre, à se connecter.

## 16. L'impatience

Célia a claqué la porte vivement. Elle n'en peut plus des reproches de sa mère et de ses allusions malsaines envers Samir. Cette dernière lui fait tout le temps la leçon de morale. Au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. Elle lui reproche d'avoir quitté Yann qui était un bon parti. Elle lui a carrément proclamé qu'elle est en train de saboter sa vie. Elle le lui répète sans vraiment le lui dire; tout est insinué, sous-entendu. Elle lui martèle la tête comme quoi elle ferait bien de ne plus poireauter et de se réveiller, car elle est en train de tout foutre en l'air. Tout. Tout, pour Claude, c'est le poste lucratif, le prestige, le salaire, l'homme à ses côtés. Tout, pour Célia, c'est désormais son intérieur, sa quiétude et, récemment, tout c'est Samir.

Ce soir, elle a envie de se défouler. Elle marche furieusement dans la rue déserte. Cette maison, cette ville, tout commence à lui taper sur les nerfs. S'il y a huit ans elle a quitté la France, c'est bien à cause de tout ça. Cette impression d'être à l'étroit, ce sentiment d'étouffer. Autour d'elle, les gens lui parlent comme si elle avait survécu à un accident nucléaire. On fait référence au Liban comme à un trou minable, comme le fin fond du diable.

Dans une semaine ou deux, elle sera en état de rentrer à Montréal, chez elle. À Montréal, elle est libre. À Montréal, il y a Samir qui l'attend.

Personne ne comprend ce qu'elle vit. Elle est en état de manque. Elle souffre et elle ne peut pas en parler. Ici, on n'aime pas les Arabes. Sa mère crache du poison à longueur de journée. Hier, au dîner, elle lui a demandé quels étaient ses plans pour l'année prochaine ? Célia a eu de la peine à finir son repas. Ses plans ? Pas de plans. Elle se laisse vivre.

La nuit, elle se réveille parfois en sursaut en entendant une porte qui claque. On dirait un bombardement. Instinctivement, elle porte la main sur sa plaie. Elle se cicatrise. Parfois, elle pense à cet accident. Elle n'a pas peur. Elle serait prête à retourner au Liban. Pourtant, plus le temps passe, plus la force de ses souvenirs s'estompe. A-t-elle rêvé ?

Ce séjour au Liban avec Samir s'est-il vraiment déroulé ? Ou a-t-elle imaginé cette histoire incroyable avec lui ?

Depuis quelques jours, elle se sent un peu plus calme. Finalement, elle aurait peut-être dû accepter son offre. Partir dans un hôtel en Suisse, anonyme. Il serait peut-être venu la rejoindre, elle ne sait pas trop. Ce qui est fait est fait. Elle pense à la prochaine étape.

Yann lui a parlé plusieurs fois. Il a insisté pour venir la voir à Antibes. Elle a refusé. Elle n'a pas envie de le revoir. Elle ne veut pas replonger dans son énergie. Il va encore vouloir la manipuler, l'influencer, comme Claude. Elle crève d'envie de demander à Samir de venir, mais il trouve toujours des excuses et devient de plus en plus évasif au téléphone.

L'autre jour, elle a reçu les prototypes de la publicité pour la collection C pour Célia passion. Elle est loin de lui, elle est loin de ses yeux, de ses mains. Elle essaye, attend, mais n'éprouve aucune émotion lorsqu'elle feuillette la publicité.

Parfois, elle va au cinéma l'après-midi. Elle visite des musées. Elle a recommencé à faire du vélo malgré la pluie et le mauvais temps du mois de novembre. Sa promenade préférée, c'est vers le Cap Ferrat. C'est sauvage, surtout sous la pluie. Elle pédale vite et fort. Elle sent tranquillement son énergie reconquérir son corps. C'est une petite pointe qui se manifeste de temps en temps dans sa poitrine, près du cœur. Elle a hâte à demain. Elle déjeune avec sa demi-sœur Amélie.

Il fait beau. Célia est arrivée à l'avance et s'est attablée au restaurant en face de la fenêtre. Elle sirote tranquillement son Diabolo Menthe. Elle voit arriver Amélie au loin, les cheveux bruns au vent. Elle est identique à elle-même, fière, droite, souriante. Amélie. Célia soupire, c'est si bon de la retrouver.

Les deux jeunes femmes se regardent dans les yeux longtemps et s'embrassent. Amélie touche la cicatrice de Célia. Célia lisse un pli sur la joue de sa sœur. Avec les années, elles se ressemblent de plus en plus. Même regard direct, longs cheveux bruns et corps musclé. Par contre, Amélie est plus grande de

taille et ses yeux virent plus vers le vert.

- Décidément, ta mère m'a dit que tu vis dangereusement. Bon, ben...bon retour au bercail !

Célia se contente de regarder au loin.

- Je suis si contente de te revoir. Quatre ans déjà, c'est fou, non ?

- Je ne suis pas comme toi Cylou. Moi, je suis profondément heureuse ici, tu sais, enracinée, je ne pourrais pas vivre ailleurs. Je n'ai aucune envie. Et puis... je suis en couple depuis dix mois. Il s'appelle Alain, on est heureux.

- Lorsque je t'ai vue arriver, je me suis dit : elle est heureuse.

Le serveur les interrompt. Elles commandent n'importe quoi, rapidement, pour pouvoir continuer leur conversation.

Amélie observe Célia. Sa sœur a mauvaise mine certes, mais ses yeux brillent. Elle est animée d'une énergie nouvelle.

- Cylou, tu portes en toi le bonheur. Je ne m'attendais pas ; après ce que ta mère m'a raconté...ton accident.

- J'ai vécu des moments incroyables, Amélie. À toi, je peux le raconter. Claude ne comprend pas, ne veut pas comprendre. Samir... Elle s'arrête. Prononcer son nom, c'est un peu comme le sentir, le frôler, le faire apparaître. En parlant, elle joue avec sa perle comme pour se donner du courage, comme pour se rappeler. Elle poursuit, Samir et moi c'est plus fort que nous. C'est comme Tristan et Iseult. Je n'appartiens pas à sa race ni lui à la mienne, mais l'amour il nous est carrément tombé dessus. Il n'y a rien de raisonnable, rien de logique dans cette relation. Il y a juste une passion à la limite du tolérable. Amélie, c'est au-delà de tout ce que j'ai pu connaître ou imaginer.

- Avec Yann, au début, ce n'était pas pareil ?

- Non. Jamais avec cette intensité, cette passion, cette fusion. Avec Yann, il y a eu au début un bel engouement et beaucoup de complicité. Avec Samir, Amélie, c'est tout à fait différent. C'est comme une foudre...Moi je suis un torrent, je suis faible et forte

en même temps, je suis sa femme et son enfant, je suis son ange et son démon. Au début, je pensais que c'était purement physique, mais après, l'intensité de mes sentiments m'a effrayée. Avec lui, on dirait que je suis simplement à ma place. Mais auprès de lui c'est très compliqué... bref de quoi devenir complètement Naz.

- Putain...qu'est-ce qui t'es tombé sur la tête...Il est beau ? Ta mère m'a dit qu'il est trop vieux pour toi et qu'il est arrogant et que c'est un vrai cacou.

- Il y a une grosse différence d'âge c'est évident entre nous, mais, comment te décrire, c'est fusionnel, charnel, animal. Je suis prête à tout pour lui. Je suis prête à tout.

- Et lui, Cylou?

- Lui il est compliqué, mais il s'ouvre petit à petit. Je sais qu'il m'aime profondément et qu'il luttait au début. Il n'est pas habitué aux sentiments, il n'est pas habitué à la fidélité, il n'est pas habitué à faire des sacrifices, mais je suis prête à tout.

Le serveur est revenu avec deux salades de chèvre chaud. Amélie reprend.

- C'est quand même compliqué cette histoire et en plus il est Libanais. Tu vis vraiment dangereusement ma chérie. Il y a deux ans, tu lâchais tout, boulot, Yann, et te voilà vivant une passion avec cet homme, ce Samir qui, il me semble, tout te sépare de lui. Moi, je suis terrée dans mon coin, satisfaite de ma vie. Est-ce que je suis en train de rater quelque chose ?

- Non Amélie. Tu vis ce que tu as à vivre, ma belle. Moi, c'est parce que depuis le début j'ai fait les mauvais choix.

- Ne dis pas ça, Cylou. Je t'ai vue avec Yann, tu étais heureuse lorsque je suis allée à Montréal et que tu m'as fait visiter ton bureau, tu te rappelles ? Tu étais forte, puissante. Tu émanais la force.

- Oui au début, Amélie, après je n'ai pas pu lutter.

- Lutter contre quoi Cylou ?

- Le dégoût... le dégoût de vivre, de faire semblant, de feindre au travail, à la maison. Je n'ai pas pu supporter la pression. Finalement je me suis libérée. La preuve c'est que je me sens bien aujourd'hui.

- Et qu'est-ce qui te garantit qu'avec ce type ça ne va pas revenir ce dégoût ?

- Parce que j'ai travaillé sur moi-même Amélie. Je me connais mieux. Je suis peut-être d'apparence fragile, mais tu ne peux pas savoir combien je suis forte de l'intérieur. Je suis remplie d'une énergie nouvelle. Je m'écoute...

Amélie mange en silence.

- Tu as une photo? De lui, de vous ?

- Non aucune. À moins que lui en ait... On n'a jamais pris de photos.

- C'est bigrement compliqué ta vie... je ne te comprends pas. Te voilà vivant sur autre continent et amourachée d'un homme plus vieux que toi et, si je comprends bien, complètement différent. Pourquoi Antibes ne te suffisait pas Cylou ?

- C'est trop tard maintenant Amélie. Le mouvement est en branle, je ne peux pas retourner en arrière. Quand on a goûté à ce bonheur Amélie...

- Ce bonheur a failli te tuer, tu as oublié?

Célia est amusée.

- Mais je ne suis pas morte. C'est à ton tour maintenant, on a assez parlé de mes états d'âme. Parle-moi d'Alain.

Amélie s'anime.

- Alain. Alain. Le regard d'Amélie pétille. On s'est rencontré au bistrot, du Canard enchanté tu te rappelles ? Célia hoche la tête. Bien sûr, c'était leur bistro préféré à vingt ans. Elles connaissaient tout le monde. En fait, il était avec nous au lycée, mais il est plus jeune que moi de deux ans. Je ne sais si tu te souviens de lui : grand, mince, cheveux bruns, mèche rebelle dans les yeux ? Célia hoche la tête de nouveau. Impossible, aucune image ne lui vient à l'esprit.

- Je prenais un verre avec mes collègues quand il est venu me parler tout simplement. Il m'a demandé si c'était bien moi la fille du Lycée Honfleur. Cette histoire m'a amusée au début. Je ne le prenais pas au sérieux. Mais tu te rends compte, il me disait qu'il était amoureux de moi depuis l'époque. On s'est vu à plusieurs reprises et petit à petit, que veux-tu j'ai mordu à l'hameçon. On s'est attaché l'un à l'autre. On est

officiellement ensemble depuis dix mois. Ça va bien. Je suis heureuse. Enfin, c'est une histoire complètement anodine...

Célia pose la main sur la sienne.

- C'est ton histoire ma chérie.

Le son strident du téléphone coupe la conversation. C'est pour Célia. C'est Samir. Elle s'excuse auprès d'Amélie, se lève et va vers la fenêtre où il n'y a personne. Machinalement, Amélie observe Célia, elle a le dos droit, la tête légèrement penchée vers la droite. Elle joue avec une mèche de ses cheveux en lui parlant. Elle vibre, elle frétille, elle s'anime et se déploie comme les pétales d'une fleur après la pluie. Célia revient vers Amélie. Ses yeux vacillent de lumière. Amélie se dit que peut-être Célia a raison. C'est peut-être l'amour, le vrai.

## 17. Rendez-vous

Depuis qu'elle est à Antibes, Célia a reçu plusieurs coups de fil de la part de Myrna. Elles se parlent tout naturellement comme de bonnes amies. Myrna adore entendre sa voix, sa respiration et ses éclats de rire. Souvent, une conversation avec Célia la met de bonne humeur pendant au moins trois jours.

Un après-midi, au fil de la conversation, Célia lui demande des nouvelles de l'orphelinat. Elle lui réitère son désir de faire quelque chose avant Noël. Célia se porte volontaire pour cuisiner le repas de Noël pour tout le monde. Myrna lui propose une levée de fonds à la place. En discutant, Célia lui propose de venir la faire au restaurant de sa mère. Un événement avant Noël pour l'orphelinat. Elle en a déjà glissé un mot à Claude et cette dernière n'a pas formulé d'avis négatif.

Myrna sait pertinemment qu'elle peut demander et obtenir de l'argent, en une seconde, de la part de Samir, mais elle meurt d'envie de revoir Célia.

La semaine suivante, Myrna appelle Célia et lui annonce qu'elle arrive le jeudi à Nice et qu'elle prévoit y rester jusqu'au dimanche.

Célia saute de joie. Elle va réserver le vendredi soir pour la soirée de levée de fonds. Elle avertit immédiatement sa mère. Claude est étonnée. Elle n'avait pas l'impression que le projet allait se concrétiser. Mais bon, elle s'est engagée. Célia frétille. Ce projet lui donne des ailes. Elle est si contente de pouvoir contribuer en quelque chose pour les enfants du Liban.

C'est une Myrna amencie et gracieuse qui sort de l'aéroport de Nice. Célia est agréablement surprise. Elle le lui dit. Myrna lui avoue qu'elle fait du sport et qu'il y a autre chose. Son regard est légèrement ambré. Elle lui apporte du thym, de fromage blanc et des pots de confitures de roses. Georgette lui envoie une broche en or ornée d'une minuscule perle blanche. Myrna lui confie que c'est un bijou offert par son père pour leurs fiançailles. Célia est touchée au cœur. Elle avait besoin de ce geste.

Myrna, en France, a la même énergie que Samir, le même regard. On dirait que c'est une partie

de Samir qu'elle récupère.

Célia lui fait visiter la maison. Le jardin est vaste avec une pergola dégarnie en automne. La maison est grande avec plus de quatre chambres. La cuisine est immense, éclairée par des fenêtres incroyablement hautes.

- C'est la maison de ma grand-mère. Elle tenait à sa grande cuisine. Elle a voulu avoir une grande famille, mais elle a juste eu ma mère et... ma mère a juste eu moi, et moi...

Myrna est charmée par la fraîcheur et le charme provençal du domaine. Elle imaginait le sud de la France exactement comme ça. Une grande maison à l'ombre des peupliers et une entrée en gravier gris comme dans les films. Les meubles sont accueillants, sobres et simples. Ici, le luxe n'est jamais présent. Sa chambre est à côté de celle de Célia. Elle a un lit en fer forgé avec un édredon jaune. Les murs sont peints en bleu. Sur le bord de la fenêtre pousse de la lavande.

La chambre de Célia n'est pas très grande avec un lit de jeune fille. Sur le mur, il y a des photos. On y voit Célia enfant, petite fille, adolescente. Il y a sa photo avec une tige. Il y a plein d'autres photos avec un grand jeune homme blond. Myrna s'attarde longtemps devant une photo de Célia sur la plage, bronzée, en maillot. Elle est belle, les cheveux dans les yeux. Son regard est intense. Myrna trouve qu'elle n'a pas trop changé. Elle est restée la même.

Célia sourit. Elle aurait tellement aimé partager ses souvenirs avec Samir et voilà que c'est Myrna qui est là.

Célia lui fait découvrir ses disques préférés, ses romans favoris. Elles rient ensemble, elles sont assises sur le lit. Célia porte une chemise d'homme dont elle a retroussé les manches et un jeans très large. Elle a attaché ses cheveux. De temps en temps, elle se penche et Myrna peut à loisir admirer sa poitrine nue et dressée sous la chemise.

Célia sent cette attirance qu'elle provoque. Ça ne lui déplaît pas, mais elle ne veut pas aller plus loin.

Le soir, Célia emprunte l'auto de sa mère et lui fait visiter le Vieil Antibes. Les maisons sont hautes, les

rues pavées et étroites. Elles montent jusqu'au majestueux Château Grimaldi qui abrite le Musée Picasso. Derrière ce bâtiment, Myrna découvre la mer et les remparts. La vue est spectaculaire. En ce mois de novembre, Antibes est sauvage, repue après la saison trépidante et estivale. Myrna adore se promener dans les petites rues. Elle leur trouve un charme indéfinissable. Elles visitent les librairies et une pâtisserie au gré de leurs pas. Myrna est charmée par l'accent chantant et par la gentillesse et la spontanéité des habitants.

Elles soupent dans un restaurant typique. Il y a des termes dans le menu que Myrna ne comprend pas. Célia rit et lui explique les spécialités culinaires de la région. Une aumônière c'est une crêpe fourrée, les cèpes ce sont des champignons. Un feuilleté de St-Nectaire c'est une pâte farcie de sauce béchamelle, de pomme de terre et de poulet. Elles commandent une bouteille de vin. Myrna rit aux éclats. Elle se sent si bien avec Célia. Elles ont parlé de peinture, de romans et de pièces de théâtre. Elles ont une passion commune pour Beauvoir et pour Duras.

À la sortie du restaurant, elles sont toutes les deux titubantes. Dans l'auto, alors qu'elle démarre, Célia sent la main de Myrna posée sur sa cuisse. Elle frissonne un peu. Myrna remonte un peu sa main. Célia sent son cœur battre un peu plus fort. Elle arrête brusquement l'auto.

Elle a tellement envie de l'embrasser. Peut-être que ça serait comme avec Samir. Peut-être qu'en fermant les yeux elle pourrait imaginer que c'est lui. De nouveau vivre l'ivresse, de nouveau décoller. Célia sait que c'est injuste pour Myrna. Il ne faut pas la laisser espérer.

- Myrna, je ne peux pas...je sens que je t'utilise parce que Samir n'est pas là et qu'il me manque terriblement. Myrna, je t'aime beaucoup, mais je ne peux pas, je ne veux pas aller plus loin tu comprends ?

Myrna ne répond pas tout de suite.

- Tu as bouleversé ma vie et je n'attends rien de toi. Il ne faut pas que Samir sache ce qui passe entre nous.

- Il ne le saura pas. Je lui ai parlé cet après-midi et il ne sait même pas que tu es là. C'est uniquement entre toi et moi. Personne ne pourra comprendre.

Myrna ne dit rien.

- Célia je ne te demande rien...

Célia redémarre. Les deux femmes sont silencieuses.

- Tu connais bien les routes, dit Myrna, normal c'est ton pays ici. Ici, le pays de l'enfance. Toi Célia, ton enfance c'était comment ?

Célia réfléchit un peu et répond.

- Moi ? Très rêveuse, pensive, plongée dans mes livres. J'ai beaucoup souffert de la séparation de mes parents. Je l'ai su plus tard dans mes relations avec les hommes; enfin...je suis devenue sauvage ensuite. À l'adolescence, ce n'était pas facile surtout que ma mère, tu as vu, il n'y a pas trop place pour le dialogue. Et toi Myrna ?

- Moi, ma chère Célia, j'ai toujours voulu faire ce que les autres attendaient de moi. Sa voix est lasse. Lorsque papa est mort, j'ai quitté l'école à seize ans. J'ai travaillé dans un bureau comme secrétaire pour payer le loyer et ma mère...ma mère a commencé à faire des ménages...oui, c'est incroyable aujourd'hui de le concevoir avec toute la fortune de Samir. Oui, elle faisait des ménages pour payer l'école de Samir et de Nayla.

- Je sais, Samir me l'a dit.

Myrna ne cache pas sa surprise.

- C'est vrai ? Il n'en parle jamais à personne. Je ne savais même pas qu'il s'en rappelait...C'est comme un pacte entre nous. C'était une honte pour nous tous. Quand papa était vivant, on ne manquait de rien, mais à sa mort on s'est retrouvé sans rien. J'ai perdu mon insouciance du jour au lendemain. La vie qui me semblait belle et douce est devenue ardue et ingrate. Samir et Nayla ont vécu cette période difficile et chacun à sa façon a voulu plus tard se défouler, rattraper le manque. Samir en faisant de l'argent et Nayla en voulant rester éternellement jeune.

- Et ensuite, qu'est-ce que tu as fait ?

- Ma mère avait peur pour l'honneur. Elle avait peur, parce que je travaillais, que je me fasse courtiser par un des patrons et que je finisse dans son lit. Elle m'a mariée très vite au coiffeur du quartier qui était assez bien nanti sauf qu'il avait vingt-cinq ans de plus que moi. Tu peux imaginer mon épanouissement sexuel. Nous avons eu deux enfants : Rana qui a seize ans et Marc dix-huit ans, que tu as rencontré. Il y a cinq ans, Habib, mon époux est mort foudroyé par une crise cardiaque. Je me suis libérée. Au moins maintenant, à cinquante-cinq ans, je peux vivre la vie qu'on m'a volée à dix-huit ans.

Célia lui caresse doucement la main.

- Tout ça, je n'ai jamais raconté à personne Célia. Je te fais confiance. Je t'aime bien, tu le sais.

- Et les filles ?

- Les filles, c'était toujours là, mais je m'interdisais de penser à ça. C'était un pêché pour nous l'homosexualité, tu comprends ? C'est inconcevable. Parfois, je me disais que c'était parce que j'avais un vieux mari, c'était parce que, parce que... C'est en moi. Aujourd'hui, je l'accepte, mais je vis dans un pays et dans une société qui ne l'accepteront jamais.

- Samir ?

- Aucune idée. Il ne se doute de rien. Tu sais comme il est macho et centré sur lui-même.

- Tu penses que lui et moi on pourrait vivre ensemble ? Tu penses que nous avons une chance ? De l'espoir ?

Célia a arrêté brusquement l'auto.

Myrna a le regard qui chavire. Elle s'approche d'elle. Elle lui prend le visage entre les mains, exactement comme Samir le fait. En lui entourant le visage au complet et en la regardant droit dans les yeux.

- Je pense Célia que tu es la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis longtemps. Je pense que son père prie pour lui au ciel, puisqu'il t'a trouvée.

Myrna lui touche les cheveux. Célia aime cette timide caresse. Parler de Samir la trouble. Il lui manque sauvagement. Elle s'approche de Myrna et doucement l'embrasse sur la joue. Myrna se retourne et ne peut pas s'empêcher de pencher légèrement la

tête et de goûter aux lèvres de Célia, au moins une fois. Elle l'embrasse timidement et Célia lui ouvre la porte. Elle a renversé sa tête en arrière. Ce baiser est si doux, si sensuel. C'est si différent d'un homme.

Myrna s'écarte un peu d'elle. Son trouble est évident. Elle regarde au loin. Célia démarre en trombe. Elle est profondément troublée, mais elle ne sent aucune excitation sexuelle. Elles sont arrivées. Les lumières dans la maison sont éteintes. Claude est allée se coucher. Myrna la trouve plus gentille et plus détendue qu'au Liban. Dans leur chambre, Myrna et Célia n'arrivent pas à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, les trois femmes et le cuisinier montent le menu pour la soirée. Pour la première fois, Célia va cuisiner avec le chef. Ici, ils ne la prennent pas trop au sérieux, mais lorsqu'elle leur fait goûter à son foie gras de canard cuit au torchon, ils sont ébahis. Elle s'attaque ensuite au velouté de crème de pommes de terre au safran. Elle est heureuse. Myrna lui prépare les légumes, hache et coupe l'oignon et l'ail. Elle découvre une autre façon de cuisiner, faite de nuances et de saveurs.

Célia aide le chef à préparer les plats principaux, soit le filet de daurade à la provençale et un rouget aux lardons et finalement le magret de canard. Malgré sa fatigue, Célia participe au nappage du Moelleux au chocolat et poche les pêches dans le sirop de grenadine. Finalement, tout est prêt pour le menu du soir.

Le restaurant se remplit peu à peu. C'est normal pour un vendredi soir. Claude accueille les clients réguliers, boit un verre avec eux. Célia leur explique que c'est une soirée spéciale et que ce soir les recettes iront aux orphelins libanais de Jbeil au Liban.

Les clients sont surpris et interrogent Claude du regard. Elle lève les yeux vers le ciel en pointant du doigt Célia. Elle répète. J'ai une fille unique, mais on dirait qu'elle n'est pas ma fille.

La soirée bat son plein. Le restaurant bourdonne. Célia est un peu étourdie, mais elle est heureuse d'être passée à travers la journée. Elle lit tellement de fierté dans le regard de Myrna. Ça lui fait du bien. Elle en avait besoin. Livrée à elle-même dans

cette maison avec sa mère tout le temps, c'est lourd.

Le matin, un soleil timide fait son apparition. Ce soir Myrna prend l'avion et retourne au Liban. Célia s'est réveillée très tôt. Elle a à peine entrevu sa mère qui allait au marché de bonne heure. Elle a préparé des crêpes, coupé les fruits frais. Le café fraîchement moulu est prêt; son odeur se répand dans toute la maison. Elle a une envie folle d'aller réveiller Myrna, de se glisser entre les draps et d'imaginer que c'est Samir. Elle secoue la tête. Myrna n'est pas Samir, il ne faudrait pas profiter de sa présence pour canaliser une autre personne. C'est injuste.

Comme il lui manque ! Comme elle aimerait que ça soit lui en haut dans la chambre bleue ! Son regard intense, ses bras, ses mains, son torse, son souffle. Comme l'amour est exigeant et cruel !

Elle sort dehors et offre son visage au soleil. La maison tombe en ruines. Les volets sont lourds et vieux, il y a des bouts qui ne ferment plus. Le gravier est écorché et maigre, le gazon est anémique. C'est une maison qui a besoin d'une bonne série de rénovations, mais elle ne discute jamais avec sa mère de ce sujet. Sa mère ne parle jamais de ses finances. Jamais un mot. Célia est indépendante financièrement, depuis l'âge de vingt-et-un ans.

Myrna est sur le pas de la porte souriante et épanouie.

- Comme elle est belle ta table Célia !

Elles s'embrassent. Des sœurs. Elles parlent et discutent de la soirée d'hier. La recette servira à acheter trente-cinq nouveaux lits pour les enfants et pour débiter des rénovations dans les salles de classe. Derrière le visage de Myrna la tendresse et de celui de Célia, l'impatience.

## 18. Avec toi

L'avion vient d'atterrir sur Montréal. Il neige. C'est la fin du mois de novembre. Il fait froid. Célia se sent pleine de vie et d'excitation. Elle rentre finalement chez elle. Elle n'en pouvait plus d'être à Antibes.

Elle est bien, elle se sent forte. Son énergie circule de nouveau dans son corps. Elle est de nouveau elle-même. Elle a hâte de revoir Nisrine et de rencontrer son petit Tony. Sa vie lui manque, son appartement, sa cuisine, son quartier et Samir. Surtout Samir. Samir.

Machinalement, elle touche la cicatrice sur son front. Les points de suture ont bien cicatrisé. Il ne reste qu'un léger trait rouge sur son front à la racine de sa raie. Indélébile ton souvenir Liban, gravé à même sa chair pour l'éternité. Et lui ? Et Samir ? Elle ne sait pas trop à quoi s'attendre. Les dernières conversations ne laissaient présager rien de très positif. Elle le sentait irrité, arrogant, vulnérable. Elle aurait simplement aimé le bercer, le prendre dans ses bras, mais c'était impossible. Plus de six semaines depuis son départ précipité de Beyrouth. La distance les a éloignés, a creusé entre eux une vallée de silence. Quoi se dire ? Ils se connaissent à peine. Il n'est jamais passé la voir. Il se contentait d'envoyer des cadeaux et des bouquets de fleurs qu'elle distribuait aux clientes de sa mère au restaurant. Elle porte encore sa perle et sa bague Promesse qu'elle adore. Elle espère. Elle est encore plus fragile qu'avant et elle ne pourra pas supporter trop d'émotions.

Elle a tenu quand même à l'avertir de son arrivée. Il a répondu à son SMS par un message maladroit, mais sincère. Elle n'a aucune idée à quoi s'attendre. Célia récupère sa valise et lorsque la porte s'ouvre, elle le repère tout de suite. Debout, bronzé, en blazer malgré le froid cinglant, nonchalant dans la foule. Elle est immobile, elle n'arrive plus à bouger. Elle le regarde s'agiter, tapoter sur son portable, consulter sa montre. Elle reste à sa place et dans son cœur une marée d'amour déferle. Elle l'appelle sans parler, elle veut qu'il la trouve.

Spontanément, Samir se retourne et s'avance vers la porte qui libère des flots de passagers. Il est un peu nerveux. Il aurait aimé un retard, une annulation. Il ne sait pas. Il est confus. Il ne sait pas à quoi s'attendre. Soudain, il sent une chaleur, un flot de lumière et machinalement il tourne la tête vers la porte coulissante.

Elle est là, immobile, les yeux brillants parmi les gens qui se bousculent, avancent, s'impatientent. Elle est là, debout pour lui. Elle est de retour. Elle a le visage lisse, les cheveux sagement attachés. Elle a bonne mine. Elle éclipe toutes les autres. Il sent son visage se détendre, son corps s'élaner. Célia est de retour.

Il s'avance. Elle est devenue une statue de cire. Autour d'eux, le mouvement incessant, les gens, le vacarme, les cris et eux, tous les deux soudés de nouveau par le regard. Un lac qui gonfle, un tonnerre qui gronde. Il la prend dans ses bras. Elle a les joues rouges, elle rit à gorge déployée, elle est heureuse. Il la porte dans ses bras. Il lui offre son plus bel éclat de rire. Comment a-t-il pu vivre sans elle ? Sa présence le remplit de joie, de plénitude dorée. Comment a-t-il pu douter ? Il lui murmure: *Hayété, Hayété*. Je ne veux plus que rien ne nous sépare de nouveau.

Célia est pendue à son cou. Elle retrouve son odeur d'animal félin. Il a un peu grossi et malgré son teint bronzé, elle détecte derrière son visage une fatigue, une lassitude à peine masquée. Enfin dans ses bras ! Célia se sent fondre à son contact. Comme elle l'aime ! C'est un mouvement du cœur intraduisible, indescriptible, inexplicable. Une chaleur familière se répand dans ses veines. Célia est de retour.

Il est comme un fou. Sa Mercédès noire est stationnée devant la porte dans un espace interdit. Il prend sa valise et la met dans le coffre. Sur le pare-brise, il y a plus de trois billets. Il les arrache, les jette en l'air et démarre en trombe.

- Aujourd'hui, je suis trop heureux Ceyloul.

Il y a une neige très fine qui s'accumule. L'auto glisse. C'est une auto sport et elle n'est pas trop équipée pour rouler en hiver à Montréal.

Dans l'auto, elle rit avec lui. Elle a oublié sa fougue, son élan, son énergie débordante. Son portable sonne, mais il ne répond pas. Il se contente de la regarder. Elle ne sait pas trop quoi dire ou quoi faire. On dirait les retrouvailles de deux sourds, de deux aveugles.

C'est la première fois que Célia pénètre dans son appartement à Montréal. Elle s'en doutait bien, c'est un immeuble ultra huppé.

Son regard parcourt la pièce. L'appartement est très vaste et meublé avec le plus grand soin. Il lui explique que ce sont deux appartements qu'il a convertis en un seul. Ils sont au 17<sup>e</sup> étage. Dans le corridor, il y a des cadres de photos de bijoux. On lit partout Hayek en grosses lettres.

Samir se dirige tout de suite vers le bar et se verse un whisky. Il l'interroge. Elle opte pour une vodka-orange. Rebelote, elle va recommencer la ronde de l'alcool. L'appartement est très beau. Il est vaste et aéré avec des meubles en cuir racés. Tout est noir et blanc. C'est particulier. Il n'y a aucune note de couleur. Elle le lui dit. Il sourit.

- Oui, c'était une période où c'était à la mode. Il va falloir que je change ça, maintenant c'est dépassé.

- Je t'ai ramené des pots de confiture d'abricots, de la lavande séchée et ceci.

Elle sort de son sac un paquet enveloppé et le lui tend. Samir boit une gorgée et arrache le papier d'emballage. C'est une aquarelle. C'est une maison nichée dans le roc en face de la mer. Les couleurs sont très vives. C'est sa maison. Il l'adore.

- Je lui ai décrit exactement comment elle est et, tu vois, c'est réussi n'est-ce pas ? T'as vu, il y a le palmier et la balançoire ! Son visage est près du sien. Il est offert ouvert et radieux.

- Tu as raison. Merci Ceyloul...j'aime beaucoup. Ça va ajouter une note de couleur dans cet appartement qui me semble bien morose. Mais je ne regarde jamais. Je transite.

Il a bu son verre d'un trait et il se sert immédiatement un autre. Il la dévore des yeux. Il a déboutonné sa chemise. On dirait qu'il y a quelque

chose qui le gêne.

- Tu veux manger quelque chose ? Je peux commander. On peut sortir.

On dirait qu'elle le dérange. Elle ne se sent pas trop à l'aise. Elle ne comprend pas cette attitude. Enfin, c'est peut-être normal. Normal ?

- Non, ça va.

Elle est debout devant la fenêtre. Elle se sent bizarre avec lui. Comme si elle ne savait pas quoi faire. Elle n'a aucune idée de ce qui va arriver après.

- Déshabille-toi.

Son ton est un peu sec, cassant. Elle a oublié qu'il aime ou qu'il est habitué de donner des ordres.

- Non.

- Je veux te voir.

- Non.

- Ça fait longtemps, on dirait une éternité.

- Alors déshabille-toi Samir.

- Viens ici.

- Non.

- Mais qu'est-ce que tu as ?

Il piaffe d'impatience.

- C'est toi. C'est nous, c'est étrange.

- Déshabille-toi, je veux te voir. Je sais que tu en meurs d'envie.

Célia tourne autour d'elle-même. Il a raison. Elle est là pour ça. Elle a pris son bain ce matin, elle est épilée, massée. En se badigeonnant de crème, elle rêvait déjà à ses mains sur elle. Elle hésite.

- Comme ça, au milieu du salon ?

- Oui, Célia ici. Devant moi, pour moi.

Il s'est assis dans le fauteuil noir, il a ouvert ses jambes. Il boit vite. Il fait tinter les glaçons. Il bande en diable. Quel effet elle a sur lui ! Tout recommence.

- Déshabille-toi devant moi.

- Non. Tu n'as aucun pouvoir sur moi. Je veux partir.

Elle fait volte-face. Il est derrière elle.

- Ne joue pas ton jeu. Je meurs d'envie de te baiser et toi aussi. Tu le dégages. Je le lis dans tes yeux je le sens à ton odeur même si tu es parfumée. Tu le dégages, tu le libères de tes pores Célia. Tu es là

parce que tu veux que je te baise. Déshabille-toi.

Elle le sent se coller contre elle. Cela fait si longtemps. Contre son dos. Cette énergie qui pourrait soulever une montagne. Son cœur bat fort et son sexe s'emballe. L'afflux de sang qu'il provoque dans cette région. Pourtant, il est répugnant, goujat, impoli.

Elle se retourne et se retrouve nez à nez contre lui. Il ne l'embrasse pas, il la mord. Sa langue est assassine. Elle la fouille, la saisit et la pénètre monstrueuse de possession. Ses lèvres la dévorent. Elle tremble de tout son corps. Il lui fait mal. Il respire bruyamment. Son haleine sent le whisky, elle adore ça. Sa main est déjà sur son sein, son ventre contre le sien. La chaleur qu'il provoque. Elle retrouve le goût du danger.

- Déshabille-toi.

Elle est debout, tremblante, les jambes s'entrechoquant. Elle ne sait même plus ce qu'elle lui dit. Que se passe-t-il ? Il la déconcerte. Elle s'attendait à un peu plus de tendresse. Son trouble est évident. Elle respire un peu plus vite.

- Non.

Il se jette contre elle. Il lui arrache son pull et son soutien-gorge. Putain qu'elle est belle. Elle a repris du poids. Elle est gorgée. Ses seins sont pleins et se dressent; son ventre est légèrement bombé, ses bras sont ronds, sa blancheur est éclatante. Célia s'entend respirer. Elle n'arrive plus à contrôler son souffle qui s'emballe.

Il a des yeux de vautour. La crampe qu'il provoque dans son ventre. Cet étau autour de sa gorge, cette excitation entre ses cuisses.

Il lui fait un signe de la tête. Elle fait glisser son pantalon, enlève ses chaussettes et reste en petite culotte. Il lui fait un signe de la tête. Elle fait glisser sa culotte. Il lui fait un autre signe de tête. Elle s'allonge sur le fauteuil noir. Le cuir est froid contre son dos. Elle tressaille.

Il la pénètre tout de suite. Ses mains courent sur son cou et sur sa poitrine. Son souffle est saccadé. Il a gardé ses habits. Il a suffi de la toucher une fois et Célia gémit de plaisir. Les yeux de Samir sont comme

ceux d'un animal, tendus, pointus, prédateurs. Elle n'a pas le temps de bouger qu'elle sent son cri contre son épaule, son rôle d'homme.

Elle bouge. Elle en veut encore. Elle serait prête à ramper pour un peu plus de temps. Il l'a complètement enflammée en quelques secondes. Au contact de sa peau, elle a perdu la tête de nouveau.

Il se lève. Elle est encore couchée sur le fauteuil. Ruisselante, le corps chaud. Elle a des cheveux sur le visage. Son sexe brûle et démange suspendu par l'attente inassouvie de son plaisir. Chaque parcelle de son corps est émoustillée, ouverte, en attente. Pas un seul recoin de son corps ne s'est pas réveillé à son contact. C'est comme si elle dormait. Dès qu'il la touche, son corps rugit et se déploie. Son ventre est crispé par son désir de jouir de lui, d'exploser, de monter au ciel. Samir la porte jusqu'à la chambre. Elle ne sait plus quoi dire, quoi faire. Il est tellement déroutant. Elle s'attendait à tout sauf à cette violence.

La chambre est entièrement meublée de noir. Sur le lit il y a un couvre-lit blanc. Il la dépose dessus. Elle fait un mouvement de recul comme pour ne pas le salir.

- N'aie pas peur de le salir, au contraire tu vas laisser ton odeur. J'aime ton odeur quand tu es excitée.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Tu m'as manqué. Au début, j'étais comme un lion, fou, après je me suis habitué; ensuite tu es revenue, je suis de nouveau déchaîné comme toi, avoue-le. Il poursuit :

- Avoue-le que tu aimes baiser avec moi.

- Oui.

- Dis-le, dis-le-moi !

- J'adore ton odeur, j'aime que tu me possèdes.

Que tu me fasses trembler, je n'ai jamais fait l'amour de cette manière, si intensément. Au-delà du plaisir, il y a quelque chose de plus fort Samir, il y a mon âme, ce que je suis. Tu vas toucher cet espace.

Il s'est couché contre elle. Elle déboutonne sa chemise. Elle embrasse son torse bronzé. Elle promène ses mains sur ses épaules, son dos. Il a les yeux mi-clos. Elle est dans sa ligne de mire.

- Tu es belle, tu es pleine, tu es femme, tu es voluptueuse. J'aime bien.

- Enlève ton pantalon.

- Tu te rappelles de tout ?

- C'était comme un rêve.

- Tu vas rester ?

- Enlève ton pantalon avant.

Samir est devant elle nu. Il ne dit rien. Il la regarde. Elle se retourne sur le dos. Immédiatement, il est sur elle. Son corps ne peut pas rester longtemps sage près d'elle. Ses mains s'attardent sur ses seins, sur son ventre, sur et dans son sexe. Elle est brûlante, comme toujours. Quand il la touche; elle est complètement déchaînée, elle est sur le point de jouir. Elle se frotte contre la couverture blanche. Sa respiration la trahit. Il sent son excitation, son attente, son désir de se répandre sur ses cuisses et sur ses mains.

Il la fait doucement attendre un peu et la prend. Son rythme est lent au début et s'accélère par la suite. Célia n'est plus que sensations, qu'ondes et vibrations. Il lui caresse le dos avec ses mains, la nuque, le cou. Elle lui suce les doigts. Elle a basculé dans ce monde où lui seul peut l'emmener. Le monde des sens. Irradiés, exaltés, sulfureux. Son corps se réveille glorieux et la tension magique dans son ventre se répand dans ses hanches et irradie dans son dos.

Il est tellement puissant en elle. Il l'épouse parfaitement. Elle chavire. Elle se relève et s'accroche à la tête de lit. Il la caresse férocement sans la ménager. Elle hurle une première fois, elle hurle une deuxième fois. Il la retourne sur le dos. Il se rue en elle. Elle hurle une troisième fois. Son plaisir inonde son corps. Il la regarde jouir de lui, jouir de ses caresses, de son sexe, de ses mains. Un dernier coup de reins et il se déverse en elle une deuxième fois. Son plaisir, la deuxième fois, est si intense qu'il grogne contre son oreille.

Il s'écroule sur elle. Célia tremble. Elle pleure. Des larmes coulent sur ses joues. Tout son corps est secoué par des soubresauts. Il embrasse son visage, lui lèche ses larmes.

- Tu me rends fou aveugle et sourd; six semaines à dormir et voilà que tu réveilles le volcan. Pourquoi c'est si fort entre nous ? Ahhh Célia, que vais-je faire de toi ?

- Pourquoi tu as été si vache avec moi ?

- Je ne sais pas, je perds la tête parfois avec toi. J'ai oublié...mais je pense que c'est ce que tu voulais, tu aimes.

Elle se tourne sur le dos. Elle ne dit rien.

- C'est vrai que c'est particulier entre nous, inexplicable par la raison...

- Je veux que tu sois ma femme.

Célia lui prend la tête dans ses mains.

- Je le suis déjà Samir même si on se quitte, même si la vie nous sépare. C'est comme un écrivain qui n'a jamais publié de livres, mais qui a toujours écrit. Au fond ça ne fait aucune différence s'il publie ou pas, qu'il soit connu ou pas, son essence c'est écrivain.

- Je veux t'épouser. Je te veux à mes côtés. Je veux tout partager avec toi

- Je veux... je veux...je veux...

- T'es pas contente ?

- Je suis l'écrivain qui ne publie pas.

- Ça veut dire ?

- Ça ne fait aucune différence; mariage ou pas, l'important Samir c'est qu'on puisse fonctionner dans la vie de tous les jours ensemble...tout nous sépare...je n'aime ni les mondanités ni l'argent, je suis en quête de spiritualité, tu es en quête d'argent; je m'entoure de quelques personnes, toi, le monde entier ne te suffit pas; je veux faire quelque chose de significatif de ma vie, tu veux bâtir un empire... tu te rends compte quel genre de cohabitation ça va faire toute cette belle richesse. Le nord et le sud, l'alpha et l'oméga...l'attrance, certes, est là, mais la vie de tous les jours, les amis, les valeurs...

Samir lui donne une petite tape sur la tête.

- Décidément le coup sur la tête n'a rien arrangé. Je pensais te récupérer un peu changée.

- Je t'aime. C'est l'essentiel. Je t'aime. C'est cruel et sublime en même temps, ça me déchire et ça me glorifie. Je t'aime... je te soignerais si tu es malade,

je te consolerais si tu es triste, je te soutiendrais si tu flanches, j'essaierai de te donner le meilleur de moi-même chaque jour. Je serai attentive à tes besoins, je veillerai sur toi, je comblerai tes désirs et toi ?

- Je t'épouse, je partage ma fortune avec toi.

Célia roule sur la couverture blanche. Elle rit.

- Je n'ai aucune envie de me marier et j'ai plutôt envie d'une cigarette.

- Tu as changé.

- Tu ne me connais pas encore et puis on change tout le temps.

- Tu veux autre chose que la cigarette, puisque c'est parti pour la philosophie ?

Célia lève les yeux.

- Tu ne trouves pas que je suis assez high ?

Il ne l'a jamais vue hors de contrôle. Pourquoi pas ? Samir se lève, ouvre un tiroir et en sort une sorte de tabac qu'il enroule minutieusement. Il revient avec deux verres de whisky. Célia est debout devant la fenêtre. La nuit tombe sur Montréal. Elle admire la vue de la rue animée. Son dos est droit, sa chute de reins parfaitement dessinée.

- Ce que j'aime le plus dans ton appartement, c'est vraiment cette vue sur la rue.

Il la retourne vers lui et lui tend le mégot de cigarette qui fume et le verre de whisky.

Elle boit tout d'un trait.

- Wow Célia, doucement....

Elle fume le joint, vite. Il le lui retire des mains.

Il s'est assis sur le fauteuil. Elle est déroutante. Ils n'arrivent pas à se rejoindre.

- Viens près de moi.

Célia n'arrive pas à marcher tout droit et elle atterrit sur son torse. Elle rit un peu nerveusement. Sa tête est embuée, ses perceptions vives. Peau contre peau. Elle sent sa propre odeur sur son torse, sur ses mains. Sa tête est lourde, elle flotte. La voix de Samir lui arrive par bribes. Elle est étourdie.

- Il faut y aller doucement, comme ça, et donner le temps à la vapeur de pénétrer l'esprit. Parfois tu veux tout faire vite. Doucement Ceyloul, doucement. Il fume et poursuit.

- Alors, parle-moi d'Antibes, ce que tu as fait pendant ces six semaines. Tu as couché avec des gars ?

Célia se dresse comme une furie.

- Mais t'es ouf ? Tu penses que je couche à gauche et à droite, moi ? Ça ne m'intéresse pas. Baiser, le sexe, toute la gamme, ça ne m'intéresse pas. Et toi ?

Il hésite un peu, fume, une, deux et trois fois.

- Rien qui compte.

Elle se hérisse. Sa tête est lourde, ses idées ne sont plus très claires. Alors qu'elle se morfondait à Antibes, Monsieur claquait les nanas.

- Et, c'était bien ?

- Passable. Je ne veux pas avoir avec toi ce genre de conversation.

Célia est debout. Le visage rouge. Les cheveux collés aux tempes. Elle est étourdie. Elle doit se tenir au fauteuil. Elle a mal.

- Fais-moi un chèque.

- Quoi ?

- Oui, fais-moi un chèque comme tu fais aux autres. Donne-moi de l'argent puisque je suis devenue comme les autres. Un trou...

- Tais-toi. Tu es sous l'effet du Hash. Qu'est-ce qui te prend ? Enfin, mais pourquoi tu te comportes de cette manière ?

- C'est quoi alors la différence entre moi et celle qui était là avant moi ?

Elle crie fort. Elle est furieuse, morte de jalousie, de tristesse. Elle est si déçue. Elle s'imaginait être la seule, l'unique. Elle veut mourir et cette fumée dans sa tête...

- Célia, arrête, arrête !

Samir la voit tituber. Il la rattrape. Il est allé trop fort, trop loin. Il voit combien elle est encore fragile. Lui faire fumer du hash et lui faire boire un whisky à la descente de l'avion, ce n'est pas très raisonnable. Célia est debout. Elle hurle :

- Dis- moi, c'est quoi la différence ?

- La différence c'est que toi tu me tiens par le cœur Célia. Je t'aime Célia. Je t'aime. Mais je ne sais pas aimer...

- Tu dis n'importe quoi, tu as bu, tu as fumé du Hash. Je ne sais pas aimer. Bla bla bla.

Il est près d'elle d'un bond. Il la tient par les épaules, il la secoue.

- Tu n'as pas entendu. Je t'aime, je te le dis et tout ce que tu trouves à me dire c'est que j'ai bu et toi Célia, je suis qui pour toi, dis-le moi ?

- Quelles retrouvailles houleuses ! Décidément, c'est un bon début...

- Épargne-moi ton sarcasme Célia. Je suis qui pour toi ?

- Tu es un homme qui me baise.

- Tu mens, dis-le Célia.

- Non, lâche-moi. Depuis que je suis arrivée, tu es ignoble avec moi. Je ne veux pas reprendre avec toi. Reprendre quoi ? Au départ, il n'y a eu que quelques parties de jambes en l'air.

Le visage de Samir se ferme complètement. C'est inimaginable la tournure des événements. Il lui force le bras.

- Je ne te crois pas. Regarde-moi dans les yeux.

- J'aime Myrna, ta sœur. Je m'entends bien avec elle et on a des affinités, de la tendresse l'une pour l'autre.

Samir est éberlué.

- Quoi ? Myrna ? Ma sœur ?

Célia poursuit. Son regard est hostile. Elle veut l'atteindre. Elle veut lui faire mal.

- Oui, elle est venue me voir à Antibes. On a passé une semaine ensemble et c'était aussi bien qu'avec toi.

La gifle est partie. Il n'a pas pu se retenir. Le bruit est sec. Célia est encore sous le choc. Sa joue brûle. Sa mère avait raison. C'est un salaud. Putain, quel merdier ! Mais qu'est-ce qu'elle fout avec ce type ? Sa tête est engourdie. Elle oscille un peu et s'agrippe au fauteuil. Il y a cinq minutes, elle parlait d'amour. Des bêtises.

Samir s'habille en vitesse. Il ne la regarde pas. Peut-être qu'il s'est trompé. Il laisse une liasse de billets à l'entrée. Il claque la porte. Il enfonce ses ongles dans sa main jusqu'au sang. Il a fait une connerie. Il

va la réparer, ce n'est pas la première fois. Finalement, elles sont toutes des salopes. Il s'est trompé, elle est comme les autres. Myrna ? Putain...Ce n'est pas possible.

Célia a entendu la porte claquer. Sa valise est restée dans sa voiture. Elle s'habille très vite, comme une aveugle, comme une folle. Avant de claquer la porte, elle trouve l'argent qu'il a laissé sur la table de l'entrée. Il est vraiment con. Elle est furieuse contre lui, contre elle, contre tout. Elle prend la liasse de billets et la jette par terre. Elle prend le bocal de confiture d'abricots et le lance par-dessus. Il éclate en mille morceaux et la confiture orangée se répand sur le parquet en bois impeccable. Peut-être qu'il aurait envie de créer une nouvelle collection nommée abricot et connerie ? Avant de quitter, elle arrache sa bague Promesse et la jette par terre. La bague rebondit plusieurs fois. Elle n'a plus aucun sens. C'est fini. La promesse est brisée, rompue. C'est un con, elle vient tout juste de s'en rendre compte. Elle est furieuse, folle furieuse contre lui, contre elle, contre le monde en entier.

Elle quitte l'appartement en toute hâte. Sa tête ballonne, gonfle et dégonfle. Elle a le vertige, la nausée. Elle se sent idiote. Elle a fait une grosse erreur. Ça fait longtemps qu'elle n'a pas gaffé de cette manière. Pourquoi lui parler de Myrna ? Elle est la dernière des connes. Elle a tout foutu en l'air. Elle le connaît, il ne reviendra jamais en arrière. Il est trop orgueilleux. Il y a des taxis devant la porte. Elle monte dans le premier machinalement. Dehors il neige. Quel retour terrible ! Quelles retrouvailles ratées ! Quel fiasco ! Au tournant, elle chancelle, sa tête tourne un peu. Elle redescend sur terre brutalement. Ses tempes bourdonnent, son cœur flanche.

Son appartement, ses affaires, son lit. Elle pleure à chaudes larmes. Il est huit heures du soir et il fait froid. Il ne peut pas faire plus froid que dans son corps. Elle a perdu sa chaleur, sa pulsion. Elle a perdu son âme. Elle est cassée, brisée. Elle touche sa joue. Elle est encore chaude.

## 19. Montréal, Beyrouth, Paris

Célia a débouché la bouteille de champagne. Nistrine pousse des cris, George tend les coupes. Ils trinquent tous les trois.

- Bonne année, bonne année, hurle Nistrine, trois heures à l'avance, mais bonne année quand même !

George la fait virevolter. Ils prennent le petit Tony dans leurs bras et demandent à Célia de prendre une photo. Le petit cligne des yeux. Il est trop mignon avec sa peau de pêche et son regard étonné. Que c'est beau un enfant, que c'est délicat, que c'est innocent.

Célia boit vite. Elle a la tête qui flotte un peu. Il faut qu'elle fasse attention, ce soir elle garde le petit. C'est un cadeau qu'elle offre aux nouveaux parents. Celui de s'offrir une nuit complète et un matin rien qu'à eux. Nistrine a beaucoup hésité et a finalement accepté.

Célia leur offre des bouchées de caviar à la coriandre et des crudités avec une sauce au gingembre. Elle a travaillé sans relâche depuis quinze jours. Le temps de fêtes à Montréal c'est un de ses plus gros moments de l'année. Elle est heureuse, mais épuisée. Elle a préparé des menus variés, purement inventés, concoctés dans sa tête et réalisés dans son petit atelier. Elle a mélangé des saveurs, des odeurs et des bouquets de couleurs. Ses clients étaient ravis. Elle est satisfaite de se laisser aller à tant de créativité.

Nistrine et George sont déjà à la porte. Un petit baiser pour Tony, les dernières recommandations à Célia et ils s'envolent, amoureux.

Célia a installé le petit au milieu du lit avec des coussins. Il dort profondément. Il n'a que deux mois. Il n'a besoin que de manger et de dormir. Il est si petit, si délicat. Célia lui effleure la joue, sa main passe sur son dos. La vie qui bat comme le plus précieux des trésors.

Son cell vibre. Depuis ce matin, ce sont les vœux de bonne année de la famille et des amis qui déferlent. Sa mère a beaucoup insisté pour qu'elle passe les fêtes avec elle. Célia ne veut pas bouger pour le moment. Son équilibre et son énergie font timidement surface. Elle se reconnaît peu à peu. Son enthousiasme, sa joie de vivre se manifestent de

nouveau. Ce n'est pas la même énergie qu'avant, mais elle le sent; elle est en phase de reconstruction. Elle est encore fragile, mais sur la bonne voie.

Elle ne passe pas une journée sans penser à lui. Il est en elle. L'amour est toujours là. La seule différence c'est qu'elle ne le voit plus, ne l'entend plus, ne le touche plus. Ce n'est pas l'amour qui fait mal c'est être privée de lui, de sa présence, de son souffle, de son regard et de ses mains. L'amour, elle n'y peut rien, il est en elle. Il est vivant. Parfois, elle replonge dans ses souvenirs. Elle s'y délecte comme dans un film. C'est surtout au milieu de la nuit ou à l'aube, lorsqu'elle est encore inconsciente, lorsque son mental n'intervient pas. Comment se contenter du banal et du routinier maintenant ? Parfois, elle se demande comment il va, s'il est encore à Montréal ? Au début, elle sentait sa respiration, son énergie indissociable de la sienne. Elle se réveillait chaque matin en pensant à lui. Ensuite, petit à petit le lien s'est affaibli, évaporé et il s'est brisé. Parfois elle essaie, elle essaie de le sentir et il n'y a plus rien. Il n'y a plus que le vide. Le vide dans son cœur, ce poids mort, cette profonde amertume, cette tristesse inconsolable. Que fait-on du trop d'amour ?

C'est quoi l'amour ? C'est aimer sans rien demander. C'est aimer en silence. C'est aimer envers et contre tout et tous. C'est ne lui souhaiter que de bonnes choses même s'il lui a fait mal. Qu'il soit heureux même sans elle. Qu'il vive pleinement, qu'il s'épanouisse. Au début, c'était déchirant. Après la douleur est arrivé un sentiment englobant et puissant. Il est resté en elle. Il fait partie d'elle. Elle l'aime même si elle n'est plus avec lui, même s'ils ne sont plus ensemble. Elle ne peut pas museler ses sentiments, elle ne peut pas se mentir à elle-même.

Elle a été trop orgueilleuse pour l'appeler. Elle a été tellement humiliée, meurtrie, avilie. Pourquoi le recontacter ? Elle ne savait vraiment pas à quoi s'attendre comme réaction de sa part. Elle a voulu, mais elle n'a pas pu. Elle a attendu, mais rien n'est venu.

Au début, elle n'a pas pu manger ni dormir pendant toute une semaine. Son estomac était complètement noué, fermé. Elle ne pouvait accepter

que de l'eau. Elle rejetait tout le reste. Elle était en état de manque. Des tremblements, des chocs nerveux. Il fallait assumer, assumer comme toujours, passer à travers. Laurence et Nisrine se sont relayées à son chevet toujours souriantes, toujours positives sans poser de questions. Elle ne leur a rien dit. Aucun son ne sortait de sa bouche. Une semaine en état de choc, immobile, vidée, assommée, en mal d'amour.

Et puis, un matin elle s'est levée. Elle a repris ses activités. Elle a éclaté de rire spontanément. La transition commençait. La transition après Samir. Après lui.

Laurence et Nisrine ne l'ont pas laissée toute seule. Discrètement, Nisrine passait la chercher avec son petit Tony tout emmitoufflé. Elles allaient se promener sur le Plateau Mont-Royal ensemble. Le vent était frais et vigoureux. En route, elles s'arrêtaient à un café. Célia a appris à donner le biberon et à changer une couche.

Récemment, Laurence lui a fait connaître un ami peintre qui vit au Vieux-Montréal. Bernard est d'origine française, comme elle. Il habite Montréal depuis plus de cinq ans. Il mélange peinture, textes et photos. Ses toiles sont profondes et particulières. Il a invité Célia à un vernissage. Elle a été attirée par ce mélange et surtout par les poèmes cachés dans ses tableaux. Il a éveillé son intérêt, aiguisé sa curiosité. Elle a trouvé un écho dans sa créativité. Elle s'est fondue dans son œuvre. Il a réveillé sa sensibilité. Elle aime se sentir nouvelle devant ces toiles, surprise, gênée et ravie.

Bernard aime les garçons. Célia lui plaît beaucoup. C'est la première fille. Il adore sa façon de sentir en regardant, de palper avec son cœur. Il la sent extrêmement sensible. Un rien la trouble, un rien l'exaspère, un rien la transporte. Elle est une boule d'émotions, complètement imprévisible. Elle ne le regarde jamais dans les yeux. Elle dérape.

Célia sent qu'elle plaît à Bernard. Elle est encore si fragile, mais ça lui fait du bien. Son cœur s'emballa sans aucune raison. Souvent, Bernard passe la voir le soir, après une journée intensive de peinture. Ses habits sont tachés. Célia cuisine pour deux et ils

discutent de sujets variés jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il essaie de la toucher, mais son corps est fermé, verrouillé, absent. Elle ne sent rien quand il la touche. Elle est devenue une pierre. Son corps appelle Samir. Sa peau ne désire que lui. Elle n'est pas prête.

Parfois, Bernard dort chez elle. Souvent, elle passe la nuit chez lui. Il y a entre eux beaucoup de tendresse, mais Célia ne peut pas aller plus loin. Parfois, ils dorment nus dans son lit. Bernard lui caresse le dos, c'est tout ce qu'elle lui permet. Au loin résonne encore un regard noir, des mains de loup. Il a laissé sa marque sur elle. C'est tout ce qui lui reste de lui. Elle en veut encore un peu. Elle sait qu'un matin elle ne pourra même plus s'en souvenir.

Elle dort sur le côté. Bernard la regarde. Son visage est tendu. Il lui parcourt les épaules tout doucement. Elle l'a déjà averti. Elle ne couchera pas avec lui. Elle ne peut pas. Il a deviné qu'elle a vécu quelque chose d'intense et que pour le moment elle est immobile, fermée comme une huître.

Elle est belle, elle est douce. Il la trouve extrêmement troublante. Son regard est meurtrier. Direct, vrai, irréductible. Il n'aime pas jouer à ce jeu, mais c'est ça ou rien.

Il va falloir beaucoup de patience avec Célia. Il est prêt à attendre. C'est la première fois avec une fille.

Grâce aux amis de Bernard, elle a eu un contrat important avec une galerie d'Art du Vieux-Montréal. Il y a eu une série de vernissages. Elle s'est jetée corps et âme dans la cuisine. Encore une fois, c'était sa bouée de sauvetage. Célia pétrit, découpe, assaisonne, décore et crée des menus complets et savoureux. Son rire n'est plus le même, son regard est souvent nostalgique. Mais elle a survécu.

Il est déjà minuit. Célia ouvre un peu la fenêtre. Un froid glacial la saisit. Elle lève les yeux vers le ciel. Instinctivement, naturellement, viscéralement, sa tête, son cœur, son corps vibrent au son d'un même souffle : Samir. On dirait qu'elle voyage dans le temps. Elle pourrait tendre la main et le toucher. Ça ne dure qu'une seconde. On dirait qu'elle l'a frôlé, qu'elle s'est fondue

en lui. Rien qu'un souhait, une prière. Je t'aime, sois heureux. Je t'aime. Elle ferme la fenêtre et va se glisser à côté du bébé. Il dort profondément. Il est tout chaud, recroquevillé. Quel beau cadeau la vie ! Elle pleure, un déluge.

\*\*\*

Il pleut au Liban. Myrna aide Georgette à sortir de l'auto. Elle a peur que cette dernière glisse et se casse quelque chose. La soirée a été très belle chez Nayla, comme d'habitude. Une belle table, de la musique et une agréable compagnie. Un nouvel an comme tant d'autres. À minuit pile, elle a reçu un message de Célia. Très simple: Que du bonheur ! Elle l'a appelée sur le champ mais Célia ne pouvait pas lui parler, elle terminait de livrer un dernier menu. Au moins, elle a entendu sa voix. Ça lui suffit.

Elle n'a posé aucune question à Samir, mais Célia lui a dit que c'était fini et qu'elle ne voulait pas en discuter.

Myrna a revu Samir à plusieurs reprises. Il paraissait fidèle à lui-même, toujours à la course, toujours les voyages, toujours les filles. Ils n'ont jamais parlé de Célia. Par instinct, elle a senti qu'il ne fallait pas insister ni poser de questions. Elle a noté qu'il était très nerveux et qu'il buvait énormément. Encore plus qu'avant. Bien sûr, personne n'ose le contredire ou lui faire une remarque. Elle a choisi de faire semblant que tout était normal comme tant de fois.

De retour chez elle, Myrna allume machinalement la télévision. Les enfants ne vont pas tarder à rentrer. Elle s'assoupit malgré le vacarme assourdissant d'une émission de variétés.

\*\*\*

Il est minuit à Paris. Le restaurant du George V est rempli à craquer. L'ambiance est feutrée, discrète et élégante. Même si on est le 31 décembre, le service est impeccable et les mets succulents. À la dernière minute, Samir a accepté l'invitation d'un de ses clients saoudiens. Un homme d'affaires chevronné qui compte parmi ses clients les plus réputés. Il achète des bijoux à

la pelle et pas n'importe quoi. Samir lui crée des colliers sur mesure. Il se déplace lui-même à Riyad, à Dubaï ou à Jédah pour l'essayage et ensuite pour la livraison finale.

Comme d'habitude, il a été d'une élégance sans reproche. Il a fait la conversation avec tout le monde. Il a parlé poliment avec la femme de son hôte et posé des questions très discrètes à ses filles. Éducation dans les meilleures universités, raffinement et discrétion. Elles seront sûrement mariées avant le printemps.

Il est minuit. La musique résonne fort. Le Cheikh se retire avec sa femme, ses fils et ses filles.

Samir n'est pas prêt à quitter tout de suite. Son regard va machinalement vers la piste de danse. Il regarde les belles filles qui tanguent sous les lumières. Il y en a deux qui ne cessent de regarder dans sa direction. Il ne les voit pas très bien, mais il y a une blonde et une brune avec des cheveux longs. Discrètement, il appelle le maître d'hôtel et leur fait envoyer une bouteille de champagne. Il n'a rien bu de toute la soirée par respect pour son hôte. Toute la tablée était au jus d'orange et au Perrier. Maintenant, l'interdiction est levée. Il commande un double whisky.

Une demi-heure plus tard, Samir rejoint les deux femmes. De près, elles sont plus âgées. Dans la quarantaine peut-être. Elles sont toutes les deux Italiennes. Elles demandent à Samir s'il loge à l'hôtel, il répond que non, mais que c'est très facile de se procurer rapidement une suite à condition qu'elles l'accompagnent.

La brune est sensuelle et chaude. Il aime bien ce style de femme aux cheveux longs et aux gros seins. La blonde est plus ordinaire.

Ils déambulent tranquillement vers la réception. Après tout, c'est la soirée du Nouvel An et il faut bien s'amuser un peu. Comme il ne reste que la suite royale à trois mille euros, Samir la prend.

Le trio prend l'ascenseur avec une autre bouteille de champagne. Les filles s'extasiaient devant l'élégance de la suite et son charme discret. Samir n'aime pas trop le style de mobilier Louis XVI et les tapisseries sur le mur, mais c'est le George V. Par la fenêtre, on peut voir

l'Arc de Triomphe. Dehors, il pleut, mais ce n'est pas grave. Ils sortent sur le minuscule balcon. Paris s'étale devant eux. Samir fait des blagues, les filles rient bruyamment. Ils boivent du champagne comme s'ils buvaient de l'eau. Elles sont toutes les deux près de lui. Il n'aime pas leur odeur. Ce n'est pas grave, pour quelques heures.

Samir ouvre le bar et se sert un scotch. La brune est derrière lui. Ses seins sont collés à son dos. La blonde se frotte contre lui. Il ne sait pas pourquoi, mais c'est à ce moment-là exactement qu'il pense à Célia. Son souvenir est lancinant, comme d'habitude. Il le terrasse. Ça monte, du ventre au cœur. Il chasse son visage. Elle est comme les autres, rien de plus.

Il pousse la blonde sur le fauteuil et soulève sa jupe. Elle porte un string en dentelle noire. Elle se laisse faire si mollement. Il la trouve maintenant plus excitante. Il lui tire son string et elle bouge un peu. Elle enlève son top et lui montre ses petits seins. Ce n'est pas très appétissant, mais il défait son pantalon. La brune a enlevé son top aussi; ses seins sont gros, mais fatigués. Il la repousse.

La blonde pousse de petits cris et s'agenouille devant lui. La brune la suit. Les deux filles s'embrassent devant lui, se touchent. La blonde le touche et maintenant, l'autre se frotte contre lui. Pas mal, avec un peu d'imagination cette première baise de l'année devrait ressembler à tant d'autres. Un frottement et une pénétration de muqueuses. Putain, il pense à Célia et comment il lui faisait l'amour, comme un animal. Il pense à Célia et à sa peau douce et ferme. Il pense à la vallée entre ses cuisses, à son odeur, à sa chaleur, à son souffle. Un axe d'amour le transperce. C'est imprévu, c'est fort. Il est plié en deux.

La brune est venue derrière lui. Subitement, Samir est dégoûté. Il perd son érection. Que fait-il ici avec des putes dont il ne connaît même pas le nom ? Que fait-il ? Il fait ce qu'il a toujours fait: baiser à droite et à gauche. Dominer, jouir et jeter. Mais ce soir, c'est trop fort. Cette nuit il a un malaise.

Il retourne au bar et se sert un gin Tonic. Elles sont venues toutes les deux s'agenouiller devant lui.

Leurs mains s'emparent de lui. Elles ont juste gardé leur string. Elles se déhanchent devant lui. Il est dégoûté. Il ne peut pas rester.

Il leur parle en anglais ou en français. Il ne sait plus. Il leur explique qu'elles peuvent dormir dans la chambre et partir demain matin. Il s'habille vite. Son visage est fermé. Il claque la porte de la chambre.

Le hall de l'hôtel est désert. Le marbre le nargue, les fleurs sont trop belles. Il est quatre heures du matin. Par terre, il y a des cotillons, des chapeaux. Par terre, il pourrait ramasser son cœur. Il est furieux. Et pourtant c'est la formule qu'il aime. Du sexe et rien d'autre.

Il marche à grands pas sur les Champs-Élysées. La rue est animée. Des groupes de jeunes gens chantent, crient à tue-tête. Il remonte l'avenue en marchant vite, seul, vers son hôtel.

La chambre est sinistre. Impeccable, impersonnelle comme toutes les chambres d'hôtel. Sur le lit, il y a une boîte de chocolats, sur la commode une bouteille de champagne. Samir débouche la bouteille et allume machinalement la télévision. Il y a des feux d'artifice et des spectacles. Il boit à même la bouteille. C'est glacé, c'est bon. Le liquide pétillant coule dans ses veines et monte rapidement à sa tête. Ça doit être sa troisième ou sa quatrième bouteille ce soir.

Il s'écrase sur le lit. Il est devenu une épave. Aujourd'hui, il pense à Célia plus qu'à l'accoutumée, on dirait que ce soir elle l'habite. Il se sent dériver sans aucune attache. Vide, mort. Soudainement, il sursaute. Son odeur, l'odeur de Célia, en l'espace d'une seconde lui monte à la tête. Célia. Il gémit. Il renifle. Plus rien.

Il faudrait bien qu'il l'appelle lorsqu'il sera à Montréal, la semaine prochaine. Cette situation est devenue invivable.

Il a été idiot. Il a réagi trop vite, trop fort. C'est farfelu cette histoire avec sa sœur. Elle a dû lui lancer cette bêtise sous le coup de l'émotion. Le pire, c'est le temps qui a passé et qui les a séparés. C'est le temps qui a creusé un sillon entre eux. Il s'en fiche, il n'en peut plus d'être séparé d'elle. Il n'en peut plus de faire semblant.

Il sombre. Il voit une maison au bord de la mer remplie d'invités. Il rêve qu'elle est à côté de lui. Son cœur bat, il est heureux. Quel relâchement dans son corps. Il sursaute et se réveille. Sa tête est lourde. Célia. Il prononce son nom et sent sa brûlure, son désir sourd et violent d'elle comme la première fois. Il est chancelant. Il saisit la bouteille de champagne et la lance contre le mur. Elle ne se casse même pas. Elle rebondit. Il ne peut pas dormir. Il ouvre le mini bar et avale trois petites bouteilles, une après l'autre.

Il chancelle et tombe en travers sur le lit. Il éclate de rire. C'est un rire brisé, blessé. Dehors le premier jour de l'année se lève sur Paris. Aucune femme n'a son pouvoir. Célia a le pouvoir suprême, celui du cœur. Quand celui-ci se réveille, quand celui-ci vibre, aucune force de l'univers ne peut l'arrêter. Il va devoir lui parler de retour à Montréal.

## 20. Aléas

Il neige sur Montréal. De gros flocons flottent dans l'air. De la fenêtre de sa chambre, Samir contemple un spectacle qu'il a rarement le loisir d'admirer. La neige qui tombe doucement, sur la ville. Les flocons virevoltent, dansent et viennent se poser sagement sur le rebord de sa fenêtre. Il est cloué au lit. Il ne peut rien faire. Son corps a flanché. Son cœur a cédé pendant la nuit. Un infarctus mineur, lui a dit le médecin et il faudra prendre des précautions à partir de maintenant. Précautions ? Son tempérament de méditerranéen, comment le dompter ? Ses douze heures de travail par jour, son tempérament vif, sa vie nocturne, l'alcool, le tabac, les femmes.

Le médecin lui a demandé de ne plus fumer et de restreindre la quantité d'alcool qu'il consomme. Foutaise. Pour le moment, il n'a envie de rien changer. Vivre dangereusement ne lui a jamais fait peur. Et puis, faire attention pour qui ? Triple foutaise. Il n'a pas voulu avertir sa famille. Il est trop orgueilleux. Il a juste demandé à Éliza de passer à la maison et de lui apporter quelques objets personnels. Il s'ennuie mortellement. Deux jours à poireauter à l'hôpital. Il se lève. Il va aller marcher un peu.

En tanguant, la porte a grincé. Une longue plainte pour s'ouvrir et pour se refermer. Il est là, debout, un peu courbé par le poids du sérum attaché à sa main gauche. L'œil las et morne, le visage transparent. Chaque fois que l'ascenseur s'arrête et reprend sa course, il a un haut-le-cœur.

Il n'en pouvait plus de se promener dans les couloirs gris et gémissants, il n'en pouvait plus de respirer cette odeur de murs qui suintent l'alcool et les solvants. Il a pris l'ascenseur par hasard. Il se rappelle vaguement d'un café au premier étage. Le bruit de scie continue de chanter à chaque étage. Les gens se bousculent, un vent froid s'engouffre avec une jeune femme brune. Il est maintenant au fond. Une tache bleue pour identifier les malades dans ce pays. Une semaine encore pour s'assurer que tout va bien et après...

Avant-dernier étage. Dans l'embrasure de la porte qui poursuit sa valse, il a entrevu un visage. Il a tressailli. Cela fait si longtemps. Une éternité. Hier.

Il a fallu qu'ils se rencontrent dans cet ascenseur sordide et insolite. Lui, en tenue d'hôpital, le visage nu et les mains tachées de bleu. Elle, rayonnante. Elle l'a fixé un moment. Passé le premier mouvement de surprise dans ses yeux, son regard est pur et dur. Puis, lentement, doucement, inexorablement, elle a tourné la tête. Il ne voit plus d'elle qu'une touffe de cheveux et sa lèvre inférieure trembler. Rien qu'un petit renflement au-dessous de sa lèvre, comme après l'amour.

Une douleur aiguë lui traverse la poitrine. Cette douleur-là n'a rien à voir avec l'opération qu'il vient de subir. Cette douleur-là, on ne peut rien contre. Ni les médicaments ni les sérums ne peuvent l'attiser. Cette douleur-là vient du côté du cœur, du vrai, celui qui bat sourdement.

Elle est sortie sans se retourner. Il est resté au fond de l'ascenseur, les yeux baissés, en s'apercevant qu'il pleurerait. Un jour, elle lui avait dit: "si tu peux encore pleurer, tu es sauvé".

Célia marche dans la rue sans savoir où elle va. Elle est complètement désorientée. Elle est presque dans un état second. Le soleil de février la nargue. Son cœur bat sourdement. Ses jambes sont molles. Sa tête ne raisonne plus. Même affaibli, même amaigri, il a gardé son regard d'aigle, son menton volontaire. C'est son amour. Elle a mal au ventre. C'est son amour. Cette crampe qui lui barre l'estomac, qui monte dans sa gorge. Elle s'arrête un moment. Elle est pliée en deux. Elle ne sait plus si elle est sortie à gauche ou à droite de l'hôpital. Il faut qu'elle respire un peu. Elle s'oblige à compter jusqu'à dix.

Cela fait trois mois depuis leur affrontement idiot et bête, à son retour, que les ponts sont coupés. Il lui a envoyé sa valise par taxi. Depuis, aucun mot, aucun geste ni signe de vie. Au début, elle a attendu, elle a espéré. Elle se disait, au fond c'est à lui de faire le premier pas, mais rien. Silence total. Avant Noël, elle a eu une livraison à faire au centre-ville, à côté de sa boutique. Elle se demandait si un jour elle allait le revoir

et quelle serait sa réaction. Au fond, ils vivent encore dans la même ville. Dans la rue, elle a reçu une douche d'eau froide. Sur un panneau suspendu, elle a vu la publicité Célia. C'était comme un coup violent dans son cœur.

Elle est restée bouche-bée devant le panneau d'affichage. Le collier est spectaculaire, on croirait qu'il va surgir de l'affiche. Derrière la couleur rouge sang, un slogan : Célia, passionnément, à la vie. Elle est restée longtemps debout, les yeux rivés sur la publicité. Il y avait quelque chose d'énigmatique, de sensuel, de fou et d'irraisonnable dans cette publicité. Elle ne pouvait pas en détacher les yeux. Il y avait une partie intime d'elle-même, de lui, d'eux.

Célia essaie de respirer, mais y arrive à grand peine. Que faire, mon Dieu ? Que faire ? Tout les sépare. Ils le savent si bien tous les deux, ils en souffrent tous les deux. L'intensité de son désir la transperce. Elle se souvient douloureusement de son corps, de leur complicité, de leur amour. Elle se rappelle de son premier cadeau. La perle qu'elle ne porte plus et qui dépérit dans sa table de chevet. Comment peut-elle encore la porter ? Elle appartient à un autre temps, à un temps où ils étaient ensemble.

L'amour est-il aveugle, est-il sourd ? Oui, au début peut-être, mais pas dans la vie de tous les jours, le fonctionnement normal des choses, la cohabitation. La différence d'âge, de mentalités. Si peu de choses les unissent, tant de choses les séparent. Quoi faire ?

Célia tient sa tête entre ses mains. N'est-ce pas le plus bel hasard que de le rencontrer dans un ascenseur comme si la vie leur offrait une autre chance ? À y penser, c'est complètement fou. Elle est allée faire changer son stérilet et elle tombe sur lui dans le même ascenseur. Hasard ? Chance ? Fatalité ?

Célia s'est assise sur les marches d'un bâtiment, directement sur la neige. Les passants la dévisagent étonnés au passage. Elle ne voit rien. Elle n'a rien senti depuis des mois, son corps a hiberné sourd et aveugle. Aucun élan, aucune émotion. Le voir quelques secondes à peine, croiser son regard attise le feu et le réveille. Le rencontrer malade, au fond d'un

ascenseur, la tue. Le voir ainsi fragile, le visage gris, les yeux si vifs, l'atteint en plein cœur. Si elle s'écoutait, elle irait tout de suite se jeter dans ses bras. L'amour monte en elle, une vague de chaleur, une énergie qui bouillonne et qui éclate en mille points de lumière. C'est trop fort cet amour-là. C'est trop sublime. Célia pleure. Elle sanglote dans la rue. La douleur, le manque.

Que faire ? Que faire ? C'est une chance ou un piège ? Que faire ? Spontanément, ses yeux vont vers le ciel.

Un autobus passe et éclabousse la fine neige dans la rue. Une publicité attire son attention en rouge. C'est une publicité pour arrêter de fumer. Elle ne voit que le slogan "Vas-y" inscrit en rouge.

Samir est vidé. Son visage est gris. La rencontre de cette manière l'a achevé. Les souvenirs sont si douloureux, si vifs malgré le temps qui a passé, malgré les autres qu'il n'a pas pu ou voulu retenir. Il a fallu la croiser une seule fois pour que rejaille la flamme. Il aimerait tellement la revoir. Il ne sait pas. Il devrait essayer de nouveau. Il masse machinalement son cœur. Il est idiot. Il est un triple idiot. Il aurait dû l'appeler tout de suite. Exiger des explications. Il a été le dernier des cons. Il est allé la chercher à l'aéroport et il s'est conduit comme le dernier des salauds. Il lui a fait fumer du hash avec de l'alcool et il ne croît plus maintenant à ce qu'elle lui a lancé à propos d'elle et de Myrna. Ça doit être l'effet du hash avec l'alcool. Qu'importe ! Qu'elle fasse ce qu'elle veut avec qui elle veut, mais qu'elle lui revienne !

Il n'a jamais mentionné à Myrna ce que Célia lui a avoué. Comment le pouvait-il ? Il ne discute jamais de ce genre de choses avec sa sœur. Il a quand même remarqué que cette dernière a maigri et qu'elle est animée par un nouveau souffle. Il ne veut pas savoir. Entre temps, c'est lui qui a perdu Célia. Il aurait dû... Un amour pareil on ne le laisse pas de côté et cette rencontre imprévue de tout à l'heure ! Le hasard a joué un si grand rôle dans leur histoire. Peut-être que le destin lui a fait un clin d'œil aujourd'hui. Samir prend son cell, compose les trois premiers chiffres et raccroche. Il

n'a pas envie qu'elle le revoie dans cet état. Il verra demain matin. Ce qu'il sait c'est que cette rencontre n'est guère fortuite. Il va falloir agir vite. Célia. Les veines dans son cœur se déchaînent. Célia.

Comme il a hâte à demain ! Il sort, il quitte cet hôpital délabré. Il a un long chemin à faire. Il doit soi-disant faire de la rééducation. Réapprendre à bien vivre. Pour qui ? Quelle merde ! Il allume la télé. Son cœur bat faiblement. Il continue de le masser.

L'infirmière lui a apporté sa panoplie de pilules pour la soirée. Il avale le tout. Il repense à elle. Célia a les cheveux plus courts. On dirait qu'elle est plus posée, plus mûre, plus lumineuse que jamais. Tout d'un coup, il se sent si las, si vieux, si dérouté, si perdu, si triste. Pourquoi n'a-t-il pas su la garder ? Pourquoi a-t-il été trop fier ? De lassitude, il ferme les yeux.

- Vous aimez les cerises ?

La voix est basse, proche. Elle résonne dans sa tête. C'est peut-être l'effet des médicaments. Il sursaute et ouvre les yeux. Son cœur s'emballe... houla ! Sa poitrine bondit. Il va falloir faire attention aux émotions.

C'est elle. C'est Célia penchée sur lui dans sa chambre.

Son regard est limpide. Ses yeux sont rouges et humides. Elle vibre de tout son corps. Elle l'irrigue, elle lui rend la vie, elle l'énergise. Les yeux de Samir harponnent ceux de Célia. Elle s'approche plus près. Son âme chante, son corps danse. Ils sont yeux dans yeux, visage contre visage. Le sien est au début incrédule et ensuite sublime. Les rivières coulent, l'océan gonfle. Ils sont unis, captifs, ils ne veulent plus jamais se libérer. Au-delà des différences, au-delà de tout ce qui les sépare, ils se parlent avec les yeux et avec les veines du cœur. C'est tellement plus fort que la parole. Plus rien n'a désormais d'importance. Ils ont compris. Elle est revenue. Ensemble. C'est un miracle.

Elle chuchote. Des larmes coulent sur sa joue.

- J'ai imaginé un dessin...c'est difficile de trouver des cerises en février à Montréal. Je voulais savoir si tu voulais...tu voulais...nous donner une deuxième chance ? Le visage de Samir s'éclaire, s'illumine. C'est

si simple au fond.

- Je ne dois pas ressentir d'émotions fortes Célia...attention....Tu es à Montréal ?

- Oui, où veux-tu que j'aïlle ? Et toi ? Elle pose la main sur son cœur. Il tressaille. Ensuite elle pose sa tête au même endroit.

Il lui touche les cheveux.

- Célia...

- Est-ce que ça va, toi. Tu fais quoi ici ?

- Une petite crise et une petite opération. Un ballon. En principe, je sors demain.

Il essaie de sourire, il n'y arrive pas. Il a envie de la broyer contre lui. Il a oublié comment il se sent avec elle. Vivant, puissant, conquis et conquérant.

Elle lève les yeux vers lui. Elle le connaît par instinct. Elle est si soulagée de son accueil. Elle a décidé de se battre, de braver le monde entier pour lui. Il a le visage livide. Il n'a pas peur de la regarder, de la laisser le regarder. Il lui pince la joue. Elle grimace.

- C'est bien, tu as l'air bien Célia.

- Je dors. Je fais semblant de vivre, un robot, je suis en mode pilote automatique depuis...et toi ?

- Moi, je continue à bûcher comme un âne qui n'a pas de vie. Je continue de penser à toi en me demandant parfois, il est où mon petit soleil ? Elle est où ma Ceyloul qui m'a rendu si heureux...elle est où ?

- Elle est où ? Moi aussi je la cherche, je te cherche, si tu savais combien c'était dur sans toi et je voulais te dire que ce soir-là, dans ton appartement ...

- Ne dis rien... ne dis rien...

Samir hoche la tête.

- Et alors ?

- C'est quand même incroyable cette rencontre non ? Le passé c'est le passé.

- Ce qui est incroyable c'est que tu sois revenue. Pourquoi ?

Ils ne parlent plus. Ils se regardent à nouveau comme deux naufragés. Elle touche son visage. Il attrape sa main au vol et lui mord un doigt. Sa peau le reconnaît. Elle se fait toute petite et monte dans le lit à côté de lui. C'est un lit trop étroit pour deux. C'est un lit d'hôpital. Elle va presque tomber. Il l'entend rire. Il

rit avec elle. Cela fait si longtemps. Elle l'entoure de ses deux bras. Il sent son odeur. Elle glisse ses deux mains sur sa poitrine, sous la chemise bleue et soupire. Samir. C'est lui. Elle a fermé les yeux. Elle respire sa peau.

- Tu crois au hasard Célia ?

- Plus maintenant...il n'y a pas de hasard, pas de coïncidence; il y a juste des occasions à saisir et c'est si fugace, et toi ?

- Avant, je ne me suis jamais posé cette question. Mais toi et moi, toutes ces rencontres...on dirait, on dirait que la vie nous fait un clin d'œil...je ne sais plus. Mais Ceyloul, je veux que tu restes, CHUT.

- Ne dis rien. Tant de malentendus, tant de bêtises !

- Tu as raison. Dis-moi, tu vas rester ?

- Je vais t'aimer Samir. Je ne peux plus lutter. Tu es en moi. Je n'y peux rien. Je vais t'aimer. C'est un miracle. On va essayer, tu veux bien ? Attends, ne réponds pas...même si tu ne veux pas, il m'a été donné d'aimer au moins une fois dans cette vie. Sache que...

Elle lève les yeux vers lui et s'arrête. La réponse est au fond de ses prunelles noires. Une lumière glorieuse remplie d'amour. Il la serre contre lui. Il va presque l'écraser. Enfin ensemble ! Il fend sa bouche profondément. Il l'envahit, il la fracasse, il l'avale. Elle lui rend sa sève, elle le ramène vers la rive, elle le sort de l'eau, elle lui apprend à respirer de nouveau. Sa tête enfouie dans son torse, Célia respire, elle respire l'odeur de son bonheur. Ses mains se promènent sur sa poitrine là où le cœur a flanché, là où le cœur a hurlé, là où le cœur a saigné. Elle murmure inlassablement.

- Je suis là, je suis là, mon amour.

Par la fenêtre, la neige tombe sur la ville. Les flocons sont de plus en plus nombreux. Ils virevoltent à une allure vertigineuse. Samir s'est détendu, sa poitrine est entièrement ouverte, offerte, remplie d'elle. Les pilules font leur effet. Pour la première fois, il s'endort avant elle, bercé par sa respiration, réchauffé par son corps.

## 21. Éliza

Éliza a préparé le souper rapidement. Un gigot au four et un riz au safran. Elle est songeuse. La voix de Samir au téléphone l'inquiète. Elle est un peu déboussolée. Ce n'est pas l'opération, ce ne sont pas les médicaments. C'est plus fort. Derrière la voix cette énergie nouvelle, ce bonheur à peine masqué. Lui ? L'homme le plus froid, le plus calculateur, le plus égoïste au monde ? Qui est la pauvre fille qui est tombée dans ses griffes ? Elle sait depuis le début qu'il ne peut pas se retenir devant une jupe trop courte ou une belle croupe. Elle sait depuis le début que c'est un homme que l'on ne peut guère retenir. Il brise tous les barrages, il avance. L'argent, la gloire, la fortune n'ont fait qu'accentuer cet esprit dominateur qui le caractérise.

Machinalement, elle épluche des pommes de terre et met sa table. Il fait gris dehors, mais la neige a cessé. Même si les fenêtres sont fermées, elle entend le rythme de la rue. Elle est en plein centre-ville. Elle a toujours adoré cet emplacement dans le cœur même de Montréal. Elle ne s'ennuie jamais. Elle est à deux pas des grands magasins, des cinémas, des restaurants. Et puis, elle a des amies roumaines, comme elle, qui n'habitent pas très loin.

Ses pensées retournent vers Samir. Elle a eu tellement de chance de le rencontrer tôt dans sa vie. Plus de dix-huit ans. Elle est arrivée à Montréal jeune, belle et sans un sou avec un visa de trois mois. Depuis, elle en a fait du chemin ! Elle se rappelle de leur première rencontre dans un bar de la rue Crescent. Il la dévorait des yeux. Il était si jeune à l'époque et tellement moins arrogant. Elle se souvient comment il lui préparait le café le matin et venait le boire en fumant une cigarette auprès d'elle. L'argent est arrivé du jour au lendemain. Ils ont déménagé d'un minable appartement meublé à un coin huppé du centre-ville. Il n'y a pas eu de transition. Elle ne sait pas comment. Tout ce qu'elle sait c'est qu'elle a aussi été propulsée avec lui dans un tout nouveau monde. Un monde qui brille. Les sorties, les meubles, les voitures, les voyages, l'alcool. Il a

toujours été très généreux avec elle. Exigeant, mais généreux.

Le carillon de la porte résonne. Elle entend son pas. Éлиза se retourne et le dévisage. Son visage est encore un peu bouffi, c'est normal après l'opération, mais, derrière son regard, ce frémissement, cette joie à peine camouflée. Un voile qui se lève.

Ils mangent en silence. Samir la regarde comme si c'était la première fois. Elle est encore belle malgré sa peau qui commence à flétrir sous ses yeux. Lorsqu'elle sourit, tout son visage se plisse. Elle a su garder sa taille de jeune fille. Il se rend compte qu'il ne sait rien d'elle, qu'il n'a jamais voulu savoir. Il se demande ce qu'elle va faire après. C'est Éлиза qui brise le silence.

- Elle est belle ?

- Qui ?

- Celle qui te rend si heureux ?

- Oui Éлиза, elle est belle, elle est à moi.

- Tu as une photo ?

- Non.

- Elle doit être très belle.

- Elle est très authentique, elle est vraie, oui elle est très belle.

- Il fallait bien que ça arrive un jour, que tu te fasses capturer comme tout le monde.

- Ce n'est pas un exploit, ce n'est pas une capture. Ce sont deux personnes qui se trouvent, qui s'aiment.

Éлиза laisse échapper sa fourchette. Le bruit de métal sur la porcelaine résonne entre eux.

- Mon Dieu, c'est sérieux...Samir je n'en crois pas mes oreilles...toi ?

- Oui, moi. L'amour peut nous foudroyer du jour au lendemain...on ne peut pas lutter et, quand c'est partagé, pourquoi pas ?

- Alors, c'est du sérieux...

- Oui, c'est très sérieux Éлиза. Il faut qu'on parle.

- Elle a quel âge ?

Les yeux de Samir ont changé de couleur. Il a revêtu son rôle de négociateur.

- Je ne suis pas ici pour parler d'elle. Je suis ici pour parler de ton avenir.

Il ne sent aucune émotion. Il a parlé hier à Célia d'Éliza. Célia a écouté sans entrain. Elle ne veut pas se mêler de cette histoire. Elle lui a dit de faire ce qu'il juge nécessaire et qu'elle ne veut guère intervenir. Il a toute sa confiance, tout son appui.

Éliza a toujours su que ce moment viendrait. Depuis dix-huit ans, elle savait qu'un jour elle serait virée, remplacée, mais elle ne savait pas quand ça arriverait. Elle s'estime quand même chanceuse d'avoir pu durer si longtemps.

Il est déjà parti. Il lui laisse l'appartement pendant six mois et un chèque de soixante-quinze mille dollars. Il lui laisse tous les meubles, l'auto et tous les bijoux. Il lui est reconnaissant pour toutes ces années. Maintenant, c'est fini.

Éliza se coiffe, s'habille, se maquille minutieusement et sort. Ses amis l'attendent. Pour elle, c'est un nouveau début. Au fond, elle est soulagée. Maintenant, il lui faut trouver quelqu'un d'autre et rapidement. Idéalement un Oriental. Ils sont si généreux.

## 22. Pas de deux

Samir conduit vite. Il a hâte de revoir Célia. Elle est allée à un vernissage, d'un ami, Bernard. Il va la rejoindre au Vieux-Montréal.

La sirène de la police retentit derrière lui. Quelle malchance ! Il n'a pas son permis. Il est encore suspendu. Il s'arrête sur le côté en maugréant. Une heure après, il arrive en taxi sur les lieux de l'exposition. Il ne connaît rien à l'art, mais il achète tout ce qui est cher. La galerie est remplie de monde. D'emblée, il est séduit par l'ambiance animée et les spots de lumière multicolores braqués sur les toiles. Il cherche Célia. Il cherche son amour.

Elle est debout en grande discussion avec un jeune homme fluët et blondinet. Comme si elle sentait sa présence, elle se retourne et son visage s'illumine immédiatement d'un sourire éblouissant. Un éclair de tendresse, une complicité sans cesse renouvelée. Elle lui présente Bernard, le peintre.

Célia tient la main de Samir dans la sienne. Ils font le tour des tableaux exposés. Elle lui explique patiemment le style de Bernard, sa touche spéciale, le message qu'il veut transmettre et qu'il essaie de traduire ou d'exprimer.

- Tu vois, ici c'est la couleur jaune qui est entourée de vert, de mauve et de bleu.

- Oui.

Il ne voit rien.

- Ici, Bernard parle du contexte. Tout est si différent si la couleur jaune est entourée de rouge ou de noir. Elle peut dépérir ou fleurir selon le contexte. Tu saisis ? Dans la vie il faut tout voir en nuances. Bernard s'exprime dans l'abstrait et il nous demande, du moins il essaie, de penser spontanément à quelque chose et de se laisser aller. Par exemple, moi, j'ai tout de suite pensé au contexte.

- Pas mal...enfin, c'est songé.

- L'art est le langage de l'âme.

- Moi, mon âme te parle, à toi.

Il la prend un peu à l'écart de la foule et du brouhaha.

- Si tu veux, j'achète tous les tableaux de ton copain.

Célia éclate de rire !

- Incorrigible Samir ! Tu n'as pas besoin de m'impressionner avec ton argent. Tu sais bien au fond que je m'en balance.

Il le sait très bien. Elle le lui prouve tous les jours. De loin, Bernard observe comment Célia bouge depuis que ce Samir est apparu. Quel élan elle a eu vers lui ! On dirait une plante qui se tourne spontanément vers la lumière et s'y abreuve. Il est un peu jaloux, mais il savait qu'avec Célia il ne pouvait pas trop espérer. Il ne trouve pas Samir particulièrement beau. C'est sûr, il est stylé; il a les moyens. On dirait qu'il est magnétisé par Célia. Bernard a l'impression de voir le champ d'énergie tourbillonner entre eux. Tiens, ça lui donne une idée pour un projet.

Après l'exposition, Célia et Samir sont allés souper. Le quartier est beau et animé malgré le froid, malgré la neige. Des lumières sont accrochées aux réverbères et donnent à la ville un air de fête. La neige est fraîche. Il ne fait pas très froid. Comme Samir ne porte pas de bottes, mais des souliers en cuir, ils sont obligés de rentrer dans le premier restaurant qui se présente. Ils n'ont pas voulu s'asseoir face à face. Elle est assise à côté de lui. Collés. Ils boivent, ils mangent, ils rient. Ils sont heureux. Ils savourent.

Le soir, ils vont chez Célia. Elle fait couler un bain dans sa minuscule salle de bains. Elle allume une bougie. Elle se déshabille et l'appelle. Il se glisse derrière elle. Elle vient se lover amoureusement contre lui.

- Avoue-le, de quoi avons-nous besoin de plus ?  
On est si bien.

Tendrement, il lui ferme la bouche avec son doigt.

-Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

- Tu vas vivre mon amour, tu vas bien respirer, tu vas être heureux, tu vas danser. Tu vas apprendre à arrêter l'action et à vivre. Simplement. Écoute ton corps, ton âme et pour ceci on a besoin de silence. De beaucoup de silence.

L'eau est tiède et parfumée. Célia est dans ses bras. Samir se laisse aller contre elle. Il lui embrasse doucement la nuque. Elle frissonne. Ses seins se dressent. Elle se balance doucement sur lui. Sa bouche se promène sur son dos et lui procure une joie sauvage. Il lui savonne la nuque, le dos, le ventre. L'eau refroidit. C'est vrai, ils sont bien. Un enchantement ensemble. Célia se lève. Elle est ruisselante de savon. Ses yeux brillent.

- Viens, suis-moi. Elle lui tend une serviette.

Elle s'est allongée nue dans son lit au milieu du salon. Dans l'obscurité, sa peau brille comme de la porcelaine. Ses cheveux bruns mouillés auréolent ses yeux mi-clos. Il passe son doigt le long de sa jambe et remonte jusqu'à la peau satinée entre ses cuisses. Il se couche contre elle. Le feu s'allume instantanément. Son cœur s'emballé, la chaleur monte le long de son dos, son corps enfle. Le sang s'agite. Il la touche délicatement avec les doigts comme pour ne pas la brûler. Doucement, en l'effleurant. Il lui dit qu'elle est belle et qu'il désire chaque parcelle de son corps. Elle le regarde dans les yeux. Elle lui caresse les lèvres sans l'embrasser. Elle joue avec ses doigts, le guide dans elle. Son ventre l'appelle.

Ils ont perdu la tête tous les deux. Ils ont, à nouveau, réussi à pénétrer dans cet état où l'âme et le corps se fusionnent. Les mains de Samir n'arrivent pas à se détacher de la douceur humide de ses seins. Il boit une goutte de savon qui est restée lovée derrière son oreille. Il bouge lentement, il sent ses vibrations. Il ne l'embrasse pas, il la sent. Ses lèvres ne la prennent pas, mais sont si proches. La tension monte, le désir rampe. Tout son corps réagit au sien. Il lui caresse les hanches. Célia respire de plus en plus vite. Il adore la voir ainsi perdue, dominée, férocement excitée, livrée à lui. Elle tremble dans ses bras. Elle halète, elle gémit et se cambre. Il la retourne doucement sur le côté. Samir bouge à peine. C'est un mouvement à peine perceptible. Célia est accrochée à ses yeux. Son corps est à sa merci. Il ne la lâche pas. Elle s'accroche à lui. Ils crient ensemble. Il est contre elle. Il la berce doucement. Il est encore en elle. Il lui caresse les

cheveux, les épaules, la gorge, la naissance des seins.

- Je ne comprends toujours pas...ce sentiment presque divin de vibrer de la tête des pieds. On dirait que je te fais l'amour avec le corps en entier. C'est euphorique, merveilleux...incroyable. Je n'ai jamais connu quelque chose comme ça...c'est juste avec toi que ça se produit. C'est quoi entre nous?

Elle ne dit rien. Elle se contente de soupirer. Samir poursuit.

- Pourquoi essayer d'expliquer l'inexplicable ? Il y a des choses que nous ne pouvons pas comprendre. C'est la plus belle énergie au monde, la plus puissante, celle sur laquelle est fondé et basé l'univers. L'amour. C'est si bête la vie. Comment j'ai pu vivre pendant ces mois sans toi ? Si tu savais comme j'étais vidé, absent, mort, hébété. Tu sais Ceyloul, le soir du 31 décembre, c'était le pire de toute ma vie. J'étais malheureux et je ne le savais pas. Je me débattais. Désormais, je déteste Paris. Il faudrait qu'on y retourne ensemble pour que je me réconcilie avec cette ville.

- Moi, le 31 j'ai gardé le petit Tony, mais à minuit je t'ai envoyé des pensées. Je voulais tellement te revoir, te reprendre, t'aimer. Je dois avouer Samir... ce soir-là, j'étais une naufragée.

- Je t'aime. Tu es ma joie et ma peine, mon moteur et mon élan, ma raison de vivre désormais.

- Je t'aime. J'étais morte sans toi, une épave. Je t'aime. Je t'aime.

Elle se love contre son cœur. Il l'écoute respirer. Elle a raison, il va falloir ralentir le rythme, apprivoiser la simplicité, le silence, la détente.

- Tu viens chez moi demain ?

- J'ai deux rendez-vous au centre-ville. De nouveaux clients, un bureau d'avocat. Ils cherchent quelqu'un pour les repas de midi. Je vais voir. Après, je dois livrer une mini commande à la galerie et ensuite je serai libre, vers seize heures.

- Tu es sûre que tu veux continuer à faire tout ça ?

- Oui Samir. Je suis sûre.

- Un seul souhait et je te l'exauce, tout ce que tu veux.

- Merci, je suis profondément touchée, mais, pour le moment, je veux continuer à opérer en mode solo sur ce plan. C'est mon équilibre. Chacun son appartement, chacun son travail, mais dans la vie, en mode cœur, on est ensemble.

- Je ne comprends pas ton obstination, mais j'accepte. Ok ! Alors, rendez-vous chez moi à dix-huit heures, ça te va ? J'aime bien mode cœur. J'accepte toutes tes conditions.

- Mais ce ne sont pas mes conditions Samir. C'est simplement l'expression de ce que je veux faire. Dans conditions, il y a obligation, il y a imposition. Moi je ne t'impose rien.

- Tout est simple et compliqué avec toi Ceyloul.

Elle se presse contre sa poitrine et respire profondément l'odeur dans son cou. Samir remonte la couverture. Ils s'endorment l'un contre l'autre. Chair contre chair, cœur contre cœur. Dehors, la neige valse. En dedans, les corps et les esprits sont en parfaite harmonie. L'univers a accompli sa mission. Deux âmes se sont reconnues, se sont fondues l'une dans l'autre. Elles vibrent, elles dansent, elles sont folles de joie.

### 23. Osmose

Samir est en retard. Célia somnole sur le fauteuil et sent ses paupières devenir de plus en plus lourdes. La fatigue de la journée l'envahit. Elle a travaillé sans relâche de 11h jusqu'à 18 h. Elle a préparé soixante feuillets niçois et cent vingt baluchons de chèvre chaud aux fines herbes. Demain matin, il ne va lui rester qu'à faire cuire les mini quiches et préparer sa fameuse salade verte. Célia est heureuse de travailler avec ce nouveau bureau d'avocats. C'est différent. C'est plus organisé comme horaire. Elle soupire et ferme les yeux. Pour ce soir, pour eux, elle a préparé un canard laqué à l'orange et une salade de courgettes. Elle l'attend.

Elle a maintenant apprivoisé son appartement. Elle s'est habituée à cet environnement stérile et parfait. Il lui a promis de tout remeubler avec des couleurs vives. Il n'a jamais le temps. Il travaille sans relâche comme d'habitude, comme toujours. Célia s'endort doucement malgré elle.

Deux mains se posent sur son dos, sous son pull. Les mains sont chaudes et agiles. Elles s'emparent de son dos et le traversent rapidement. Célia se réveille en douceur. Samir l'embrasse tendrement. Contre son visage elle devine son souffle, elle sent sa fatigue.

- C'est si agréable de te trouver ici. *Hayété.*

- Grosse journée ?

- Oui. Bon ça va. La collection, Bestiaire à la boutique de Paris est en rupture de stock et il y a eu dix commandes depuis le début de la semaine. Les pierres sont encore à Hong Kong et...

- Tu as faim, j'espère !

Samir se passe une main dans les cheveux.

Célia s'est levée. Elle a allumé le four. Elle a préparé sa flambée. Samir a débouché une bouteille de vin.

- C'est comme ça les couples mariés ?

Célia lève les sourcils, sourit et flambe son canard.

- Peut-être...

- Tu n'as pas peur ?

- De quoi ?

- De la routine et tout le tralala.

Célia guide les flammes d'un geste de main.

- Non Samir, je n'ai pas peur. Je n'ai peur de rien. Je vis le moment intensément; c'est trop précieux. C'est trop merveilleux de te tenir dans mes bras, de me réveiller près de toi, de partager un repas, de t'aimer et de sentir que tu m'aimes. La peur, je m'en balance. Je n'ai plus ce luxe. On s'est perdus et retrouvés. Je n'ai pas le temps d'analyser, je veux vivre. Vivre avec toi, profiter de chaque instant. Et toi ?

Il boit une gorgée et lui tend un verre.

- Moi, c'est nouveau. Tout est nouveau. Tu es à côté de moi, je suis heureux, je suis bien. Mais pourquoi n'acceptes-tu pas de venir chez moi ? De vivre ensemble ?

- Samir, je le sais d'avance, crois-moi. Ça serait courir à sa propre perte. Toi et moi ensemble tout le temps...hum...

- Les autres le font, pourquoi pas nous ?

- Tu ne vois des autres que la façade, tu ne sais pas ce qui se passe chez eux à la maison. Toi et moi on est si différents Samir. Le jour et la nuit, le pôle Sud et le pôle Nord. Parfois l'amour on l'assassine avec la vie de tous les jours, tu sais, la routine, les comptes et tout le bataclan. Gardons cet amour précieux, unique, magique. La distance, tant que je suis certaine que tu es avec moi, que tu es pour moi, ne fait pas mal. Tu sais que je te porte dans mon cœur et qu'il n'y a que toi. Toi. Tu es mon roi. N'est-ce pas assez ?

Ils se sont assis à table. Samir la regarde intensément. Elle a à peine le temps de tremper ses lèvres dans le vin qu'il est près d'elle. Il a repoussé les plats. Son regard est possessif, caressant, ardent. Il l'embrase.

\*\*\*

Il pleut sur Paris. Célia court trempée. Comme d'habitude, elle n'a pas de parapluie. Elle traverse le boulevard Haussman en essayant d'éviter les énormes flaques d'eau. Les voitures klaxonnent, les trottoirs

ruissellent, le vent est glacial. Elle est toute frigorifiée. Elle ne doit pas être très belle à regarder. Elle pousse la porte de la boutique Hayek au coin de la rue La Fayette. Elle est contente de passer une semaine à Paris avec Samir.

Le vendeur la dévisage impassible. Elle ne semble pas être une cliente intéressante avec son jeans trempé et ses cheveux mouillés. Célia le désarçonne avec un sourire éclatant.

- Samir est là ?

- Monsieur Hayek est dans son bureau. Je vais le prévenir que Madame...

- Vous annoncez Célia, c'est tout.

En attendant, Célia fait le tour de la boutique. Elle est petite par rapport à celle de Montréal et mini par rapport à celle de Beyrouth. Ce qui est particulier, c'est que les pièces sont plus fines. Un goût adapté à la femme européenne. Ici, ce ne sont pas des vendeuses en mini-jupe qui sont derrière le comptoir, mais un jeune homme sobre et réservé. Rapidement, son regard fait le tour de la boutique. Pas mal ! Elle observe un collier serti de perles bleues lactées. Le fermoir est une œuvre d'art. Une broche de nacre taillée en papillon avec la lisière des ailes truffée de diamants. Une pure merveille ! Machinalement, elle prend un catalogue et le feuillette.

La porte du bureau s'ouvre. Samir s'avance vers elle. Il la regarde à peine. Sur son visage se lit la fatigue, l'énervement. Il l'embrasse distraitement.

- Salut ma chérie, je dois retourner à l'hôtel. J'ai une soirée imprévue avec un client important qui est de passage à Paris. Il vient de Dubaï. Il va passer une grosse commande: un peu plus de 50 000 euros. C'est un travail sur commande. Je l'emmène à l'Avenue. Je serai de retour vers 23 heures. Le taxi est arrivé ma chérie, je te vois tout à l'heure.

Il est déjà parti. Célia reste debout devant le regard narquois du vendeur. Dehors, c'est encore Paris sous la pluie. Elle décide d'aller au cinéma.

Le soir, il la rejoint à l'hôtel. Elle lit en pyjama dans le grand lit à baldaquin. De loin, elle lui sourit.

- Coucou Ceyloul, tu aimes la chambre?

- J'adore ! Je n'ai jamais dormi dans une chambre pareille. C'est quand même incroyable cette vue sur les Champs et ce raffinement...Merci Samir.

- Tu n'as pas besoin de me remercier...tu le fais toujours. Je t'ai dit, ce que j'ai est désormais à toi, mariage ou pas. Ça aussi, je ne comprends pas, mais j'accepte ta décision.

- Je ne veux pas parler d'argent Samir. Pas d'argent entre nous. C'est clair. Si tu veux me garder, il faut me laisser mon autonomie. C'est tout ce que je te demande. Samir hoche la tête. Célia sourit malicieusement.

- Tu vois, t'es pas avec la bonne fille Samir.

Samir se couche à côté d'elle. Il replace une de ses mèches derrière l'oreille. Il adore faire ce geste et dégager son visage.

- Je suis avec la bonne fille Célia.

- Demain je ferme ton cell et je te kidnappe dans Le Marais.

\*\*\*

Samir se réveille en sursaut. Le vent et la neige frappent contre la vitre. Il se lève et regarde dehors. Du 17<sup>e</sup> étage, on peut voir tourbillonner les flocons. En bas, la rue est déserte et le vent règne en maître absolu. Un manteau blanc recouvre Montréal. Les rares voitures roulent lentement, balayées par la neige, livrées à une chaussée glacée. Il se frotte les yeux. Il ne savait pas qu'une tempête se profilait à l'horizon. Malgré le chauffage Samir se sent frissonner à côté de la fenêtre. Il retourne se glisser dans le lit et se colle à Célia. Elle est toute chaude, profondément endormie. Il l'embrasse dans le cou. Elle est si douce. Il l'adore.

Sa vie a tellement changé. C'est la première fois qu'il est avec quelqu'un, qu'il est dans une relation. C'est si naturel avec Célia. Elle s'est greffée sur sa peau, il est dans la sienne.

Autour de lui, les réactions sont mitigées. La famille et les intimes apprécient Célia. Avec les amis, c'est plus particulier. Certains n'aiment pas ses propos ou son attitude. Elle dérange dans un groupe de

bourgeois. D'autres la trouvent trop jeune, appartenant à une autre génération. La même constatation du côté des amis de Célia. La première fois qu'elle leur a présenté Samir, c'était un silence total. Presque une consternation. Samir a rarement pensé à son âge. Il en est de plus en plus conscient depuis qu'il est avec elle.

L'autre jour, ils sont allés rejoindre Laurence et Nisrine, avec leurs copains, à un bar. Ils ont parlé de groupes de musique qu'il ne connaissait pas. Ils ont discuté de politique, ils ont parlé de leurs jeunes enfants et du boulot métro dodo. Célia se fondait bien avec eux. Samir est resté sur la défensive. Il a essayé plusieurs fois d'engager la conversation avec les deux jeunes hommes. La conversation est restée polie, civilisée. Ils n'arrivent pas à se rejoindre. Il avait envie de quitter mais il est resté pour Célia. Elle le voit, le sent, le constate tous les jours. Sa réponse c'est que l'on ne peut pas plaire à tout le monde, que cette différence d'âge est bien réelle et que ce n'est pas si grave que ça. L'essentiel c'est leur couple. Elle a raison, leur couple, leur amour.

\*\*\*

Nadia a composé le numéro de Samir. Elle est à Montréal pour quarante-huit heures. Elle a envie d'aller dîner au restaurant XO et ensuite ils pourraient prendre une chambre à l'hôtel pour le week-end. Elle est contente de l'attraper à Montréal. Sa voix est éclatante. Elle se fait très câline, très douce, très sensuelle. Elle veut lui rappeler leur dernière étreinte.

Samir est dans l'auto. Il a vu le nom de Nadia apparaître sur l'écran de son cellulaire. Il se rappelle parfaitement de ses yeux noir profond, de l'intonation de sa voix un peu rauque et surtout de ses jambes interminables. Il s'est bien amusé avec elle la dernière fois. La dernière fois, il était libre. La tentation est là, mais il ne veut guère se tester. Il le sait, il se connaît, il est faible. S'il la voit ce soir, ça va finir dans une chambre d'hôtel. Il répond. Il est distant. Il lui explique. Non il ne peut pas, il est avec quelqu'un. Elle insiste. Un petit dîner entre amis. Samir est catégorique. Non.

Souvent il en parle avec Célia. Elle ne veut pas connaître les détails. Elle lui a dit. Elle ne croit pas trop à la fidélité du corps, mais bien plus à celle de l'esprit. Elle le sait d'avance, il aura peut-être des aventures. Il a un magnétisme incroyable. Il est constamment entouré de belles femmes. Elle ne veut rien savoir. Le plus important, elle le lui répète, c'est leur amour, c'est leur couple. L'essentiel c'est qu'ils soient ensemble. La seule certitude, c'est leur présent.

\*\*\*

Célia est passée le chercher. Elle conduit maladroitement la nouvelle Mercédès. Il y a tellement de boutons et de petits bidules devant elle. Elle est légèrement en retard, car elle ne savait pas trop comment s'habiller. C'est l'été tout d'un coup à Montréal, en avril. Il fait chaud, il fait 30 degrés. Le soleil est flamboyant sur la rue Sherbrooke. La foule est délirante.

Finalement, elle a opté pour un T-shirt noir avec un pantalon de la même couleur. Il ne va pas aimer. Elle le sait à l'avance, mais elle n'a plus le temps. Ce genre de sorties mondaines l'énerve, mais il insiste. Elle comprend. Il est en couple, il veut parfois le montrer. Au moins, il a arrêté cette manie de vouloir l'exhiber comme un trophée. Elle doit avouer, il a fait tant d'efforts. Tous les jours il lui prouve combien cette relation est importante pour lui.

Samir est monté en trombe. Elle lui laisse le volant. Elle est cachée derrière des lunettes noires. Elle est à peine maquillée. À sa grande surprise, il ne lui dit rien.

Le lunch se déroule bien. Célia sourit, serre des mains et entretient des conversations futiles sur la vie à Montréal, le dernier film qu'elle a vu et sur le prochain voyage. Elle écoute patiemment un banquier lui raconter ses dernières vacances au Mexique dans un hôtel 6 étoiles. Elle hoche la tête, sourit, écarquille les yeux.

Samir l'observe de loin. Elle est droite, elle est simple, elle est belle. Elle peut l'être encore plus si elle l'écoute. Un bon coiffeur, un maquillage subtil ferait

d'elle une vraie beauté, mais elle refuse toute tentative.

Elle a l'air de s'ennuyer ferme, mais il tient à ce qu'elle l'accompagne parfois à des lunchs ou à des dîners d'affaires. Leur couple surprend, fait parler. Dans son milieu, on ne s'attendait pas du tout à ce qu'il s'affiche avec une femme si délurée et si simple. Elle porte toujours sa bague Promesse. De temps en temps, il arrive à la convaincre de porter un collier ou une rivière en diamants. Elle le fait de mauvais gré. Décidément, c'est le monde à l'envers. Il vient de remarquer que toutes les femmes sont en robe et que Célia est la seule à être en pantalon et en t-shirt en plus. Il se demande parfois où elle va chercher ses idées. Elle a tellement de potentiel, mais elle repousse ses suggestions. Sa liberté est primordiale. Il a compris. Il respecte.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Célia se retourne, le cherche, le trouve et lui sourit de loin. La magie opère. Il sent son souffle sur lui. Il est aimanté.

Elle le regarde à travers la pièce. Toujours habillé de noir, un verre à la main l'observant de loin. Le regard entier, profond et englobant. C'est son amour. Elle vibre. C'est son homme, c'est son bonheur et son tourment. Elle lui rend son regard. Ils sont connectés.

\*\*\*

Célia et Laurence se sont faufilees dans la salle et se sont installées dans l'obscurité. Le film a déjà commencé. Célia se laisse aller contre le dossier moelleux du fauteuil. Sur l'écran, les images défilent. Elle se laisse envahir par le film. C'est un film français qu'elle a voulu voir à Paris, mais elle n'en a pas eu le temps. C'est une belle histoire. L'actrice est émouvante. Célia décroche.

Dans son sac, son téléphone a vibré plusieurs fois, mais elle n'a pas envie de répondre. Il n'y a aucune urgence. Elle ne veut pas s'arracher à l'ambiance intense du récit. C'est si intime ce qui se passe. Son téléphone à nouveau. Célia se résigne à répondre discrètement. À l'autre bout du fil, la voix de Samir est forte. Il gronde, il est furieux. Il lui dit : mais pourquoi

tu ne réponds pas ? Cela fait une heure que j'essaie de te joindre; à quoi sert le cellulaire si ce n'est pas pour répondre.

À côté d'elle, Laurence a tout entendu. Elle la regarde. Célia a pressé sur le bouton Power. Le téléphone s'éteint. Il lui a gâché son plaisir, elle n'arrive plus à se reconnecter au film. Quel ton ostentatoire ! Quel culot ! Elle est déçue. Il a brisé la magie. Saboteur.

À la sortie du cinéma, Célia est distraite, ses yeux sont fuyants. Laurence doit quitter tout de suite pour les enfants. Les deux amies s'embrassent.

Célia rentre à pied. Elle a une bonne vingtaine de minutes de marche. Sa tête bourdonne. La voix de Samir résonne dans sa tête. Franchement, quel culot de lui parler de cette manière ! Il savait qu'elle était au cinéma avec Laurence. Il a fallu qu'il fasse son cirque, comme d'habitude. L'air frais lui fait du bien et elle essaie de prendre de grandes respirations en marchant. Que c'est dur une relation de couple ! Que c'est semé d'embûches et d'épreuves ! Il doit être furieux qu'elle ait fermé son cellulaire. Ce n'est pas grave qu'il soit furieux, l'important c'est qu'elle fixe ses limites depuis le début. Il doit respecter sa liberté, ses choix et ses décisions. C'est aussi primordial que le sentiment qui les unit. Il a tellement tendance à vouloir imposer ses idées, ses désirs et son opinion. Elle ne peut pas le laisser faire. Elle le sait d'instinct. Pour qu'elle soit heureuse, pour qu'elle puisse s'épanouir dans cette relation, il ne faut pas la tenir en laisse.

Célia se fait un thé et s'installe avec un bon livre dans son lit. Son cellulaire est encore fermé. Elle lui parlera demain. Il ne va pas mourir si quelqu'un lui tient tête une fois. Le lendemain matin, c'est le premier appel qu'elle reçoit.

- T'es contente ?

- Hilare...pourquoi contente ? Parce que tu m'as gâché mon film en criant à tue-tête comme si j'étais ta chose...

- J'avais besoin de te parler Célia.

- Il y a des façons de parler Samir. Tu n'as aucun droit de me parler de cette manière. Je ne

l'accepte pas, je ne tolérerai aucune violence de ta part.  
Tu le sais. Pourquoi tu le fais ?

- Je suis allé chez Éliza.

Célia raccroche. Décidément, les choses ne s'améliorent pas.

Il a ses clés. Elle sait que c'est lui et pourtant il a sonné. Elle lui a ouvert la porte. Elle le toise. Elle n'a pas l'air fâchée. Elle porte un chandail vert pomme très moultant, un jeans et se promène pieds nus. Il ne sait vraiment pas quoi dire.

Célia va et vient dans l'appartement sans parler. Que dire ? Elle prépare une théière pour deux et vient s'asseoir à côté de lui. Il feuillette machinalement un magazine de mode. Il ne dit rien. Il ne la regarde pas. Elle l'intimide comme toujours avec cette grâce et cette sérénité.

Ils boivent le thé en silence. Il est parfumé.

- Merci, c'est bon. Tu es gentille.

- Je suis gentille, mais pas idiote, alors dis, à quoi rime la scène d'hystérie d'hier ?

- Tu me manquais. Je te voulais près de moi.

- Alors, mon cher Samir, les menaces, les cris et tout le tralala, ça ne marche pas avec moi. Au contraire, ça m'éloigne de toi. Je dois avouer... nous sommes dans une relation difficile. En fait, toute relation est difficile. Au lieu de m'affaiblir, il faut m'aider, nous aider à nous rapprocher, pas à nous éloigner. Je ne peux pas être présente physiquement avec toi partout et toi non plus. Nous n'avons que l'amour, il faut en prendre soin.

Samir lui prend la main et la porte à sa bouche.

- Tu parles bien Célia. Excuse-moi pour hier.

Viens ici.

Elle se love contre lui.

- Nous n'avons que l'amour et c'est déjà beaucoup. Il faut essayer de ne plus recommencer les menaces, les cris, la manipulation. Promets-moi d'essayer Samir. Personne n'est à l'abri de l'érosion, tu sais, et c'est si pernicieux. Je vais m'aider et tu vas m'aider. On va le faire à deux.

Samir lui prend le visage entre les deux mains. Avec beaucoup de tendresse, il rapproche son front du

sien. Ses mains caressent sa nuque. Célia soupire. Elle ne peut jamais lui en vouloir longtemps. Il n'y a plus que ce regard uni, tendu, envoûtant. Il n'y a plus rien que l'amour, sa splendeur, son feu et son énergie.

\*\*\*

- Tu n'as pas peur Célia ? Les deux femmes se sont installées dans un café-trottoir au bord de la mer. Il est désert. C'est encore tôt pour la saison, mais elles ont insisté à s'asseoir dehors.

Les rideaux battent au vent. La nappe tremble, le palmier se plie en deux. Le soleil se couche sur la mer. C'est le crépuscule. Célia porte, pour une fois, une longue robe fleurie. Ses cheveux sont détachés, ses yeux sont cachés par de grosses lunettes de soleil. Elle a les joues rouges. Elle sirote tranquillement sa limonade. Célia a retrouvé le goût du vent du Liban, la douceur de l'air et le paysage déchaîné. La folie, la quiétude, la déraison.

Ils sont arrivés hier. Samir vient d'acheter un immeuble cossu au centre-ville. Il va la rejoindre dans une heure. Il délire. Il adore acheter et vendre. Ils vont passer une semaine au Liban. Ce soir, ils sortent avec Roula et Paul. Demain, ils vont tous ensemble aux Cèdres. Samir a hâte de lui montrer le petit village millénaire. Il sait à l'avance qu'elle sera en parfaite communion avec la nature en haut.

Au loin, on entend gronder la mer fraîche et houleuse du mois de mai. Célia se tourne vers Myrna. Elle ne comprend pas sa question.

- Tu es quand même avec l'un des hommes les plus riches au Liban. Tu n'as pas peur ? Peur que cela ne dure pas, je ne sais pas...peur de le perdre, des autres, de leur envie de leur jalousie ? Tu as l'air si sereine et tranquille...Comment tu fais ?

- Peur ? Myrna que me dis-tu ? Pourquoi peur ? Non, je n'ai pas peur. Ça fait longtemps que je n'ai plus peur. La peur est la pire émotion. Elle nous ligote, elle nous tient en otage. Ma peur, ça fait longtemps que je l'ai regardée en face, pliée et chassée. Entre nous, je crois personnellement que tout ce dont j'ai peur se manifesterà dans ma vie à un moment donné. Alors, je

lui dis oust, pas de place pour toi la peur. Non, je n'ai pas peur qu'il me trompe, je n'ai pas peur qu'il me quitte. Je n'ai pas peur de moi-même, je n'ai peur de rien. Je suis bien. Je vis l'instant présent et je suis reconnaissante à la vie. Je ne demande rien de plus.

- Tu as une belle philosophie comme toujours. L'amour te va bien. Tu étais belle, tu es devenue magnifique. Ce qui est particulier Célia c'est que tu n'as pas changé. Au contact de l'argent, tu es restée toi-même. Tu as gardé ta capacité de t'émerveiller.

Célia enlève ses lunettes et éclate de rire. Ses yeux miroitent. Myrna reçoit en plein visage l'éclat de son rire. Elle serre la main de Myrna.

- L'argent n'a aucune importance à mes yeux. Aucune. Samir le sait depuis le début. C'est peut-être pour cette raison que nous restons ensemble. Je ne me pose pas trop de questions. Nous c'est inexplicable.

Myrna sourit doucement. Elle est perdue dans ses pensées.

- J'aurais tellement aimé avoir ta philosophie. C'est quoi ton secret Célia ?

- Mon secret n'est pas un secret Myrna. C'est à la portée de tout le monde. C'est simplement bien respirer, s'écouter, cultiver sa spiritualité, vivre chaque moment en émerveillement, comme un trésor, aimer et se laisser aimer en retour, faire confiance à l'univers. Parfois, il n'y a rien de fortuit. Toute rencontre, tout événement a un sens. Il faut apprendre à déchiffrer et surtout se laisser bercer par la voix intérieure. On le sait tous, c'est la seule qui ne ment pas.

Myrna fait la moue et joue avec son collier de perles. Elle est si élégante depuis qu'elle a maigri. Elle soigne son image à l'extrême. Ça lui va bien.

- Mais je fais déjà tout ça.

Célia sirote sa limonade. Derrière elle s'élève l'odeur du narguilé qui lui donne une envie folle de fumer. Ses yeux sont chatoyants. Elle plonge son regard dans celui de Myrna. Elle lui parle doucement.

- Ne te fâche pas Myrna...Non tu ne le fais pas, tu déguises, tu fais semblant. Ne te fâche pas. Je suis ton amie. Moi, je peux te le dire. De moi tu peux l'entendre. La vérité c'est que tu ne le fais pas. Tu le

feras lorsque tu seras prête. Il y a toujours un déclic qui enclenche un processus de changement, mais il faut le sentir, l'accepter. S'il te plaît, ne te fâche pas avec moi. C'est en toute sincérité.

Myrna ne dit rien. Elle écoute cette voix qu'elle aime tant. D'où peut naître l'amour ? Que faire de tous ces sentiments qui tourbillonnent dans son cœur. Elle se contente de sa présence, s'abreuve de son odeur.

- Tu as raison Célia, il y a des vérités qui sont encore enfouies.

Au loin, le vent s'est levé. Célia frissonne. Elles restent toutes les deux silencieuses devant la mer. Deux amies. Deux sœurs.

\*\*\*

On dirait qu'une main s'est posée sur son épaule. Un souffle. Célia se réveille en sursaut en haletant. On dirait, elle est sûre que quelque chose l'a frôlée. À côté d'elle, Samir dort profondément sur le côté. Il est cinq heures du matin, le jour se lève sur Ehden. Ils sont arrivés hier soir au village, après une heure de conduite sur une route sinueuse et panoramique, bercée par les vallées de pins, bordée de montagnes et de précipices. Célia se sentait suspendue entre ciel et terre. Ils ont traversé la vallée de Kadisha nichée entre les nuées et la montagne. Célia se demande si elle rêve devant ces montagnes majestueuses et dignes. Samir rit et lui fait peur en conduisant vite.

Le village d'Ehden est au nord du Liban à presque 1400 m au-dessus du niveau de la mer. L'air est frais, pur, vif et revigorant. Samir lui explique que c'est un des villages les plus anciens du Liban et que son nom rappelle évidemment l'Éden.

Samir a réservé dans un grand hôtel donnant directement sur la petite place du village. En attendant l'arrivée de Roula et de Paul, ils sont allés se promener main dans la main.

Le village est pittoresque et ravissant. Ils se sont arrêtés longtemps devant les toiles d'un artiste local. Pour une fois, Samir a vu Célia s'animer devant un objet matériel. Elle s'est promenée dans les rangées

et s'est arrêtée spontanément devant une toile qu'elle n'a plus quittée des yeux. Il est venu voir ce qu'elle a choisi. À son tour, il est happé par le tableau. Il représente une balançoire bercée par le vent dans un jardin donnant sur la mer. Le mouvement est si bien saisi qu'on a l'impression d'être dans le tableau et de sentir l'odeur des fines herbes plantées dans des pots de lait rouillés. Samir achète deux toiles sans négocier. Ils passeront les chercher demain avant de redescendre vers Beyrouth.

Au loin se dresse une église. Célia veut monter visiter, mais Samir n'en a pas envie. Célia insiste. Ils ont pris un chemin sinueux taillé dans la pierre. Ils sont arrivés au sommet. Le village est désormais à leurs pieds. La vue est magnifique. Samir ne veut pas rentrer dans l'église. Il la connaît, c'est l'église Notre-Dame du Hosn. Bon gré, mal gré, il accompagne Célia. Il n'aime pas trop les églises. Elle semble presque en transe depuis qu'elle est arrivée à Ehden. Il n'aime pas la voir aussi spirituelle. Il sait que ça fait partie de sa personnalité, mais parfois ça lui tape sur les nerfs.

Célia s'avance et se met à genoux spontanément. Les pierres parlent de siècles de prières. L'odeur de l'encens les enrobe. Comment ne pas se mettre à genoux devant l'ineffable, l'inexplicable, dans cette église où toute l'énergie divine est si présente ? Samir reste debout ne sachant que faire.

- Prononce un merci une fois Samir, prononce-le !

Samir est de plus en plus irrité.

- Prononce-le mon amour. Elle a posé son front contre le sien. Elle lui soutient la nuque.

- J'ai tout réalisé tout seul Célia. Je ne dois rien à personne.

- Peut-être que quelqu'un d'en haut t'a bien guidé: un ange, ton père, Dieu.

Samir est sorti dehors. Sa tête bouillonne. Ils sont venus ici pour s'amuser et pour manger le meilleur *Kebbé Nayé*<sup>7</sup>, profiter du spa à l'hôtel et s'amuser entre

---

<sup>7</sup> Steak tartare libanais

amis. Pourquoi faut-il qu'elle lui ressorte toujours des histoires farfelues?

Célia est sortie. Le mot a été prononcé. C'est l'essentiel. Il va vivre maintenant. Samir ne lui a jamais parlé de son père, mais aujourd'hui, dans cette église, elle a pensé à lui pour la première fois.

Samir a le visage distant. Son portable sonne. Ce sont Paul et Roula. Ils les attendent au restaurant.

La soirée est bien arrosée. La table est riche et abondante comme partout au Liban. Célia et Roula rient aux éclats. Vers onze heures, il y a un groupe de musiciens qui s'installe et qui joue des airs folkloriques. Ils vont danser sur la piste. Célia tourbillonne, ses hanches oscillent langoureusement au son de la musique. Elle lève les bras et imite Roula. Tout d'un coup, le rythme change devient plus dynamique. Sur la piste, les danseurs poussent des cris de joie et spontanément un cercle se forme et les mains se joignent. C'est la *Dabké* traditionnelle. Célia tape fort avec son pied. Elle a rapidement compris et appris les pas. Elle saute en l'air et martèle le sol de son talon. Elle a le visage rouge, Paul et Roula la suivent et poussant des Hééééé et des Hiiiiiii. Samir est resté assis. Il regarde Célia danser comme une vraie furie. On dirait qu'elle est habitée par une énergie incroyable. L'énergie du Liban.

Samir parle, rit fort et discute. Paul et Roula sont parfaitement détendus. Il observe Célia qui rit à gorge déployée avec Roula. On dirait une petite fille. Il la regarde comme pour la première fois parce qu'elle brille de l'intérieur. Elle a peut-être raison, il faut être reconnaissant. Il lève son verre vers elle.

- Je veux porter un toast à ma muse, à ma compagne, à mon amour Célia. Merci, merci, merci d'être là, tout simplement.

Célia s'est levée et s'avance vers lui. Devant tout le monde, elle l'embrasse sur les lèvres vertigineusement. C'est l'arak, c'est la hauteur, c'est l'ambiance, c'est elle et lui ensemble. La main de Samir est posée sur son dos. Il sent son énergie à travers le tissu fin de son chemisier. Leur énergie à tous les deux. Une seule.

Célia se lève et va vers la fenêtre. Il fait frais.  
L'aube se lève. Elle se sent bénie, bénie. Elle et Samir.  
Elle ouvre ses mains et prie. Son corps est léger,  
empreint de joie pure. S'il ne va pas prier, pour le  
moment, alors elle va le faire pour lui, pour eux.

## 24. Symbiose

C'est le 24 décembre. C'est la veille de Noël. Les décorations sont accrochées, la crèche est montée au pied du sapin naturel qui fléchit sous le poids des boules multicolores.

La maison vibre. Elle est remplie de monde. Ils ont installé deux tables dans la cuisine pour tous les enfants. La table de la salle à manger est dressée pour plus de vingt-cinq convives.

Sur les murs, il y a des photos partout. Des photos d'elle et de lui. Ils sourient, ils sont heureux. C'est le bonheur que l'on ne peut plus cacher.

Célia et Georgette cuisinent depuis le matin. Elles goûtent à tout, assaisonnent et goûtent en riant. Au fur et à mesure que la journée avance, les plats savamment préparés et merveilleusement décorés s'entassent sur le comptoir de la cuisine et sur la table de la salle à manger. Georgette a des fous rires et des larmes aux yeux. Samir fait de brèves apparitions dans la cuisine. Il prend Célia dans ses bras, la fait voltiger, l'embrasse et la retourne à ses marmites. Georgette a les joues toutes rouges. Vers la mi-journée, elle doit aller se reposer un peu.

Célia a proposé une série d'entrées provençales. Ensuite, Georgette s'est occupée de farcir, de saler et de poivrer le gigot d'agneau et la dinde traditionnelle qui sont les plats de résistance. Pour le dessert, Georgette a tenu à préparer un dessert traditionnel libanais qui baigne dans le sirop et dans la crème et, du côté de Célia, c'est une surprise.

Il flotte dans la maison de délicieuses odeurs. Le romarin se marie au riz et à la viande rôtie. L'après-midi, Célia a tenu à préparer elle-même toutes les pâtisseries. Le résultat est fabuleux. Toute une table de desserts et de sucreries est dressée pour le buffet d'après minuit. Lamia est épuisée, mais contente. Ses yeux brillent. Quelle belle ambiance ! Les chansons de Noël résonnent dans la maison.

Il ne reste plus le moindre morceau de drap blanc visible sur la table de la salle à manger. La table est bardée de petits plats. Les bouteilles de vin sont

débouchées.

Célia rit et Samir prend des photos. Elle court se changer avant l'arrivée de tous les invités.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit toutes les cinq minutes. Ce sont des cris de joie, des embrassades et des effusions. Pour ce premier Noël qu'ils fêtent ensemble, ils ont tenu à inviter la famille et les amis. Le salon vibre de cris et les rires fusent chaque fois que quelqu'un raconte une blague. Célia a invité tous les enfants de l'orphelinat de Jbeil. Il y en a quatorze. Le petit Simon la suit partout. Les enfants admirent le sapin avec des yeux brillants. Lorsqu'on servait les entrées chaudes ou froides, ils se sont rués sur la nourriture. Célia a acheté des cadeaux pour tout le monde. Elle les connaît, elle connaît leurs rêves. Elle espère que ce soir ils se coucheront heureux et qu'au courant de l'année elle pourra continuer à travailler avec eux.

La maison tremble, on fête, on mange, on trinque. Tout le monde rit, crie. Myrna et ses enfants sont là, Nayla, son mari et ses enfants, Roula, Paul et leurs enfants. Amélie et Alain sont arrivés ce matin et se laissent porter par le rythme joyeux de la soirée. Amélie est si heureuse de faire la connaissance de Samir. Elle le trouve énigmatique. À l'aéroport, Célia lui a offert son visage le plus radieux.

Les cousins et leurs familles sont également au rendez-vous. Georgette sourit. Elle est reconnaissante à la Sainte Vierge d'être entourée de tous ses enfants. Elle a eu tellement peur pour Samir. Il faut continuer à prier.

Célia coupe la bûche de Noël qu'elle a elle-même préparée et décorée. Elle a chauffé le vin et le chocolat. Elle leur explique que c'est la tradition à Antibes, une bûche de Noël de dix mètres que l'on déguste à minuit sur la place du village. Les enfants écarquillent les yeux. Samir prend des photos, ouvre les bouteilles de champagne. Il l'observe. Il a vu comment elle s'est entièrement donnée toute la journée pour que chaque personne soit comblée, satisfaite et heureuse en ce soir de réveillon.

À minuit, c'est la distribution des cadeaux. Les

enfants poussent des cris de joie. Ils courent embrasser Célia et Samir. Ils commencent à être fatigués, leurs yeux se ferment.

Petit à petit la maison se vide. Les gens quittent. Célia a la tête qui tourne et les pieds enflés. Elle sirote un Perrier. Elle est si heureuse de cette soirée qui les a tous réunis. Le bonheur, la félicité.

Ils sont tous partis. La maison est complètement à l'envers. Il y a des boîtes et des papiers d'emballage par terre, des verres traînent sur les tables d'appoint. La cuisine croule sous la vaisselle. Il faut ranger toute la nourriture. Le salon est sens dessus dessous. La pauvre Lamia est allée se coucher, épuisée.

Célia est debout au milieu du salon. Elle a un fou rire. Samir est venu l'enlacer. Elle a enlevé ses chaussures. Il la regarde tendrement.

- Tu as foutu le bordel dans toute la maison.

- Quand je suis arrivée la première fois, elle dormait, je l'ai réveillée, elle est devenue vivante. Ce soir, elle a vibré comme une maison doit vibrer. Elle était remplie de joie et d'amour. Ce sont les deux énergies les plus puissantes au monde.

- Tu es heureuse ?

Il lui caresse la main. Sa bague Promesse brille de mille feux. Elle la porte en mode cœur. Depuis, il lui en a offert d'autres, mais elle refuse de les porter. Cette bague, en particulier, a une valeur primordiale à ses yeux. Ils le savent tous les deux.

Célia se blottit contre lui. Elle le respire longtemps. Elle ne se lasse pas de le toucher, de le prendre dans ses bras de l'envelopper de son corps. Il a posé sa main sur sa nuque. Elle bouge le long de son dos. On dirait que toute son âme s'étire et suit son mouvement. Symbiose.

- Toi ?

- Viens.

Il ouvre la porte du balcon. Le vent frais s'engouffre. La nuit est paisible. La mer est particulièrement calme, on dirait de l'huile. La nuit est étoilée et la balançoire danse au vent.

Il la prend dans ses bras. Il l'embrasse longtemps, tendrement, amoureuxment. Célia a noué

ses bras autour de sa taille. Son cœur bat contre le sien à l'unisson. Il embrasse ses épaules dénudées, lui taquine l'oreille, descend avec sa bouche le long de son cou jusqu'à son cœur. Comme d'habitude, elle ferme les yeux lorsqu'il la touche. Comme d'habitude, elle sent son corps se réveiller, se réchauffer et se tendre vers le sien.

Samir épouse son corps parfaitement. Cette attirance physique qui les unit depuis le début est toujours présente tapie sous leur peau. En fait, il y a toujours ce désir magique, ce goût de se fondre l'un dans l'autre et ce plaisir voluptueux et foudroyant. Il suffit qu'il promène ses doigts sur sa peau pour qu'il sente pointer en lui le désir violent de la toucher, de la faire danser, de la posséder encore et encore. Le plaisir recommence avec chaque étreinte. C'est une magie mystique et sans cesse renouvelée, un sillon de plaisir, une vallée de ravissement.

Au loin, on voit les lumières de Beyrouth miroiter. La baie de Jounieh soupire, la lune est pleine et lascive. Il est impatient. Il la tient fermement contre lui.

- Alors tu as décidé pour la date ?

- Non...tu sais, je ne suis pas pressée...devenir Madame ça me fout la trouille...et puis je n'arrive pas à imaginer. Tiens, et si on se mariait demain à l'aube ? Toi et moi tous seuls en tête à tête dans un monastère ? Il y en a de si beaux ici. Je te ferai un beau poème et prononcerait mes vœux juste pour toi, avec toi.

- Mais non il y a les papiers les actes de naissance, etc., c'est compliqué...

- Non c'est très simple. C'est toi qui as choisi de compliquer. Et si on leur disait que nous nous sommes mariés, quelle différence ça va faire ?

- Ma mère veut me voir devant l'autel pour le croire.

- Le mariage ce n'est pas trop pour moi Samir, tu le sais depuis le début. Je ne l'ai pas caché.

- Tu es folle. C'est le monde à l'envers. Habituellement, je m'éclipse lorsque les dames me mentionnent un mot sur une relation sérieuse et toi, toi, que vais-je faire de toi ?

- J'ai toujours été folle, mais maintenant je suis

une folle heureuse comblée. Je ne veux rien de plus. Pourquoi se compliquer la vie ? Pourquoi la mascarade ?

- Je suis un fou de Célia. Il lui caresse les cheveux. Je te supplie de devenir ma femme et toi tu refuses.

- Je suis ta femme. Je n'ai pas besoin de cirque pour le prouver. S'il te plaît, je ne veux pas de contrat entre nous. Je ne veux rien. Je veux juste que l'on puisse s'aimer et c'est ce que nous faisons. C'est quand même un pari réussi Samir.

Il respire longtemps l'odeur sur sa joue, coule le long de sa tempe. Ses doigts s'attardent tendrement dans le creux de son cou. Célia se laisse bercer par la musique familière.

- Je pense à une nouvelle collection Ceyloul.

Célia sursaute.

- Ah! Déjà ?

- Oui, une collection volupté, tendresse, sensualité. Je veux que ce bijou soit offert, non au début d'une relation, mais après un certain temps. Je veux exprimer la gratitude, la plénitude d'être aimé et d'aimer. Ce sentiment d'avoir au moins une fois dans sa vie goûté au bonheur à l'extase. Je veux quelque chose d'obsédant en même temps. Je pensais à une huître énorme entrouverte, comme la bouche ou le sexe d'une femme. Tout va se jouer dans les degrés d'ouverture et dans la pierre que je vais choisir. Qu'en penses-tu ? Je vois la bague devant mes yeux...

Célia sent les relents de passion flotter dans sa voix.

- Hum... j'aime ton idée de célébration de l'amour. C'est vrai que c'est sensuel une moule à demi ouverte, en attente. Comme une bouche offerte, comblée, remplie. Moi aussi je la vois devant mes yeux la bague en opale luxueuse, troublante, envoûtante et entourée de lèvres en onyx bordées de petits diamants...

Elle sent son sourire se dessiner dans ses cheveux.

- Ma parole, tu vas vite toi. En effet, c'est une belle vision, très sensuelle. J'aime. Comme toi.

Comme toi et moi.

- Ça déteint sur moi, que veux-tu ?...J'adore cette passion dans ta voix Samir. Je sens ton dos vibrer. C'est incroyable.

- Tu vas rester avec moi pour toujours ?

- Pour toujours, Samir, toujours n'existe pas...c'est une autre illusion. Il y a juste aujourd'hui, alors profitons. Profitons du temps qui nous est offert comme un cadeau, comme un trésor. Même si je te dis oui, oui mon amour, pour toujours n'existe pas.

- Tu devrais écrire un livre Célia, tu as une belle philosophie.

- Pour le moment..., je rêve de mon lit. Soudain elle se ravive et lève les yeux vers lui. Samir, j'ai un rêve. Tu aimerais me l'offrir ?

Samir tressaille. C'est la première fois qu'elle lui demande quelque chose.

- Célia, si tu me demandes la lune j'irais te la décrocher. Dis-moi. Tu sais que je ne te dirai jamais non.

- Tu es sûr ? Tu dis oui...

Il est intrigué. Que pourrait-elle demander ? Il est curieux.

- Oui Célia, oui pour toi à l'avance, mais à aucune autre. Je te fais confiance. C'est combien le montant dont tu as besoin ?

Il sent ses épaules se relâcher.

- Samir. Avec moi, je dois te le répéter, il n'y a pas de montant, pas de contamination avec les billets verts, ton *massaré*. C'est très simple ce que je veux en cette promesse d'année nouvelle. J'ai envie d'aller passer un mois dans un Ashram en Inde. J'en ai besoin pour moi. Tu m'offrirais le loisir d'aller toute seule un mois ou un mois et demi ?

Samir reste bouche bée.

- Un Ash... quoi Célia ? répète Samir incrédule.

Les yeux de Célia ont revêtu une couleur irisée. Dans la pénombre, l'étoffe de sa robe noire irradie. Elle parle doucement, lentement comme on parle à un enfant.

- Samir, mon amour, un Ashram c'est un lieu de méditation, de prière en Inde. Depuis que j'ai

commencé mes cours de yoga, j'en rêve. Je sens que j'ai besoin d'y aller maintenant, cette année. J'ai des choses, des idées et des pulsions qui se battent en moi, qui veulent sortir et qui ne demandent qu'à se réaliser. La seule façon de les faire remonter à la surface et surtout pour moi, pour ma propre quête, c'est de m'isoler pendant un mois, me réserver un mois à la contemplation à la méditation. Après cette expérience de l'amour avec toi, je le sens, c'est le moment. Je le sens dans mon cœur, dans mon corps et dans ma tête. Le seul hic, c'est partir loin de toi.

Samir la dévisage avec des yeux incrédules.

- Tout ça ne te suffit pas Célia ? Moi et tout. Tu vas me laisser seul pendant un mois ?

Célia n'est pas surprise par sa réaction. Elle lit dans Samir comme dans un livre ouvert. Elle sait qu'il analyse tout selon son point de vue, selon ses besoins à lui.

- Samir...

Elle se bute contre les mots. Comment lui expliquer ? Il faut qu'il parvienne à comprendre ce qui se débat dans son cœur et dans son âme. Cette quête, cette recherche d'une voie, cette pulsion d'aller vers les autres, ce bonheur ineffable de donner, de partager la joie et l'amour. Doucement, elle approche sa tête de la sienne. Il se laisse faire. Elle passe les doigts sur ses paupières et l'oblige à fermer les yeux. Ensuite, elle pose une main sur son cœur et une autre sur sa nuque. Il est fermé, distant au début. Elle bouge doucement ses deux mains. Un frôlement à peine perceptible, un bercement, un courant, un canal.

Lentement, Célia se concentre sur sa vision et elle parle à Samir en pensées. Elle lui parle de son rêve : créer des associations caritatives au Liban, pour les enfants orphelins et les familles démunies. Elle ne sait pas trop encore quelle formule elle prendra. Samir a fermé les yeux. Il se laisse bercer par elle. Il sent poindre en lui des étincelles d'énergie. C'est nouveau. C'est inexplicable. C'est physique et psychologique. Il la suit. Des images lui traversent l'esprit. Il voit Célia au milieu d'enfants. Elle rit, il y a de la joie. Il la voit dirigeant une équipe autour d'une table. Ensuite il se

voit à côté d'elle. Il lui tient la main. Ensemble. Il est rassuré. Il ouvre les yeux. Il agite la tête, il se frotte les tempes. Ses mains fourmillent.

- Ah ! Célia, que vas-tu faire de moi ? C'est quoi ce truc ?

- Je ne sais pas, j'ai voulu essayer quelque chose. Peut-être sommes-nous plus qu'un corps et un cerveau Samir. Pendant un moment, on a été en parfaite symbiose, deux âmes qui se parlent Samir. N'est-ce pas merveilleux ? Je sais que tu as vu, tu as senti, tu as compris.

-J'imagine que lorsque tu vas revenir tu vas flotter et non plus marcher. Tant que tu ne rases pas les cheveux...et moi je fais quoi pendant un mois ? Et l'Inde, c'est loin de Montréal et de Beyrouth !

- Il suffit de fermer les yeux et je serai là. Nous sommes liés par la plus belle des promesses, par le plus fort des sentiments. Il suffit de fermer les yeux et je serai là. Tu sais, il n'y a rien qui arrive pour rien. Cette belle vision. Je vais réussir à concrétiser mon projet, il prendra du temps, mais grâce à mon bagage en finance je vais pouvoir faire des levées de fonds et réaliser ce que mon cœur me dicte. Je viens de comprendre, de saisir ce que j'ai envie de faire. La boucle est bouclée.

- Et moi ?

- Toi, tu as été l'élément déclencheur Samir. Tu m'as fait éprouver les sentiments les plus puissants, les plus bouleversants. L'amour est venu à moi comme le plus beau des présents. Au début on s'est débattus, on s'est rebellés, on a pensé que c'était simplement une histoire d'attraction physique. Mais maintenant, j'ai compris qu'il y a un projet à deux. Toi tu es tout. Tout vient de toi.

Samir lui caresse la joue.

- Tu es sublime. Et moi, je te veux à moi, exclusivement à mes mains, à mes yeux, à moi. Et toi, tu ne penses qu'à t'enfuir.

De son ton de voix grave, Célia sait qu'il a compris.

- Rien ne me séparera de toi. Tu le sais maintenant, tu le sens bien que ni toi ni moi ne puissions

l'expliquer. Nous sommes unis par quelque chose de plus grand que nous. Il y a une rivière en moi et il faut qu'elle coule. Si je la bloque, elle va m'étouffer. Samir, ensemble, on va bâtir de belles choses, je le sais. Pas uniquement pour nous, mais également pour les autres. L'abondance c'est avant tout le partage. Je ne veux rien garder pour moi. Ce n'est qu'une illusion, la possession.

Elle frissonne un peu. Tout d'un coup, elle a sommeil. Elle veut dormir dans ses bras, se réveiller le lendemain près de lui. Toujours à côté de lui. Ses paupières sont lourdes, elle pourrait dormir debout. Elle l'aime. Elle lui prend la main.

- Viens, mon amour. Revenons à la maison, revenons chez nous.

Samir la prend dans ses bras. Immédiatement, elle l'attise et le grise. Sa peau se fond à son contact. Ils sont si différents et en même temps on dirait la même étoffe, la même matière. L'alchimie irise sa chair d'une sensation familière et grisante. Elle et lui. Lui et elle, elle et lui à l'infini.

- Chez nous. Chez nous Célia ? C'est quoi chez nous ? C'est notre propre définition de chez nous. Ni à Montréal, ni à Antibes, ni à Beyrouth, les gens ne comprennent ce qui se passe entre nous ou chez nous. Que c'est beau d'entendre chez nous.

- L'essentiel c'est que nous le comprenions. L'essentiel c'est qu'on le partage, ce nous. L'essentiel c'est l'amour, c'est toi et moi.

Célia rit doucement. Ils ferment la porte ensemble. Au loin la mer cahote, le palmier frissonne et la balançoire soupire. Un nouveau jour se prépare à naître. Tous les espoirs sont permis jusqu'à la tombée de la nuit.

## **Mot de l'auteur,**

Il y a quelques années, une personne m'a envoyé une lettre pour m'expliquer que nos chemins allaient se séparer à cause des aléas de la vie. J'ai accepté sa décision, mais j'ai décidé de mettre le feu au mot aléas et de le pérenniser dans une histoire d'amour fulgurante.

L'écriture d'un premier roman n'est certes pas chose aisée. Elle nous confronte à nos préjugés, à nos peurs, à nos rêves et surtout à nous-mêmes. J'étais prête.

*Aléas* est un récit rédigé sans aucune censure. Je suis issue d'une culture libanaise assez traditionnelle et conservatrice malgré ses apparences. Je vis au Québec depuis 1979. Néanmoins, le poids des traditions héritées et imposées a longtemps emprisonné mon écriture et mon élan dans un carcan standardisé.

*Aléas* a été saisi, taillé et ensuite finalisé pendant l'été 2009. Le jus qui en découle est empreint de magie et de sensualité; sa saveur est exquise, car elle parle d'envoûtement amoureux et de magnétisme. *Aléas* se déroule, en partie, dans un pays-joyau doré au soleil, bercé par la méditerranée à l'ombre d'une montagne majestueuse et millénaire : le Liban. Je ne pouvais passer outre de mon pays natal, siège de mes plus belles et vives émotions. Cet été-là, l'écrivain s'est réveillé, la sensibilité s'est raffinée et la création s'est émoussée. Je lui ai donné toute sa place.

En acceptant de prendre le virage de l'écriture, j'ai compris pourquoi je suis la cousine du dramaturge Wajdi Mouawad. Pourquoi mon sang est pareil au sien et mes propos aussi incisifs. J'ai compris surtout que nous partageons le même courage d'être libre avec le maniement des mots. Comme lui, j'ai réalisé que notre âme est beaucoup plus grande que nous et que la créativité puise son inspiration, dans des faits vécus évidemment, mais aussi indéniablement dans

l'imaginaire indomptable et imprévisible de l'artiste. On marche à tâtons, on explore et tout d'un coup la porte vole en éclats. La rivière coule, le soleil brille, l'herbe frétille et l'écrivain crée. Les mots façonnent et provoquent, décrivent et construisent. Le parfum du roman en émane. C'est l'orgasme cosmique de l'artiste qui éblouit, transcende, et éclabousse.

Avant d'écrire *Aléas*, j'ai moi-même entrepris un chemin spirituel sur le sens profond de la vie. J'ai lu les ouvrages de Deepack Chopra, Wayne Dyer, Louise Hay et Carlyne Myss. Ces gourous de la spiritualité, du culte de la conscience éveillée, de l'harmonie intérieure et de la pensée positive ont ouvert mon esprit et réformé ma pensée. J'ai compris que le doute, la culpabilité et l'angoisse sont des émotions qui ne servent strictement à rien sinon à nous limiter. J'ai senti qu'il fallait entrer en contact avec son âme et apprendre à dompter l'Égo jusqu'à l'anéantir. J'ai cultivé ma force, ma balance intérieure et ma pensée positive. Ce sont toutes des valeurs qui ont été véhiculées par le personnage de Célia.

*Aléas* peut choquer. Pourtant, la sexualité qui en émane est tout à fait naturelle dans le contexte de sa trame : une passion torride et amoureuse. Célia et Samir sont foudroyés par un amour naissant, une passion brûlante. Comment ne pas l'exprimer par l'élan du corps et par sa fonction la plus naturelle ? Celle de révéler, par des sensations physiques, ce que l'âme ressent.

Lorsque le cœur et l'esprit se rencontrent, comment ne pas glorifier les sensations exacerbées du sang et de la peau ? Comment ne pas célébrer les sens dans toute leur splendeur et leur éclat ?

Le texte d'*Aléas* a donc été volontairement érotisé. Cette démarche a été effectuée suite à la consultation de revues d'experts et de livres consacrés à l'étude du désir, du plaisir et de la sexualité masculine et féminine. J'ai lu et consulté beaucoup d'ouvrages de

psychanalyse, et de sexologie. J'ai voulu cerner, d'une manière scientifique, les mécanismes physiologiques et psychologiques du désir chez l'homme et la femme. Les éléments d'ordre social ont également fait l'objet de recherches et de consultation sur Internet. Complexe et infiniment riche, la sexualité exprimée dans *Aléas*, vise avant tout de communiquer combien l'aspect émotionnel dans la relation peut contribuer à une plus grande plénitude et extase. En effet, le thème de la sexualité est exploré à travers le cœur : traduire avec son corps ce que son âme ressent, pouvoir aligner le plaisir avec le cœur et la tête pour vivre un état d'excitation intense et goûter à l'autre pour en émerger entièrement glorifié et revitalisé.

Finalement, à travers l'évolution du roman, plusieurs thèmes sont explorés. Voici, rapidement un petit résumé des principaux.

### **Le hasard**

Le hasard n'existe pas. Il y a des personnes destinées à entrer en collision à des moments très précis de leur vie à condition qu'elles soient prêtes à vivre l'expérience. À l'ouverture du roman, l'avion a été retardé. Célia et Samir ont été placés l'un à côté de l'autre, ils ont fait connaissance. C'est exactement à ce moment-là que Célia était programmée pour rencontrer Samir et lui Célia. Ils étaient prêts ; ils se sont approprié leur histoire. Il n'y a pas de hasard, il y a uniquement des chemins qui se croisent, des occasions à saisir.

### **L'amour**

L'amour est le plus grand trésor. Il nous transforme, nous irrigue, nous tire de notre médiocrité et de notre torpeur. Il nous pousse vers l'accomplissement de projets personnels. Il nous fait briller ; son effet agit sur notre aspect physique et psychologique. Dans *Aléas*, les deux personnages ne veulent pas de l'amour. Il s'impose. Il brouille les pistes et les ramène l'un devant l'autre. Ils ont beau lutter au début, ils ne peuvent guère

succomber à son ravissement. Dans *Aléas*, la passion transforme et devient une source inépuisable de créativité. Le sang rugit, la peau palpite et le cerveau devient une fontaine intarissable de création. L'amour glorifie et transforme. Sa fonction est de nous réveiller et de nous ramener vers notre vraie nature qui est composée de vibrations et manifestations.

### **La quête du bonheur**

Chaque personnage dans le roman cherche sa voie. Samir a réalisé que les conquêtes féminines et matérielles créent un vide énorme dans sa vie. Célia a eu le courage de quitter un emploi qui l'empoisonnait. Myrna n'est pas prête à s'assumer. La vie est faite de choix, il faut sortir de sa zone de confort si jamais on veut que les choses changent. Il faut assumer les conséquences de ses actes. La quête du bonheur exige de ne plus avoir peur du changement et de l'inconnu.

Un roman c'est avant tout une invitation et ensuite une révélation.

Frida Anbar

[www.fridaanbar.com](http://www.fridaanbar.com)

Achévé d'imprimer à Montréal  
Février 2013